This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06932841 1

972

James Lenox.

D G W

# MÉMORIAL

DE

# SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS; DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
RUE DES NOYERS, N° 8.

# MÉMORIAL
DE
# SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1823 ET 1824, AVEC DE NOMBREUSES CORRECTIONS ET QUELQUES ADDITIONS.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.
DÉPÔT DU MÉMORIAL, RUE DU BAC, N° 53;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
BÉCHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
RORET, RUE HAUTEFEUILLE, AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.

PUBLIC LIBRARY

LENOX LIBRARY
NEW YORK

# TABLE

## DES SOMMAIRES DU QUATRIÈME VOLUME.


page

La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame Mère. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du Consul. — Mme de Chevreuse. — Lettre de Madame Mère. 9

Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris. 24

Politique — Angleterre. — Lettres retenues par le Gouverneur. — Paroles caractéristiques. 34

Fragmens de la campagne d'Italie. — Bataille du Tagliamento. 40

Affaire de Venise. 72

Fragmens de Léoben. 121

Retour de Radstadt. 136

Voltaire. — Jean-Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de Cbb; Son discours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur; ses principes à cet égard. 160

Réflexions sur le Gouverneur. — Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries. — Sur les bonnes comptabilités. — MM. Mollien, la Bouillerie. 175

Sur les femmes, etc. — La polygamie. 179

Reprise des Mémoires de l'Empereur, etc. 183

page

École militaire. — Plan d'éducation ordonné par l'Empereur. — Ses intentions pour les vieux militaires. — Changemens opérés dans les habitudes de la capitale. 185

Résistance à la médecine. — Gil Blas. — Général Bizanet. — Beaux-faits d'armes français. — Réflexions, etc. 193

Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de sa maison même. — Ses idées religieuses. 202

Portrait des Directeurs. — Anecdotes. — Dix-huit Fructidor. 210

Sur la diplomatie anglaise. — Lords Whitworth, Chatam. — Castelreagh, Cornwallis, Fox, etc. 235

Histoire de la Convention par Lacretelle. — Statistique des bœufs de l'île. — Cadenbourgs. — De la statistique en général. 245

Caractères. — Bailli, Lafayette, Monge, Grégoire, etc. — Saint-Domingue. — Système à suivre. — Dictées sur la Convention. 249

Le Moniteur, etc. — Liberté de la presse. 274

Guerre et Maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey. — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événemens, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat. 278

Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsit. — Reine de Prusse, le Roi. — Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc. 305

Arrivée des commissaires étrangers. — Etiquette

page

forcée de Napoléon, anecdotes. — Conseil d'État; détails du local; habitudes, etc. — Citations de quelques séances; digression. — Gassendi. — Les régimens Croates. — Ambassadeurs. — Rang de la garde nationale. — L'Université, etc., etc. 321

Souvenirs de Waterloo. 355

Départ du Northumberland. — Introduction et forme des Campagnes d'Italie. — Campagne de Russie, par un aide-de-camp du Vice-Roi. 357

Paroles prophétiques, etc. — Lord Holland, etc. Princesse Charlotte de Galles. — Conversation particulière et personnelle, inappréciable pour moi. 362

Arrivée de la bibliothèque. — Témoignage d'Horneman en faveur du général Bonaparte. 382

Sur la mémoire. — Commerce. — Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique. 383

Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — Anciennes Ecoles. 392

Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des Campagnes d'Italie.—Idées de l'Empereur sur le général Drouot. — Sur la bataille d'Hohenlinden. 396

Les rats; vrai fléau pour nous, etc. — Impostures de lord Castelreagh. — Héritières françaises. 405

Détails du Gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc. 409

page

Historique politique de la Cour de Londres, durant notre émigration; Georges III; M. Pitt; le prince de Galles. — Anecdotes, etc., etc. — Les Nassau. — Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc. 414

Résumé des trois mois : Avril, Mai et Juin. 448

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

# MÉMORIAL
# DE STE-HÉLÈNE.

## Mercredi 29 Mai 1816.

**La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame Mère. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du Consul. — Mme de Chevreuse. — Lettre de Madame Mère.**

Depuis long-temps l'Empereur se promet, chaque soirée, à notre sollicitation, de monter à cheval le lendemain de bon matin; mais au moment d'exécuter ce projet, il ne s'en trouve plus le courage. Aujourd'hui il était donc au jardin dès huit heures et demie; il m'y a fait appeler. La conversation est tombée sur la Corse, et y est demeurée plus d'une heure. « La patrie est toujours chère, disait-il, Sainte-» Hélène même pourrait l'être à ce prix. » La

Corse avait donc mille charmes; il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original, par leur isolement, qui les préserve des irruptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le Continent; que les habitans des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il; il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même; elle lui eût suffi pour le deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité; parcourant la ligne des parens dont les querelles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. Une fille, disait-il, voyait entrer dans la valeur de sa dot le nombre de ses cousins. Il se rappelait avec orgueil que n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande

excursion de Paoli à Porte di Nuovo. Son cortége était nombreux; plus de cinq cents des siens l'accompagnaient à cheval; Napoléon marchait à ses côté; Paoli lui expliquait, chemin faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse; et sur les observations de son jeune compagnon, le caractère qu'il lui avait laissé apercevoir, l'opinion qu'il lui avait inspirée, il lui dit: « *O Napoléon! tu n'as rien de moderne! tu appartiens tout à fait à Plutarque.* »

Quand Paoli voulut livrer son île aux Anglais, la famille Bonaparte demeura chaude à la tête du parti français, et eut le fatal honneur de voir *intimer* contre elle *une marche* des habitans de l'île, c'est-à-dire d'être attaquée par la levée en masse.

« Douze ou quinze mille paysans, disait l'Empereur, fondirent des montagnes sur Ajaccio; notre maison fut pillée et brûlée, les vignes perdues, les troupeaux détruits. *Madame*, entourée d'un petit nombre de fidèles, fut reduite à errer quelque temps sur la côte, et

» dût gagner la France. Toutefois Paoli, à qui » notre famille avait été si attachée, et qui lui-» même avait toujours professé une considéra-» tion particulière pour Madame, Paoli avait » essayé près d'elle la persuasion avant d'em-» ployer la force. Renoncez à votre opposition, » lui avait-il fait dire, elle perdra vous, les » vôtres, votre fortune; les maux seront incal-» culables, rien ne pourra les réparer. » En effet, l'Empereur observait que sans les chances que lui a procurées la révolution, sa famille ne s'en serait jamais relevée. « Madame répondit en » héroïne, et comme eût fait Cornélie, disait » Napoléon, qu'elle ne connaissait pas deux lois; » qu'elle, ses enfans, sa famille ne connaissaient » que celles du devoir et de l'honneur. Si le » vieil archidiacre Lucien eût vécu, ajoutait » l'Empereur, son cœur eût saigné à l'idée du » péril de ses moutons, de ses chèvres et de ses » bœufs, et sa prudence n'eût pas manqué de » conjurer l'orage. »

Madame, victime de son patriotisme et de son dévouement à la France, crut être accueillie à Marseille en émigrée de distinction; elle s'y

trouva perdue, à peine en sûreté, et fut fort déconcertée de ne trouver le patriotisme que dans les rues, et tout à fait dans la boue. »

Napoléon, dans sa jeunesse, avait écrit une histoire de la Corse, qu'il adressa à l'abbé Raynal, ce qui lui valut quelques lettres et des distinctions flatteuses de la part de cet écrivain, alors l'homme à la mode. Cette histoire s'est perdue.

L'Empereur nous disait que lors de la guerre de Corse, aucun des Français qui étaient venus dans l'île n'en sortait tiède sur le caractère de ces montagnards; les uns en étaient pleins d'enthousiasme, les autres ne voulaient y voir que des brigands.

A Paris, on avait dit au Sénat que la France avait été chercher un maître chez un peuple dont les Romains ne voulaient pas pour esclave. « Ce sénateur a pu vouloir m'injurier, disait » l'Empereur, mais il faisait là un grand com- » pliment aux Corses. Il disait vrai; jamais les » Romains n'achetaient d'esclaves corses; ils » savaient qu'on n'en pouvait rien tirer; il était » impossible de les plier à la servitude. »

Lors de la guerre de la liberté en Corse, quelqu'un proposa le singulier plan de couper ou de brûler tous les châtaigniers dont le fruit faisait la nourriture des montagnards : « Vous les forcerez, disait-il, à descendre dans la plaine » vous demander la paix et du pain. » Heureusement, disait l'Empereur, que c'était de ces plans inexécutables, qui ne sont quelque chose que sur le papier. Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclamait constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégats aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait, à ce sujet, des prises terribles avec le vieil archidiacre, son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux, et les défendait en patriarche. Dans sa fureur il reprochait à son neveu d'être un *novateur*, et accusait *les idées philosophiques* du péril de ses chèvres.

Paoli mourut fort vieux à Londres ; il vit Napoléon Premier Consul et Empereur, et le chagrin de celui-ci est de ne pas l'avoir rappelé près de lui. « C'eût été une grande jouissance

» pour moi, un vrai trophée, disait-il; mais » entraîné par les grandes affaires, j'avais rare- » ment le temps de me livrer à mes sentimens » personnels. »

Au retour de l'Empereur, en 1815, Joseph, à l'arrivée de Lucien à Paris, conseilla à l'Empereur de l'envoyer gouverneur-général en Corse : cela avait même été résolu; l'importance et la précipitation des événemens l'ont empêché. S'il en avait été ainsi, disait l'Empereur, il y fût demeuré le maître; cela eût offert de grandes ressources à nos patriotes persécutés. A combien de malheureux la Corse n'eût-elle pas servi d'asile! Du reste, il répétait qu'il avait peut-être fait une faute, en abdiquant, de ne pas s'être réservé la souveraineté de la Corse, avec quelques millions de la liste civile; de n'avoir pas emporté ce qu'il avait de précieux, et gagné Toulon, d'où rien n'eût pu gêner son passage; qu'alors il se fût trouvé chez lui; la population eût été sa famille; il eût disposé de tous les bras, de tous les cœurs. Trente mille, cinquante mille alliés n'auraient pu le soumettre. Aucun d'eux n'en eût voulu prendre la

charge ; mais c'est précisément cette position même si heureuse qui l'a retenu. Il n'avait pas voulu qu'on eût pu dire que dans le naufrage du peuple français, qui lui était visible, lui seul avait eu l'art de gagner le port.

On lui racontait alors qu'il avait couru dans le monde qu'il eût été le maître en 1814 d'avoir la Corse au lieu de l'île d'Elbe. « Sans doute, » disait l'Empereur, et quand on saura bien les » affaires de Fontainebleau, on sera bien sur- » pris !..... J'eusse pu alors me réserver ce que » j'eusse voulu ; l'humeur du moment me décida » pour l'île d'Elbe. Toutefois, si j'avais eu la » Corse, il est à croire que le retour de 1815 » n'eût pas été tenté. A l'île d'Elbe même, ce » n'est qu'en gouvernant mal, qu'en n'accom- » plissant pas vis-à-vis de moi les engagemens » stipulés qu'on a prononcé mon retour. »

Nous avons alors rappelé à l'Empereur sa première intention de monter à cheval ; il nous a dit qu'il aimait mieux causer et marcher. Il a demandé son déjeûner, à la suite duquel nous sommes demeurés long-temps à parler de l'ancienne Cour, de la noblesse qui la composait, de

ses prétentions, des carrosses du Roi, etc., et tout cela se comparait à mesure avec ce qu'avait créé l'Empereur.

De là il est remonté à l'époque de son consulat et aux grandes difficultés qu'avait présentées l'espèce de Cour qu'il s'agissait alors de composer. Le Premier Consul, en arrivant aux Tuileries, succédait à des orages, à des temps, à des mœurs qu'il était résolu de faire oublier. Mais il avait toujours été aux armées; il arrivait d'Égypte, il avait quitté la France jeune et sans expérience. Il ne connaissait personne, et c'est ce qui lui causa d'abord un grand embarras. Lebrun fut pour lui, dans ces premiers momens, une espèce de tuteur fort précieux. Les banquiers ou faiseurs d'affaires étaient alors ceux qui donnaient le ton; à peine le Consul était-il nommé, que plusieurs s'empressèrent d'offrir des prêts considérables. Ce dévoûment ne semblait que généreux, mais il renfermait d'arrières espérances. C'étaient en général des gens mal famés; ils furent refusés.

Le Premier Consul avait une répugnance naturelle contre les faiseurs d'affaires; il s'était

fait un devoir, disait-il, de montrer d'autres principes que ceux du temps du Directoire. Il voulait que la probité devînt le premier ressort et le caractère de son nouveau gouvernement. Le Consul se vit aussi presque aussitôt entouré de femmes de fournisseurs; elles étaient toutes charmantes et de la dernière élégance : ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer pour beaucoup dans leurs spéculations. Mais le sévère Lebrun était là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. Toutefois on n'était pas sans embarras pour la composer : on ne voulait pas de nobles, pour ne pas effaroucher les opinions politiques; on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de relever les mœurs nouvelles; il ne restait donc pas grand' chose : aussi fut-ce d'abord pendant quelque temps une espèce de lanterne magique fort mêlée et très-changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite.

A Moscow, le Vice-Roi trouva une correspondance de la princesse Dolgorowcki, qui avait

habité Paris à cette époque. Elle parlait fort bien des Tuileries dans ses lettres. Elle disait que ce n'était pas précisément une Cour, mais que ce n'était pas non plus un camp; que c'était une autorité, une tenue toute nouvelle; que le Premier Consul n'avait pas le chapeau sous le bras ni l'épée d'acier, il est vrai; mais que ce n'était pas non plus un homme à sabre, etc., etc. « Et, continuait l'Empereur, voilà » pourtant ce que sont les hommes et les rap- » ports; c'est sur de pareilles expressions, mais » mal présentées, que la princesse Dolgorowski » a dû être fort mal traitée par moi. Je dois lui » avoir donné l'ordre dans le temps de quitter » la France; nous la supposions mauvaise, et » nous étions, comme on le voit, dans l'erreur. » Madame ***, dont le ministre des relations » extérieures n'avait point encore fait sa femme, » a beaucoup contribué à nous aliéner les » Russes. »

L'Empereur observait qu'au retour de l'île d'Elbe, il aurait éprouvé moins d'embarras pour composer sa société. « Elle était même toute » trouvée, disait-il, dans ce que j'appelais *mes*

» *veuves* : la duchesse d'Istrie, Mme Duroc, » Mmes Regnier, Legrand, et toutes les autres » veuves de mes premiers généraux. Je disais » aux princesses qui me demandaient comment » recomposer leur Cour, de suivre mon exem- » ple. Rien n'était plus naturel, plus beau, plus » moral. Elles étaient encore jeunes, et pour- » tant déjà formées au monde; dans le nombre » il s'en trouvait même de charmantes et de » fort aimables : la plupart auront été ruinées; » plusieurs, dit-on, se remarient et changent » de nom *, de sorte que de tant de fortunes et » de tant d'élévation fondées par moi, tout, » jusqu'aux noms mêmes disparaîtront peut-être. » S'il en était ainsi, ne donneront-ils pas l'occa- » sion de dire qu'il fallait après tout qu'il y eût » un vice radical dans les choix que j'avais faits : » ce serait du reste tant pis pour eux; ils ne » feront là que ménager un triomphe et des » insolences à la vieille aristocratie. »

---

* On avait dit à l'Empereur que trois ou quatre de ces veuves les plus distinguées venaient de se remarier; ce qui s'est trouvé faux.

Nous sommes revenus à lui rappeler la course à cheval; nous y tenions, parce que nous savions que sa santé en dépendait, mais il n'y a pas eu moyen. « Nous sommes bien ici, a-t-il » dit, bâtissons-y trois tentes, etc., etc. » Et la causerie a continué sur le faubourg St.-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la Métropole; et il a raconté l'exil de madame de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour, poussé à bout, il lui avait dit : « Madame, dans vos maximes et dans » vos doctrines féodales, vous vous prétendez » les seigneurs de vos terres; eh bien! moi, » d'après vos principes, je me dis le seigneur » de la France, et Paris est mon village. Or, je » n'y souffre personne qui veuille m'y déplaire. » Je vous juge par vos propres lois; sortez-en, » et n'y rentrez jamais. » L'Empereur, en l'exilant, s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de le répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

Je disais à l'Empereur que j'avais été fort souvent à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu Mme de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil, et l'ayant suivie dans tous ses voyages. Dans ma mission en Illyrie, je les rencontrai de nuit dans une auberge au pied du Simplon, et ce fut pour elles une véritable joie, une bonne fortune inattendue que de pouvoir se procurer au milieu du désert les plus petits détails de Paris et de la Cour : c'était l'avidité de Fouquet aux récits de Lauzun ; car l'éloignement de la capitale était devenu pour elles une véritable mort, et elles en étaient au désespoir.

Enfin, j'ajoutais que j'avais vu l'hôtel de Luynes pendant long-temps, sinon conquis, du moins calmé, et peut-être moins qu'indifférent. Les désastres inattendus avaient tout réveillé.

Quant à Mme de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été sans doute poussée par l'appât de la célébrité, et par l'essaim de ses courtisans ou

de ses adorateurs : « J'entends, reprit l'Empe-» reur, elle espérait recommencer la Fronde; » mais moi je n'étais pas un Roi mineur. »

Le brick le Musquito, parti d'Angleterre le vingt-trois mars, est arrivé avec les journaux français jusqu'au cinq mars et ceux de Londres jusqu'au vingt et un. Rentrant dans son cabinet, L'Empereur m'a dit de le suivre. Il y a lu le journal des Débats. Pendant cette lecture, il m'a été remis, de la part du Grand-Maréchal, pour l'Empereur, une lettre venant de l'Europe. Je la lui ai remise; il l'a lue une fois, a soupiré. Il l'a relue encore, l'a déchirée et jetée sous la table; elle était arrivée ouverte!..... Il s'est remis à sa lecture des journaux, puis s'interrompant tout à coup au bout de quelques minutes, il m'a dit : « C'est de la pauvre Ma-» dame; elle se porte bien, et veut venir me » joindre!.... » et il s'est remis à lire. Ces nouvelles, les premières qui fussent parvenues à l'Empereur sur sa famille, étaient de la main du cardinal Fesch, et l'Empereur se montrait visiblement blessé de les avoir reçues ouvertes.

## Jeudi 30.

Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Nous nous trouvions tous autour de lui; il est revenu sur les journaux des Débats, sur les statues que les papiers annonçaient devoir être élevées à Moreau et à Pichegru. « A Moreau, » disait-il, dont la conspiration de 1803 est aujourd'hui si bien prouvée; à Moreau, qui, en » 1813, est mort sous la bannière russe! à Pichegru, coupable d'un des plus grands crimes » que l'on connaisse; un général qui s'est fait » battre exprès, qui a fait tuer ses soldats, de » connivence avec l'ennemi! Et après tout, continuait-il, comme l'histoire n'est guère que ce » que répètent les hommes, à force de répéter » que ce sont de grands hommes qui ont bien » mérité de leur pays, ils finiront par passer » pour tels, et leurs adversaires ne seront plus » que des misérables. »

On lui faisait observer qu'il ne pouvait en être ainsi que dans les temps de ténèbres et

d'ignorance ; qu'aujourd'hui la quantité d'actes et de monumens publics, l'impression, la gravure et l'universalité des lumières, feraient toujours ressortir la vérité pour ceux qui voudraient la connaître, que chaque parti aurait ses historiens, à l'aide desquels l'homme sage pourrait toujours porter un jugement impartial.

L'Empereur alors a repris toute l'affaire de Moreau, Georges et Pichegru, dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai promis plus tard les détails ; il a dit aujourd'hui que celui qui confessa les premières indications, désigna, sans pouvoir la nommer, une personne à laquelle Georges et les autres chefs ne parlaient que chapeau bas, avec beaucoup d'égard et de respect. On présuma d'abord que ce devait être le duc de Berri. Un instant on pensa que cela avait pu être l'apparition momentanée du duc d'Enghien. Un des conspirateurs, que la mélancolie saisit dans sa prison, déchira le voile, sans intention. Il se pendit peu de jours après son arrestation ; on accourut au bruit, on le délivra, mais la nature avait repris ses droits : gisant sur son grabat, et dans la crise qu'il venait d'éprouver, il répé-

tait des imprécations contre Moreau, l'accusait d'avoir appelé traîtreusement un bon nombre d'honnêtes gens, de leur avoir promis une grande assistance, et de n'avoir personne; il nommait aussi Georges et Pichegru. Ce furent les premiers soupçons qu'on eut contre Moreau, les premiers indices contre Pichegru; on n'avait pensé jusque là ni à l'un ni à l'autre. Ce fut alors que Réal, qui était accouru à cette espèce de confession de mort, proposa au Consul d'arrêter Moreau.

« La crise était des plus fortes, disait l'Empereur; l'opinion publique fermentait, on » calomniait la sincérité du gouvernement sur » la conspiration dont il parlait, sur les conspirateurs qu'il dénonçait. Ils étaient au nombre d'environ quarante que le gouvernement » affirmait être dans Paris. On en publia les » noms, et le Premier Consul mit son honneur » à s'en saisir. Il manda Bessières, et commanda » que sa garde entourât Paris et gardât ses murailles. Pendant six semaines personne ne sortit » plus de Paris sans des motifs précis et autorisés. Tous les esprits étaient sombres; mais

» chaque matin le Moniteur annonçait la cap-
» ture d'un, deux ou trois des individus men-
» tionnés. L'opinion tourna, elle me revint, et
» l'indignation croissait à mesure qu'on saisissait
» des conspirateurs. Il n'en échappa pas un seul,
» ils furent tous arrêtés. »

Les papiers du temps disent comment le fut Georges, qui ne succomba qu'après avoir tué deux hommes. Il paraît qu'il avait été trahi par son camarade, qui conduisait le cabriolet où ils étaient ensemble l'un et l'autre.

Quant à Pichegru, il fut victime de la plus infâme trahison. « C'est vraiment, disait l'Em-
» pereur, la dégradation de l'humanité ; il fut
» vendu par son ami intime. Cet homme, disait
» l'Empereur, que je ne veux pas nommer,
» tant son acte est hideux et dégoûtant. » Et ici nous lui apprîmes que ce nom était dans le Moniteur, ce qui l'étonna. « Cet homme, con-
» tinua-t-il, ancien militaire, et qui depuis a
» fait le négoce à Lyon, vint offrir de le livrer
» pour cent mille écus. Il raconta qu'ils avaient
» soupé la veille ensemble, et que Pichegru,
» se lisant chaque matin dans le Moniteur, et

» sentant approcher sa destinée, lui avait dit : » Mais si moi et quelques généraux nous allions » résolûment nous présenter au front des trou- » pes, ne les enlèverions-nous pas? — Non, lui » dit son ami, vous ne vous doutez pas de la » France; vous n'auriez pas un seul soldat; et » il disait vrai. La nuit venue, l'infidèle ami » conduisit les agens de police à la porte de » Pichegru, leur détailla les formes de la cham- » bre, ses moyens de défense. Pichegru avait » des pistolets sur sa table de nuit, la lumière » était allumée, il dormait; on ouvrit douce- » ment la porte avec de fausses clefs que l'ami » avait fait faire exprès. On renversa la table de » nuit, la lumière s'éteignit, et l'on se colleta » avec Pichegru, réveillé en sursaut. Il était » très-fort; il fallut le lier et le transporter nu. » Il rugissait comme un taureau. »

De là l'Empereur est passé à dire qu'en arrivant au consulat il avait eu à cœur d'appaiser les départemens de l'Ouest. Il avait fait venir la plupart des chefs; il en avait ému plusieurs, et avait, disait-il, fait verser des larmes à quelques-uns au nom de la patrie et de la gloire. Georges

eut son tour ; l'Empereur dit qu'il tâta toutes ses fibres, parcourut toutes les cordes ; ce fut en vain : le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout sentiment vraiment élevé ; Georges ne se montra que froidement avide du pouvoir : il en demeurait toujours à vouloir commander ses cantons. Le Premier Consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit le langage du premier magistrat. Il le congédia en lui recommandant d'aller vivre chez lui tranquille et soumis, de ne pas se méprendre surtout à la nature de la démarche qu'il venait de faire en cet instant, de ne pas attribuer à faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force ; qu'il se dît bien et répétât à tous les siens que tant que le Premier Consul tiendrait les rênes de l'autorité, il n'y aurait ni chance ni salut pour quiconque oserait conspirer. Georges s'en fut ; et la suite a prouvé que ce n'était pas sans avoir puisé dans cette conférence quelqu'estime pour celui qu'il ne cessa de vouloir détruire.

Moreau était le point d'attraction et de ral-

liement qui avait attiré la nuée de conspirateurs qui vint de Londres fondre sur Paris. Il paraît que Lajollais, son aide-de-camp, les avait trompés en leur parlant au nom de Moreau, et en leur disant que ce général était sûr de toute la France, et pouvait disposer de toute l'armée. Moreau ne cessa de leur dire à leur arrivée qu'il n'avait personne, pas même ses aides-de-camp; mais que s'ils tuaient le Premier Consul, il aurait tout le monde.

Moreau, livré à lui-même, disait l'Empereur, était un fort bon homme, qu'il eût été facile de conduire : c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait plein de fiel et d'amertume; c'est qu'il avait vu sa belle-mère et sa femme. Le Premier Consul, qui eût été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une fois à fond; mais cela ne dura que quatre jours. Le Consul jura alors de n'y plus revenir. En effet, depuis on essaya maintes fois de les rapprocher; Napoléon ne le voulut plus. Il prédit que Moreau ferait des fautes, qu'il se perdrait; et certes il ne pouvait le faire d'une manière qui justifiât plus complé-

lement la prédiction du Premier Consul et le servît d'avantage.

A Wittemberg, quelques jours avant la bataille de Leipsick, on intercepta des chariots et des effets dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve en Angleterre. L'une de ces lettres était de Mme Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle; et de savoir prendre hardîment un parti; de faire triompher le légitime, celui des Bourbons. Moreau répondait à cela, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché de la France, » lui mandait-il, bien à même de prendre de » bonnes informations... Eh bien, on m'a fait » donner dans un véritable guépier. »

L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le Moniteur; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis

qu'on vint se vanter de ces actes désavoués jusque là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur. Il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille.

Le grand procès de Moreau et de Pichegru fut fort long, et agita grandement l'esprit public. Ce qui vint ajouter encore à l'éclat de cette affaire et à la crise, observait Napoléon, fut de se trouver compliquée avec l'affaire du duc d'Enghien, qui vint à la traverse. « Les » hommes d'État, disait l'Empereur, m'ont re- » proché une grande faute dans ce procès, et » l'ont comparée à celle de Louis XVI dans l'af- » faire du collier, qu'il mit entre les mains du » Parlement, au lieu de la faire juger par une » commission. Selon ces hommes d'État, j'au- » rais dû me contenter de livrer les coupables » à une commission militaire; c'eût été terminé » en deux fois vingt-quatre heures; *je le pou-* » *vais*, c'était légal, et l'on ne m'en eût pas » voulu davantage; je ne me serais pas exposé

» aux chances que je courus. Mais je me sentais » un pouvoir tellement indéterminé ; j'étais en » même temps si fort en justice, que je voulus » que le monde entier demeurât témoin. Aussi, » les ambassadeurs, les agens de toutes les puis- » sances assistèrent-ils constamment aux débats ! »

Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que le parti qu'il avait pris se trouvait bien heureux aujourd'hui, et pour l'histoire, et pour son caractère. Il existait par là trois volumes de pièces authentiques du procès.

Un de nous, qui servait alors à l'armée de Boulogne, disait que tous ces événemens, même celui du duc d'Enghien, y avaient paru en règle ; qu'ils y avaient été tous adoptés, et que sa surprise avait été grande, revenant quelques mois après à Paris, d'y trouver l'exaspération qu'ils y avaient créée.

L'Empereur convenait qu'elle avait été extrême, surtout celle causée par la mort du duc d'Enghien, sur laquelle même encore aujourd'hui en Europe, on semblait, disait-il, juger aveuglément et avec passion. Il énumérait de nouveau son droit et ses raisons ; il a fait pas-

ser en revue les nombreuses tentatives pratiquées sur sa personne. Il observait que pourtant il devait à la justice de dire qu'il n'avait jamais trouvé Louis XVIII dans une conspiration directe contre sa vie; ce qui avait été, l'on pouvait dire, permanent ailleurs. Il n'avait jamais connu de ce prince que des plans systématiques, des opérations idéales, etc., etc....

« Si je fusse demeuré en 1815, a-t-il continué, j'allais produire au grand jour quelques-uns des derniers attentats. L'affaire Maubreuil surtout eût été solennellement instruite par la première Cour de l'Empire, et l'Europe eût frémi d'horreur en voyant jusqu'où pouvait remonter la honte de l'assassinat et du guet-à-pens. »

## Vendredi 31.

**Politique — Angleterre. — Lettres retenues par le Gouverneur. — Paroles caractéristiques.**

A cinq heures, j'ai été joindre l'Empereur dans le jardin; nous y étions tous réunis. Il était sur la politique, il peignait la triste situation de l'Angleterre, au milieu de ses triom-

phes ; le gouffre de sa dette, la folie, le besoin, l'impossibilité pour elle d'être un pouvoir continental, les dangers de sa constitution, les véritables embarras des ministres ; la juste clameur de tous. L'Angleterre avec ses cent cinquante ou deux cent mille soldats, faisant autant d'efforts que lui, Empereur, en avait jamais fait à l'époque de sa grande puissance, elle faisait peut-être davantage. Jamais il n'avait eu plus de cinq cent mille Français au complet. Les traces de son système continental étaient suivies maintenant par toutes les puissances du Continent : elles le seraient plus à mesure qu'elles s'assiéraient davantage. Il n'hésitait pas à dire, et il le prouvait, que malgré les événemens du jour, l'Angleterre eût gagné à demeurer fidèle au traité d'Amiens ; que l'Europe entière y eût gagné ; que lui seul, Napoléon, et sa gloire y eussent perdu ; et que c'était l'Angleterre pourtant, et non pas lui, qui l'avait rompu.

Il n'était plus qu'un système pour l'Angleterre, continuait-il, celui de revenir à sa constitution, d'abandonner le système militaire, de ne plus se mêler du Continent que par l'in-

fluence de la mer, sur laquelle elle régnait seule aujourd'hui. Si elle prenait toute autre marche, on pouvait lui prédire de grands malheurs; et elle la prendrait inévitablement cette marche, parce que toute son aristocratie le voudrait ainsi, et que l'ineptie, l'orgueil ou la vénalité de son ministère présent le feraient persister dans sa marche actuelle.

L'Empereur est rentré dans son cabinet, où je l'ai suivi. Il m'a parlé d'une lettre qui, m'ayant été envoyée d'Angleterre par la poste ordinaire, aurait été retenue par le Gouverneur, pour ne lui avoir pas été adressée officiellement. On en disait autant d'une lettre pour le Grand-Maréchal. L'Empereur observait que s'il en était ainsi, il y aurait quelque chose de barbare et d'inhumain dans la conduite du Gouverneur, de les avoir renvoyées sans nous en avoir parlé, sans nous donner la consolation d'apprendre de qui elles étaient..... Un défaut de forme, disait-il, peut se réparer aisément dans l'île; il ne saurait en être de même à deux mille lieues de distance de nous. A ce sujet j'ai raconté à l'Empereur qu'il m'é-

tait arrivé, du reste, quelque chose d'à peu près pareil, il y avait huit à dix jours. « Une » personne allant en Europe m'avait persécuté » pour m'être utile. Je m'étais rendu. Je l'avais » chargée d'un vieux soulier, comme modèle, » et d'une montre à me faire changer, puis- » qu'ici on ne saurait les raccommoder. Le » Gouverneur avait défendu ces commissions, » parce qu'elles ne lui avaient pas été adressées » à lui-même. Je n'en ai rien dit à personne, » Sire, parce que mon principe est de dévorer » une injure que je ne puis pas faire réparer ; » mais je trouverai le moment d'en faire connaî- » tre mon opinion au Gouverneur. En atten- » dant, ni lui, ni mon commissionnaire n'ont » eu la satisfaction de m'arracher ni un mot, » ni une ligne, bien que le dernier soit revenu » plusieurs fois à la charge. »

Après le dîner, l'Empereur, causant sur notre situation et la conduite du Gouverneur, qui est venu aujourd'hui faire rapidement le tour de nos murailles, revenait sur la dernière entrevue qu'ils avaient eue ensemble, et disait des choses précieuses à ce sujet. « Je l'ai fort

» maltraité sans doute, disait-il, et rien que » ma situation présente ne saurait me justifier; » mais la mauvaise humeur m'est permise : j'en » rougirais dans toute autre situation. Si c'eût » été aux Tuileries, je me croirais en conscience » obligé à des réparations. Jamais, au temps de » ma puissance, je ne maltraitai quelqu'un qu'il » n'y eût de ma part quelque mot qui raccom- » modât le tout; mais ici, il n'y en a eu au- » cun, et je n'en avais pas l'envie. Toutefois, » il y a été peu sensible; sa délicatesse n'en a » pas semblé blessée. J'aurais aimé, pour son » honneur, à lui voir, par exemple, témoigner » de la colère, repousser la porte avec violence » en sortant, ou toute autre chose pareille. » J'eusse été certain du moins qu'il y avait en » lui du ressort et de l'élasticité; mais je n'y » ai rien trouvé. »

La conversation a continué sur la politique : elle était animée, vive, courante et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instans le coin du monde où je me trouvais; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

# FRAGMENS
## DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Je vais mettre ici ce qui me reste des chapitres de l'armée d'Italie, pour ne les pas trop éloigner de ceux qui précèdent. L'intérêt qu'ils présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Leoben se trouve incomplet : toutefois, il en sera d'autant plus précieux, que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout à fait sous la même forme; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.

Au surplus, au moment d'envoyer ceci à la réimpression, il n'a encore paru, des mémoires de la campagne d'Italie, qu'un seul volume, jusqu'à la bataille de Rivoli inclusivement, et je dois dire que j'y remarque des chapitres entièrement neufs, et que ceux que je connaissais montrent parfois quelque accroissement dans les détails. Soit que Napoléon, dans ses loisirs, y soit revenu par pure prédilection, soit

qu'il y ait été amené par la connaissance d'ouvrages publiés en Europe sur le même sujet.

## BATAILLE DU TAGLIAMENTO.

**Depuis le passage de la Piave, 13 Mars 1797, jusqu'à l'entrée de l'armée française en Allemagne, le 28 du même mois. Espace de 17 jours*.**

I. *Situation de l'Italie au commencement de* 1797. — La *paix de Tolentino* avait *rétabli les relations avec Rome.* La Cour de Naples *était* satisfaite de la modération des Français *à l'égard du Pape : elle y voyait* une preuve que l'intention de la République était de *ne pas* se mêler de ses affaires intérieures, *et de ne donner aucun appui aux mécontens.* Nous étions maîtres de la république de Gênes, le parti oligarque y était sans crédit. Les républiques Cispadane et Transpadane étaient animées du meilleur esprit; nous y trouvions toute espèce d'assistance. *En Piémont*, Alexandrie, Fenestrelle, Cherasque, *Coni, Tortone, avaient garnison* française; Suze, Labrunette, Desmont, étaient

* Les italiques marquent les corrections faites de la main de Napoléon au manuscrit.

démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême *parmi le peuple.* Des mouvemens d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces *contre la Cour;* le roi de Sardaigne *avait* réuni ses troupes de ligne en corps d'armée *pour les dissiper.* Le général français avait tout fait pour *maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont :* il avait souvent menacé de faire marcher des troupes contre *les mécontens;* mais les communications *étaient* rétablies entre le Piémont, la France et les républiques Cispadane et Transpadane. *L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont.* Les officiers et les soldats français, *animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie.* Les circonstances étaient *devenues* telles qu'il fallait, *pour assurer les desseins du général français,* ou détruire *le roi de Sardaigne,* ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, *et contenir les mécontens. Le général français imagina de proposer* un traité offensif et défensif à la cour de Sardaigne; il fut signé par le général Clarke et le marquis de Saint-Marsan. La république garantissait au roi sa couronne; le roi

*déclarait la guerre à l'Autriche, et fournissait un contingent de dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Ce traité était très-important pour l'exécution du grand plan du général en chef; son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie.* Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au roi, et découragea les malveillans. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes : Bressia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan étaient parfaitement disposés pour la cause française; mais *le parti autrichien, qui était celui du Sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de douze à quinze mille Esclavons qui étaient dans Venise.* Tous les moyens que Napoléon put imaginer pour aplanir les difficultés ayant échoué, il fut obligé de passer outre, et de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve, pour observer le pays vénitien et garantir

la sûreté de ses derrières. On verra dans le chapitre suivant, les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette république, avant d'entrer en Allemagne.

II. *L'Empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la république française, et d'entrer en négociation. Le général français se dispose à l'y forcer.* — Avant et après la prise de Mantoue, diverses ouvertures pacifiques avaient été faites à la cour de Vienne : toutes furent infructueuses; le général Clarke avait été envoyé de Paris avec une lettre du Directoire à l'empereur d'Allemagne, et des pleins pouvoirs pour négocier et conclure des préliminaires de paix. Une conférence avait eu lieu à Vicence, avant la bataille de Rivoli, entre Clarke et le baron de Vincent, *aide-de-camp de l'Empereur.* Ce dernier *dit* que son maître ne reconnaissait point la république française, et ne *pouvait* entendre parler de paix *sans le concours de son allié, c'est-à-dire de l'Angleterre.* Depuis la prise de Mantoue, Clarke fit une seconde tentative. Il se rendit à Florence, et vit le grand-duc; il obtint la même réponse. Le général français, tranquille

sur l'Italie, résolut de rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes Juliennes, de les poursuivre sur la Drave, sur la Muer, de passer le Simmering, et d'obliger l'empereur d'Autriche à signer la paix dans Vienne. Le projet était vaste, le succès paraissait assuré. Le général en chef promit la paix au gouvernement *français* dans le courant de l'été.

L'armée d'Italie n'avait jamais été si belle, si nombreuse, ni en meilleur état : elle se composait de huit divisions d'infanterie, de six mille chevaux, et comptait cent cinquante pièces de canon bien attelées. Ces troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien nourries, bien payées, composées de vieux soldats et d'excellens officiers. Cette armée, d'environ soixante mille hommes, *pouvait* tout entreprendre.

L'armée française, depuis la prise de Mantoue, menaçait directement les États héréditaires de la maison d'Autriche; ses avant-postes étaient sur les frontières. Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui avaient leurs quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, en étaient éloignées de plus de cent

lieues, *en étant séparées par les États* du corps germanique. L'armée d'Italie était éloignée d'environ cent quatre-vingt lieues de Vienne, et les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse de plus de deux cents lieues. L'armée d'Italie fixa donc toute l'attention de la cour de Vienne. Le prince Charles qui avait obtenu des succès *sur le Danube* dans les campagnes précédentes, fut envoyé sur la Piave avec quarante mille hommes de *renfort* des meilleures troupes de la monarchie.

Dès le mois de janvier, les ingénieurs autrichiens parcouraient tous les cols et les hauteurs des Alpes noriques, projetaient des retranchemens, dressaient des plans pour fortifier Gradisca, Clagenfurt, Tarvis. Mais tous ces travaux ne pouvaient se commencer qu'après la fonte des neiges, qui, dans les Alpes noriques, ne disparaissent que vers la fin de mars. Il était donc important de prévenir l'ennemi, avant qu'il n'eût réuni tous ses moyens et retranché les gorges et passages difficiles qu'on avait à traverser : Napoléon résolut d'être en Allemagne à la fin de mars.

III. *Plan de campagne de l'armée française*

*pour marcher sur Vienne.* — Le Brenner est la sommité la plus élevée des Alpes du Tyrol; c'est la division géographique de l'Allemagne et de l'Italie. L'Inn, l'Adda et l'Adige prennent leurs sources sur cette haute chaîne; l'Inn coule du Sud-Ouest au Nord-Est, cinquante lieues dans le Tyrol, sur le revers du Brenner, vers le Danube, dans lequel il se jette, séparant la Bavière de l'Autriche. L'Adda, dont les sources sont près de celles de l'Inn, coule du Nord au Sud, et se jette, après vingt-huit lieues de cours, dans le lac de Côme, d'où elle sort pour traverser la Lombardie. L'Adige, qui prend sa source à peu de lieues de celle de l'Inn, court, du Nord au Sud, à une cinquantaine de lieues sur l'autre penchant du Brenner, entre en Italie à Vérone, d'où elle se jette dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Un grand nombre d'affluens coulent dans ces diverses rivières, et forment des gorges à pic où il est impossible de pénétrer sans être maître des sommités. C'est la partie des Alpes la plus rude et la plus difficile, celle qui est la plus coupée et dont la pente est la plus brusque.

Pour se rendre de l'Italie à Vienne, il n'y a que trois grandes chaussées : celle du Tyrol, celle de la Carinthie, et celle de la Carniole. La première traverse la chaîne supérieure des Alpes au col du Brenner; la seconde au col des Alpes noriques, entre Ponteba et Tarvis; la troisième au col des Alpes de la Carniole, à quelques lieues de Laybach. Suivant la loi générale des Alpes, le col du Brenner est beaucoup plus élevé que le col de Tarvis; le col de Tarvis, que celui de Laybach.

La chaussée du Tyrol part de Vérone, remonte la rive gauche de l'Adige, passe à Trente, Bolzano, Brixen; traverse le Brenner à soixante lieues de Vérone; rencontre l'Inn à Inspruch, à neuf lieues et demie; longe l'Inn jusqu'à demi-chemin de Rattemberg à Kuftein, et trouve Salzburg à trente-quatre lieues et demie, d'où elle traverse Ens sur le Danube à trente-deux lieues, et de là jusqu'à Vienne court trente-six lieues. Cette chaussée, qui porte le nom de chaussée du Tyrol, a donc de Vérone à Vienne cent soixante et onze lieues.

La chaussée de la Carinthie part de Saint-

Daniele, traverse la chaîne des Alpes noriques entre Tarvis et la Ponteba, en parcourant trente et une lieues; elle passe la Drave à Villach à vingt-quatre lieues et demie; traverse Clagenfurt, capitale de la Carinthie, à huit lieues de Villach; rencontre la Mur, qu'elle suit jusqu'à Judenburg, à vingt lieues et demie, et continue, en serpentant sur l'une et l'autre rive jusqu'à Bruch, pendant l'espace de douze lieues. De Bruch la chaussée quitte la Mur et monte pendant douze lieues sur le Simmering, montagne qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la Mur, et de là descend dans la plaine qui conduit à Vienne, qui n'en est plus qu'à vingt lieues. Il y a donc, des frontières de l'Italie à Vienne, quatre vingt-dix-sept lieues, ou de Saint-Daniele cent vingt-huit lieues.

La chaussée de la Carniole part de Goritz, arrive à Laybach après vingt-sept lieues, passe la Save, les Alpes, et descend sur la Drave, qu'elle passe à Marbourg, à trente lieues et demie de Laybach; de Marbourg elle rencontre la Mur à Ehrenhausen, à quatre lieues et demie; elle longe cette rivière jusqu'à Bruch, en

passant par Gratz, capitale de la Styrie, pendant l'espace de vingt-six lieues; là elle rencontre la chaussée de la Carinthie : de Goritz à Vienne il y a donc, par la chaussée de la Carniole, cent trois lieues.

La chaussée du Tyrol se joint à la chaussée de la Carinthie par six communications transversales : 1° un peu au-dessus de Brixen, une chaussée dite Pustherstha! prend à droite, remonte un des affluens de l'Adige, passe à Lienz, Spital, et aboutit à Villach, à quarante-six lieues et demie de Brixen; 2° de Salzburg part une chaussée qui traverse Rastadt, rencontre le Pustherstha! à Spital, et arrive à Villach, à cinquante-deux lieues de Salzbourg; 3° de la seconde chaussée transversale, à quatre lieues au-dessous de Rastadt, part une chaussée qui suit la Mur jusqu'à Scheifling, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; elle a environ seize lieues; 4° de Lintz sur le Danube part une chaussée qui passe l'Ens près de Rottenman, traverse de hautes montagnes, et descend sur Judemburg; 5° d'Ens sur le Danube, une chaussée remonte l'Ens pendant environ vingt lieues, et

descend sur Leoben pendant environ huit lieues; 6° enfin du Danube par Saint-Polten, une chaussée arrive à Bruch, qui en est à environ vingt-quatre lieues. Les deux chaussées de la Carniole et de la Carinthie se joignent par trois communications transversales : 1° de Goritz, en remontant l'Isonzo pendant dix lieues, on arrive à Caporetto, où l'on trouve la chaussée d'Udine; six lieues plus haut, on trouve la Chiusa autrichienne : et enfin, cinq lieues plus haut, Tarvis, où elle joint la chaussée de la Ponteba ou de la Carinthie; 2° de Laybach part une chaussée qui traverse la Save, la Drave, et arrive, après dix-sept lieues, à Clagenfurt; mais elle est très-difficile pour l'artillerie; 3° enfin de Marbourg une chaussée remonte la Drave et arrive, après environ vingt-cinq lieues, à Clagenfurt, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; une fois dépassé Clagenfurth et Marbourg, ces deux chaussées de la Carinthie et de la Carniole cheminent parallèlement à une vingtaine de lieues l'une de l'autre, et n'ont plus aucune communication transversale praticable aux voitures.

Le projet de Napoléon était de pénétrer en

Allemagne par la chaussée de *la Carinthie*, traverser la Carniole, la Styrie, et d'arriver sur le Simmering ; mais le prince Charles *avait deux* armées : *l'une* en Tyrol, et l'autre *derrière* la Piave ; il fallait donc laisser une partie de l'armée en observation contre l'armée du Tyrol. Le général français préféra faire prendre également l'offensive aux divisions du Tyrol, les faire arriver jusqu'à Brixen, et *les diriger sur Clagenfurt* par la chaussée de Pustherthal, dans le temps que le principal corps de l'armée se porterait sur la Piave, traverserait le Tagliamento, déboucherait par la chaussée de la *Carinthie* sur la Drave et Villach, *où il serait rejoint par* son aile du Tyrol ; et alors toute l'armée réunie marcherait sur le Simmering.

Trois divisions, formant un ensemble de quinze mille hommes sous les ordres du général Joubert, furent destinées à l'opération du Tyrol ; quatre, sous les ordres du général en chef en personne, *faisant* 35 mille hommes, marchèrent sur le Tagliamento ; la 8e, qui se composait en partie des troupes qui avaient marché sur Rome, fut destinée à former un

corps d'observation contre Venise, et à assurer la tranquillité de nos derrières. Les généraux de division Baraguey-d'Hilliers et Delmas commandaient dans le Tyrol sous Joubert; les généraux Masséna, Serrurier, Guyeux et Bernadotte étaient à la tête des quatre divisions d'infanterie qui marchaient sur le Tagliamento; le général Dugua commandait la cavalerie. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse devaient passer par le Rhin et entrer en Allemagne, de manière à arriver sur le Lech *et le Danube* en même temps que l'armée française arriverait sur le Simmering. On avait compté sur la division du Piémont, forte de dix mille hommes; mais le retard des ratifications priva l'armée française de ce renfort *si important*.

IV. *Passage de la Piave, treize mars.* Dans le Tyrol, tout le mois de février se passa en fortes escarmouches. Les Autrichiens s'y étaient montrés en force et très-hardis. Sur la Piave, le prince Charles fit divers mouvemens pour profiter de l'éloignement *d'une partie* de l'armée française, qu'il supposait sur Rome. Le général Guyeux se crut menacé à Trévise, et repassa la

Brenta; mais le prince Charles, *mieux instruit, sut que le général français n'avait mené sur Rome que quatre ou cinq mille hommes, et s'arrêta.* Tout se reduisit à quelques escarmouches. Le quartier-général français arriva dans les premiers jours de mars à Bassano.

La proclamation suivante fut mise à l'ordre du jour :

« La prise de Mantoue vient de finir une » campagne qui vous a donné des titres éter» nels à la reconnaissance de la Patrie.

» Vous avez remporté la victoire dans qua» torze batailles rangées et soixante-dix com» bats; vous avez fait plus de cent mille pri» sonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de » canons de campagne, deux mille de gros ca» libres, quatre équipages de pont.

» Les contributions mises sur les pays que » vous avez conquis, ont nourri, entretenu, » soldé l'armée pendant toute la campagne; » vous avez en outre envoyé trente millions au » ministère des finances pour le soulagement » du trésor public.

» Vous avez enrichi le Muséum de Paris de

» plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de » l'ancienne et nouvelle Italie, et qu'il a fallu » trente siècles pour produire.

» Vous avez conquis à la République les plus » belles contrées de l'Europe; les républiques » Lombarde et Transpadane vous doivent leur » liberté; les couleurs françaises flottent pour » la première fois sur les bords de l'Adriatique, » en face et à vingt-quatre heures de navigation » de l'ancienne Macédoine; les rois de Sardai- » gne, de Naples, le Pape, le duc de Parme, » se sont détachés de la coalisation de nos en- » nemis, et ont brigué notre amitié; vous avez » chassé les Anglais de Livourne, de Gènes, de » la Corse..... Mais vous n'avez pas encore tout » achevé; une grande destinée vous est réservée: » c'est en vous que la Patrie met ses plus chères » espérances; vous continuerez à en être dignes.

» De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour » étouffer la République à sa naissance, l'Em- » pereur seul reste devant nous : se dégradant » lui-même du rang d'une grande puissance, ce » prince s'est mis à la solde des marchands de » Londres; il n'a plus de volonté, de politique,

» que celles de ces insulaires perfides, qui,
» étrangers aux malheurs de la guerre, sourient
» avec plaisir aux maux du continent.

» Le Directoire-Exécutif n'a rien épargné
» pour donner la paix à l'Europe; la modération
» de ses propositions ne se ressentait pas de la
» force de ses armées; il n'avait pas consulté
» votre courage, mais l'humanité et l'envie de
» vous faire rentrer dans vos familles; il n'a pas
» été écouté à Vienne; il n'est donc plus d'es-
» pérance pour la paix, qu'en allant la cher-
» cher dans le cœur des États héréditaires de la
» maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave
» peuple accablé par la guerre qu'il a eue contre
» les Turcs, et par la guerre actuelle. Les habi-
» tans de Vienne et des États d'Autriche gémis-
» sent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur
» gouvernement : il n'en est pas un qui ne soit
» convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu
» les ministres de l'Empereur. Vous respecterez
» leur religion et leurs mœurs; vous protégerez
» leurs propriétés : c'est la liberté que vous ap-
» porterez à la brave nation hongroise.

» La maison d'Autriche, qui depuis trois siè-

» ches va perdant à chaque guerre une partie » de sa puissance, qui mécontente ses peuples » en les dépouillant de leurs priviléges, se trou- » vera réduite, à la fin de cette sixième campa- » gne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à » accepter la paix que nous lui accorderons, et » à descendre dans la réalité, au rang des puis- » sances secondaires, où elle s'est déjà placée » en se mettant aux gages et à la disposition de » l'Angleterre.

» *Signé* BUONAPARTE. »

L'armée se mit en mouvement. Il fallait passer la Piave, que défendait l'armée du prince Charles, et chercher à gagner avant lui les gorges d'Osopo et de la Ponteba. Masséna, avec sa belle division, fut destiné à remplir cet objet important; il partit de Bassano, passa la Piave, et le Tagliamento dans les montagnes, tournant ainsi toute l'armée du prince Charles. *Celui-ci détacha* une division pour l'opposer à cette manœuvre. Masséna la battit, la poursuivit l'épée dans les reins, lui prit beaucoup de monde et quelques pièces de canon. Parmi ces prison-

niers se trouva le général de Lusignan, qui avait insulté les malades français, ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de Wurmser. Masséna se rendit maître de Feltre, de Cadore et de Bellune, *menant battant* la division autrichienne, sans éprouver de pertes considérables.

Le général en chef se porta le douze sur Azolo, avec la division Serrurier, passa la Piave à la pointe du jour, marcha sur Conégliano, où était le quartier-général autrichien, tournant ainsi toutes les divisions autrichiennes qui défendaient la Basse-Bieve, ce qui permit au général Guyeux d'exécuter son passage, à deux heures après-midi, à Ospedaletto. La rivière dans cet endroit est assez haute, et eût exigé un pont; mais la bonne volonté y suppléa. Un seul tambour courut des risques, et fut sauvé par une vivandière de l'armée, qui se jeta à la nage: le général en chef la récompensa en lui attachant au col une chaîne d'or. Le douze, le général français fut à Conégliano avec les divisions Serrurier, Guyeux. La division Bernadotte rejoignit le lendemain.

Le prince Charles avait choisi les plaines du Tagliamento pour champ de bataille, les croyant avantageuses *pour tirer parti de* sa cavalerie. Son arrière-garde essaya de tenir à Sacile ; mais elle fut battue par le général Guyeux, qui y entra le treize.

V. *Bataille du Tagliamento, seize mars.* — Le seize, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence, l'armée française sur la rive droite, l'armée autrichienne sur la rive gauche du Tagliamento. Les divisions Guyeux, Serrurier et Bernadotte faisaient la gauche du centre, et la droite était, avec le quartier-général, en avant de Valvasone. Le prince Charles, avec des forces à-peu-près égales, était rangé de la même manière, en face, sur la rive gauche. Par cette position, le prince Charles *ne couvrait pas la chaussée de la Ponteba.* Les débris de la division opposée à Masséna n'étaient plus capables de l'arrêter. Cependant la Ponteba était la route la plus courte de Vienne, et la direction naturelle pour couvrir cette capitale. Cette conduite du prince Charles ne pouvait s'expliquer qu'en supposant

qu'il ne connaissait pas encore bien le nouveau terrain sur lequel il devait opérer, lequel n'avait jamais été le théâtre de la guerre, dans les temps modernes; ou que, ne croyant pas le général français assez hardi pour se porter sur Vienne, il n'eût de crainte que pour Trieste, centre des établissemens maritimes de l'Autriche; ou enfin, que ses positions n'étant point définitivement prises, et que, couvert par le Tagliamento, il espérait gagner quelques jours qui suffiraient à une division de grenadiers déjà arrivée à Clagenfurt, pour venir renforcer la division opposée à Masséna.

La canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. La cavalerie légère fit plusieurs charges sur le gravier du torrent. Le général en chef, voyant l'ennemi trop bien préparé, fit poser les armes à ses soldats, et établir les bivouacs. Le général autrichien y fut trompé; il crut que l'armée française, *qui avait marché toute la nuit*, prenait position; il fit un mouvement en arrière, *et alla* reprendre ses bivouacs. Mais, deux heures après, quand tout fut tranquille dans les

deux camps, les Français reprirent subitement les armes, et Duphot, à la tête de la 27e légère, formant l'avant-garde de Guyeux, et Murat, à la tête de la 15e légère, conduisant l'avant-garde de Bernadotte, soutenus chacun par leurs divisions, chaque brigade formant une ligne, et celles-ci, appuyées par Serrurier, marchant derrière en réserve, se précipitèrent dans la rivière. L'ennemi avait couru aux armes; mais déjà toutes nos troupes avaient passé dans le plus bel ordre, et se trouvaient rangées en bataille sur la rive gauche. La canonnade et la fusillade s'engagèrent de toute part. Aux premiers coups de canon, Masséna exécuta son passage à Saint-Daniele : il éprouva peu de résistance et s'empara d'Osopo, cette clef de la chaussée de Ponteba que l'ennemi avait fait la faute de négliger : il l'intercepta désormais à l'armée autrichienne, sépara tout à fait de celle-ci la division qui lui était opposée, et la poursuivit jusqu'au pont de Casasola, en la jetant toujours sur la Carinthie. Le prince Charles déses-

péra de la victoire. Après plusieurs heures de combats, et différentes charges d'infanterie et de cavalerie, il se mit en retraite, nous laissant du canon et des prisonniers.

VI. *Plan de retraite du prince Charles.* — Le prince Charles ne pouvait plus se retirer vers la Ponteba *par la chaussée de Saint-Daniele et d'Osopo*, que Masséna tenait en sa possession. Il prit le parti de regagner cette chaussée à Tarvis, *avec la plus grande partie de son armée*, par Udine, Cividale, Caporetto, la Chiusa autrichienne; il jeta une de ses divisions sur sa gauche, par Palma-Nova, Gradisca et Laybach, pour couvrir *la Carniole*. Mais Masséna n'était qu'à deux journées de Tarvis, et l'armée autrichienne, par cette nouvelle route, avait cinq ou six marches à faire. Le prince Charles compromettait donc son armée : il le sentit; et, de sa personne, courut à Clagenfurt presser la marche d'une division de grenadiers qui s'y trouvait. *Cependant Masséna avait lui-même perdu deux jours; mais ayant reçu l'ordre de se porter sans hésitation sur Tarvis, il y rencontra le prince Charles en bataille, avec les*

*débris de la division qui, depuis la Piave, fuyait devant lui, et une belle division* de grenadiers hongrois.

Le combat fut vif et opiniâtre de part et d'autre. Chacun sentait l'importance du succès: car si Masséna parvenait à s'emparer du débouché de Tarvis, la partie de l'armée autrichienne que le prince Charles avait engagée dans la vallée de l'Isonzo était perdue. Le prince Charles se prodigua de sa personne, et fut *plusieurs fois* sur le point d'être arrêté par les tirailleurs français. Le général Brune, qui commandait une brigade de la division Masséna, s'y comporta avec la plus grande valeur. Le prince Charles fut rompu : il avait fait donner jusqu'à ses dernières réserves ; il ne put opérer aucune retraite. Les débris de ses troupes allèrent se rallier à Villach, derrière la Drave. Masséna, maître de Tarvis, s'y établit, *en faisant face du côté de Villach et du côté de Goritz, barrant les débouchés de l'Isonzo.*

VII. *Combat de Gradisca, Prise de Laybach et de Trieste.* — Le lendemain de la bataille du Tagliamento, le quartier-général se rendit

à Palma-Nova : c'est une place forte qui appartient aux Vénitiens. Le prince Charles l'avait fait occuper, et y avait établi ses magasins ; mais, jugeant qu'il lui faudrait laisser cinq à six mille hommes pour la garder, son artillerie de place n'étant pas encore arrivée, il résolut de l'évacuer. *Nous l'armâmes aussitôt*, et la mîmes à l'abri d'un coup de main. Le lendemain dix-neuf, on marcha sur l'Isonzo.

Le général Bernadotte se présenta à Gradisca pour passer cette rivière. Il trouva la ville fermée, et fut reçu à coups de canon ; on voulut parlementer avec le commandant de la place, mais il s'y refusa. Napoléon partit alors avec la division Serrurier, prit le chemin de Montefalcone et marcha jusqu'au lieu où la rive gauche de la rivière cesse de dominer la rive droite. Il lui fallait perdre du temps pour construire un pont ; le colonel Andréossi, directeur des ponts, se jeta le premier dans la rivière pour la sonder ; les colonnes suivirent son exemple, et l'on passa, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, sous la faible fusillade de deux bataillons de Croates, qui furent mis en déroute.

Il était une heure après-midi; on prit alors sur la gauche; on monta sur les hauteurs, qu'on suivit jusque vis-à-vis Gradisca, où l'on arriva à cinq heures du soir. La place se trouva ainsi cernée et dominée. La division Serrurier avait marché avec d'autant plus de rapidité que la fusillade était vive sur la rive droite, où Bernadotte était aux prises. Ce général avait eu l'imprudence de vouloir enlever la place d'assaut: il avait été repoussé, et avait perdu quatre à cinq cents hommes sans nécessité. Cet excès d'ardeur était justifié par l'envie qu'avaient les troupes de Sambre-et-Meuse de se signaler, et par la noble émulation d'arriver à Gradisca avant les anciennes troupes d'Italie. Lorsque le gouverneur de Gradisca vit l'Isonzo passé et les hauteurs couronnées, il capitula, et se rendit prisonnier de guerre *avec plusieurs régimens et beaucoup de canons.* Le quartier-général fut porté le surlendemain à Goritz. La division Bernadotte fut dirigée sur Laybach. Le général Dugua, *avec mille chevaux, prit possession de Trieste.* La division Serrurier, de Goritz, remonta l'Isonzo pour soutenir le général

Guyeux, et regagner à Tarvis la chaussée de la Carinthie. Le général Guyeux, du champ de bataille du Tagliamento, s'était dirigé vers Udine et Cividale, et avait rencontré, à Caporetto, la chaussée de l'Isonzo. Il avait eu tout le jour de forts engagemens avec *le principal corps* du prince Charles, qui avait pris la même route pour gagner Tarvis; il lui avait tué beaucoup de monde et fait beaucoup de prisonniers. Le général autrichien avait laissé une arrière-garde à la Chiusa vénitienne, et s'était porté sur Tarvis, espérant que le prince Charles l'occupait encore. Mais Masséna y était depuis deux jours. Il fut attaqué en front par Masséna, et en queue par Guyeux. La position même de la Chiusa vénitienne, qui était *forte*, ne put résister à l'impétueuse 4e de ligne; elle gravit avec une rapidité inouïe une montagne qui domine la gauche de la Chiusa; et tournant ainsi ce poste important, il ne resta plus d'autres ressources aux ennemis que de poser les armes. Bagages, canons, parc, drapeaux, tout fut pris. On ne fit que cinq mille prisonniers, dix mille avaient été tués ou blessés

dans différens combats. *Depuis le Tagliamento, dix mille soldats, habitans* de la Carniole ou de la Croatie, voyant *que tout était perdu*, se débandèrent dans les gorges et gagnèrent isolément leurs villages.

Le quartier-général se rendit successivement à Caporetto, à Tarvi, à Villach, à Clagenfurt.

VIII. *Entrée en Allemagne, passage de la Drave, prise de Clagenfurt, vingt-neuf mars.*

La province de Goritz, qui est la première des Etats héréditaires de la maison d'Autriche, confine avec l'Italie. Les habitans y parlent italien. Cette province fut sur-le-champ organisée; le vieux château de Goritz fut armé : on composa un gouvernement provisoire des sept personnes les plus considérables, que l'on chargea de l'administration du pays. Toutes les mesures furent prises pour rassurer les habitans, et pour alléger le fardeau que leur occasionnait la garnison.

Les mêmes mesures furent prises à Trieste pour l'Istrie. Toutes les marchandises anglaises furent confisquées; on répara le vieux château, pour servir de refuge à la petite garnison qu'on

voulait y laisser. Les habitans étaient dans des dispositions très-favorables aux Français.

Laybach est la capitale de la Carniole : on y organisa un gouvernement provisoire sur les mêmes principes qu'à Goritz et Trieste. Cette ville fut mise en état de défense : elle avait une enceinte bastionnée d'un très-vieux tracé. On abattit les maisons qui se trouvaient sur les remparts.

Dans ces pays, situés près des Alpes, la saison était encore froide. Les habitans, qui avaient d'abord été effrayés, n'eurent qu'à se louer de l'armée française, laquelle à son tour n'eut pas à se plaindre de ces peuples.

Les dispositions des habitans du Cercle de Villach parurent favorables aux Français ; ils fournirent avec un grand empressement tout ce qui était nécessaire à l'armée. Nous étions en Allemagne, les mœurs y étaient différentes, nos soldats eurent beaucoup à se louer de l'esprit d'hospitalité qui caractérise le paysan allemand. La grande quantité de chevaux et de voitures, qu'ils se procuraient plus facilement qu'en Italie, leur fut d'une grande utilité.

On mit en état la ville de Clagenfurt, capitale de la Carinthie : on y organisa aussi un gouvernement provisoire. Cette ville a une enceinte bastionnée, mais négligée depuis des siècles, et ne servant guère qu'à la police de la ville; les remparts étaient couverts de maisons, on les abattit, et on en fit un point d'appui pour l'armée.

Le général Dugua, à Trieste, confisqua tous les magasins appartenans aux Anglais ou aux Autrichiens; on en trouva de considérables et de toute espèce. On prit également possession des mines d'Idria : on y trouva pour plusieurs millions de vif argent, qu'on évacua immédiatement sur Palma-Nova.

En entrant en Carinthie, on avait publié la Proclamation suivante :

« L'armée française ne vient point dans votre » pays pour le conquérir, ni pour porter aucun » changement à votre religion, à vos mœurs, à » vos coutumes. Elle est l'amie de toutes les » nations, et particulièrement des braves peu- » ples de la Germanie.

» Le Directoire exécutif de la République » française n'a rien épargné pour terminer les

» calamités qui désolent le continent : il s'était » décidé à faire le premier pas et à envoyer le » général Clarke à Vienne, comme plénipoten- » tiaire, pour entamer des négociations de paix. » Mais la cour de Vienne a refusé de l'entendre ; » elle a même déclaré à Vicence, par l'organe » de M. de Vincent, qu'elle ne reconnaissait pas » la République française. Le général Clarke a » demandé un passeport pour aller lui-même » parler à l'Empereur ; mais les ministres de la » cour de Vienne ont craint, avec raison, que la » modération des propositions qu'il était chargé » de faire, ne décidât l'Empereur à la paix. » Ces ministres, corrompus par l'or de l'Angle- » terre, trahissent l'Allemagne et leur prince, » et n'ont plus de volonté que celle de ces insulaires perfides, l'horreur de l'Europe » entière.

« Habitans de la Carinthie, je le sais, vous » détestez autant que nous, et les Anglais qui » seuls gagnent à la guerre actuelle, et votre » ministère qui leur est vendu. Si nous sommes » en guerre depuis six ans, c'est contre le vœu » des braves Hongrois, des citoyens éclairés de

» Vienne ; et des simples et bons habitans de la » Carinthie.

» Eh bien ! malgré l'Angleterre et les ministres » de la cour de Vienne, soyons amis. La Répu- » blique française a sur vous les droits de con- » quête ; qu'ils disparaissent devant un contrat » qui nous lie réciproquement. Vous ne vous » mêlerez pas d'une guerre qui n'a pas votre » aveu. Vous fournirez les vivres dont nous pour- » rons avoir besoin. De mon côté, je protégerai » votre religion, vos mœurs, vos propriétés ; je » ne tirerai de vous aucune contribution : la » guerre n'est-elle pas par elle-même assez hor- » rible ! Ne souffrez-vous pas déjà trop, vous, » innocentes victimes des sottises des autres ! » Toutes les impositions que vous avez coutume » de payer à l'Empereur serviront à indemniser » des dégâts inséparables de la marche d'une » armée, et à payer les vivres que vous nous » aurez fournis. »

IX. *Affaires du Tyrol.* — Immédiatement après la bataille du Tagliamento, le général français expédia l'ordre au général Joubert d'attaquer l'armée qui lui était opposée, de

s'emparer de tout le Tyrol italien ; d'exécuter hardiment la marche qu'il lui avait prescrite, et de pénétrer en Carinthie par le Pustherstal.

Le général Joubert entra en opération le vingt-huit mars, passa le Lavisio, battit l'ennemi, *lui fit plusieurs milliers de prisonniers, passa l'Adige, le battit* à Tramin, s'empara de Bolzano, livra un nouveau combat à Clausen, força les gorges d'*Inspruch* le vingt-huit, *rejeta les troupes autrichiennes au-delà du Brenner*, et se dirigea sur la Carinthie, après avoir fait éprouver beaucoup de pertes à l'ennemi, et lui avoir pris sept à huit mille hommes. Le général Joubert montra du talent, de la constance et de l'activité dans la direction de cette opération difficile. *Les généraux Delmars, Baraguey-d'Hilliers et Dumas se distinguèrent. Les troupes montrèrent la plus grande intrépidité.*

X. *Résumé.* — Ainsi, en dix-sept jours, les deux armées du prince Charles avaient été défaites. L'ennemi, rejeté au-delà du Brenner, avait évacué le Tyrol, après avoir fait des pertes très-considérables. L'Autriche avait perdu Palma-Nova, place très-forte, et Trieste et Fiume,

seuls ports de la monarchie autrichienne; la province de Goritz, l'Istrie, la Carniole, la Carinthie étaient conquises; la Save, la Drave, les Alpes noriques étaient passées. L'armée n'était plus qu'à soixante lieues de Vienne. Elle était fondée à espérer d'y arriver avant la fin de mai.

L'armée autrichienne, démoralisée et ruinée, ne pouvait plus lutter contre l'armée française, qui n'avait éprouvé aucune perte sensible, et chez qui le moral et le sentiment de la supériorité étaient à un degré inexprimable.

## AFFAIRES DE VENISE.

I. *Description de Venise.* — La république de Venise, au moment de la révolution française, était l'État le plus considérable de l'Italie. La population du royaume de Naples lui était supérieure; mais Venise l'emportait de beaucoup par la force de son gouvernement et les avantages de sa topographie. Le gouvernement siégeait dans une ville forte, inattaquable par terre et

par mer. *Indépendamment de son armée de terre, il avait une escadre qui domina l'Adriatique, et le faisait respecter de tout le Levant. Cette ville fut fondée au cinquième siècle par des habitans du Frioul et du Padouan qui se réfugièrent dans les Laganes, pour se mettre à l'abri de l'oppression des barbares.* Leurs descendans *se maintinrent* toujours *indépendans* des dominateurs de l'Italie.

Cette belle péninsule, en proie aux révolutions, a changé souvent de maîtres. Venise seule, toujours indépendante et libre, n'a jamais reconnu de pouvoir étranger.

Venise est la ville et le port de commerce le mieux situé de toute l'Italie. Toutes les marchandises de Constantinople et du Levant y arrivent directement par le chemin le plus court, par l'Adriatique; de là, elles se répandent jusqu'à Turin par le Pô, et dans toute l'Allemagne en remontant l'Adige, jusqu'auprès de Botzen, où elles trouvent des chaussées sur Augsbourg et Nuremberg. Venise est située près l'embouchure du Pô et de l'Adige. Elle est le port de ces deux rivières. D'un autre côté elle commu-

nique par des canaux avec Bologne, de sorte que toutes les productions *de la grande plaine d'Italie s'écoulent par Venise : cette ville est le port de mer le plus près d'Augsbourg et de Munich.*

La nature a fait Venise l'entrepôt d'échange du Levant, de l'Italie et de l'Allemagne méridionale. Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, cette ville faisait le commerce des Indes par Alexandrie et la mer Rouge. Aussi s'opposa-t-elle vivement aux opérations des Portugais. Elle équipa une flotte considérable dans la mer Rouge; elle établit un arsenal, des aiguades, des magasins près de Suez. On en voit encore des débris aux fontaines de Moïse. Les Portugais battirent ces flottes construites à grands frais, et les Vénitiens, vaincus, durent renoncer à les arrêter dans leurs succès de découvertes et de commerce.

Les Lagunes, qui sont formées par les eaux de la Piave et de la Brenta, communiquent avec la mer par trois passages.

La souveraineté de Venise résidait dans l'aristocratie de quelques centaines de familles ins-

crites dans le livre d'or. Leurs sujets se composaient d'une population de trois à quatre millions d'individus répandus autour de Venise dans les pays les plus riches et les plus fertiles du monde ; *savoir :* le Bergamasque, le Bressian, le Vicentin, le Véronnais, le Padouan, la Polésine, le Trévisan, le Bassanais, le Cadorin, le Bellunais et le Frioul, dans la terre-ferme d'Italie; l'Istrie et la Dalmatie, sur les rives de la mer Adriatique, et les îles Ioniennes, répandues à son entrée. Ces provinces de terre-ferme s'appuient au nord sur la crête supérieure des Alpes Juliennes et des Alpes du Tyrol, depuis la source de l'Adda jusqu'à celle de l'Isonzo. Cette chaîne de montagnes, presque partout impraticables, les sépare de l'Allemagne, avec laquelle elles n'ont de communication que par les trois chaussées qui longent l'Adige, le Tagliamento, et l'Isonzo. Les vallées de l'Adige, de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento, de l'Isonzo, appartenaient dans leur entier à cette république. Sa marine consistait dans une douzaine de vaisseaux, autant de frégates et petits bâtimens qui suffisaient pour se faire respecter

des Barbaresque, dominer l'Adriatique et défendre ses Lagunes. Venise pouvait mettre cinquante mille hommes sur pied, composés de régimens italiens recrutés dans la terre-ferme ou d'Esclavons, peuple brave *et de tout temps* dévoué à la république; elle pouvait lever *de ceux-ci* jusqu'à dix à quinze mille hommes à pied et quatre à cinq mille à cheval; leurs chevaux *sont* petits, mais d'un bon service. Ces Esclavons étaient les troupes de confiance du Sénat: ils avaient le très-grand avantage d'être étrangers à la langue et aux mœurs de la *terre-ferme*.

La ville de Venise était fort riche, et quoique son commerce fût déchu, cependant il se maintenait encore. Les seules familles du livre d'or avaient part à *l'administration, elles remplissaient* le Sénat, les Conseils, les Quarancies et autres magistratures, ce qui *excluait les nobles* de la terre-ferme. Ceux-ci comptaient parmi eux un grand nombre de familles riches, illustres et puissantes, qui, sujettes et privées de tout pouvoir, demeuraient sans considération et jalousaient beaucoup la noblesse souveraine de Venise.

Ces nobles de terre-ferme descendaient en partie des anciens Condottieri, des anciens Podestats, ou autres personnes qui jadis avaient joué un grand rôle dans les républiques de leurs villes, et dont les ancêtres, après s'être opposés long-temps aux entreprises de Venise, avaient été victimes de la politique de cette république. Ainsi, à la jalousie et à la haine que leur inspirait la nature du gouvernement, se joignaient encore les ressentimens historiques soigneusement perpétués. Ces provinces de terre-ferme étaient généralement mécontentes et fort peu attachées à leur gouvernement. *La plus grande partie* du peuple faisait cause commune avec la noblesse de terre-ferme; *une portion cependant* s'attachait aux nobles Vénitiens qui avaient des propriétés et des établissemens dans presque toutes les provinces. Les prêtres étaient sans crédit et sans considération dans la république, qui de très-bonne heure s'était affranchie de toute influence de la part du Pape.

Le chef de la maison d'Autriche, qui possédait Milan et Mantoue en Italie, et une portion de l'Istrie, sur l'Adriatique, avait beaucoup

d'intérêts mêlés avec Venise ; et celle-ci, qui avait à le redouter constamment, s'était toujours maintenue contre lui, par l'équilibre de l'Europe, et spécialement par la protection de la France.

Pour aller du Tyrol à Mantoue par la Lombardie, il faut traverser le territoire vénitien depuis Rivoli jusqu'à Mantoue, ce qui forme environ deux jours de marche. Des traités y assuraient à l'Autriche une route militaire ; mais les troupes devaient la traverser désarmées et par petits détachemens. Aucune autre route militaire n'était accordée au travers du pays, depuis l'Adige jusqu'à l'Isonzo. Dans les guerres précédentes en Italie, l'Autriche était obligée de faire les communications de son armée par mer, de Trieste au Pô, les convois ne pouvant traverser le Frioul et les états de terre-ferme, hormis la route de Rivoli à Mantoue. C'est ce qui donna lieu à la croisière du chevalier de Forbin, sous Louis XIV, qui interceptait les communications par mer, de Trieste au Pô.

Lorsque la première coalition se forma contre la France, les puissances engagèrent cette répu-

blique d'y prendre part. Il ne paraît pas qu'il s'élevât à ce sujet des discussions sérieuses dans le conseil; tous y furent du même avis. Ils étaient tellement éloignés du théâtre, qu'ils se regardèrent comme étrangers à ces affaires, et voulurent demeurer neutres. Lorsque le comte de Lille choisit Vérone pour son séjour, Venise ne l'accorda qu'avec l'assentiment du Comité de Salut-Public, qui préférait savoir le prétendant à Vérone qu'en tout autre lieu.

Quand les troupes françaises marchèrent, en 1794, vers Oneille, et que leur camp s'établit à Savone, on crut l'Italie menacée d'invasion, et plusieurs puissances se réunirent en congrès à Milan. Venise refusa d'y paraître, non qu'elle ne condamnât les principes français, mais elle craignait de se livrer à la merci de l'Autriche. Le danger d'ailleurs lui paraissait très-éloigné.

II. *Opinion dans le sénat : la première est celle des amis de l'Autriche, la deuxième, des vieux sénateurs, la troisième, des amis de la France.* — Mais quand Napoléon parvint à Milan, et que Beaulieu se refugia épouvanté derrière le Mincio, qu'il entra dans Pescaire, et y assit sa

droite, dans l'espoir de défendre le Mincio, alors l'incertitude et les alarmes furent grandes dans la république; l'espace immense qui avait séparé jusque-là la lutte de la démocratie et de l'aristocratie était franchi. La guerre des principes et celle des canons se trouvaient au sein de l'État. De vives et orageuses discussions agitèrent le Sénat, qui se partagea entre trois opinions. Pezzaro et les plus jeunes sénateurs, *partisans de l'Autriche, voulaient que l'on se déclarât contre la France.* Ils voulaient la neutralité, mais la neutralité armée. Ils voulaient qu'on jetât de fortes garnisons dans Pescaire, Brescia, Bergame, dans Porto-Legnano et Vérone; qu'on déclarât ces places, places de guerre. Ils voulaient qu'on levât cinquante mille hommes, qu'on armât avec activité les Lagunes, qu'on y plaçât des chaloupes-canonnières, qu'on équipât une escadre pour tenir l'Adriatique, et que, dans cette attitude formidable, on déclarât la guerre au premier qui violerait *désormais* le territoire. Ceux de cette opinion disaient, que si la dernière heure était arrivée, il valait mieux périr les armes à la main, que d'expirer hon-

tousement ; qu'en défendant le territoire on empêcherait les idées françaises de s'inoculer dans les principales villes, qu'on obtiendrait des deux partis ennemis d'autant plus de ménagement qu'on se serait mis plus en mesure d'en exiger ; que si, au contraire, on ouvrait paisiblement les portes, et qu'on laissât entrer les Français dans les grandes villes de terre-ferme, alors la guerre des deux grandes puissances s'établissait sur le territoire de la république, et, dès ce moment, la souveraineté lui échappait ; que le premier devoir du prince est de protéger ses sujets ; or, le seront-ils, pourront-ils l'être, si l'on laissait établir le théâtre de la guerre sur leur territoire ? les campagnes seront ravagées, les villes brûlées successivement par les deux armées. Alors les peuples malheureux perdront toute estime et tout respect pour l'autorité qui les abandonne. Les germes de mécontentement et de jalousie qui existent déjà fermenteront avec violence ; la république expirera sans mériter même les regrets de l'histoire.

L'opinion à laquelle se ralliaient tous les vieux sénateurs, *était de ne prendre aucun parti décisif.*

*Ils avouaient* que tous les dangers étaient vrais, qu'on avait à craindre tout à la fois, et l'ambition de l'Autriche, et les principes de la France; mais que ces maux étaient heureusement passagers. Qu'avec du ménagement et de la patience, on éviterait les inconvéniens qu'on craignait. Que les Français étaient d'un naturel conciliant, facile à caresser; qu'avec de bons procédés et des gouverneurs habiles, tenant un grand état de maison, ayant quelques fonds à leur disposition pour les dépenses secrètes, on s'emparerait de l'esprit de leurs chefs, on se concilierait leur opinion. *Que déclarer désormais une neutralité armée, c'était déclarer la guerre à la France.* Qu'on ne pouvait leur fermer des portes qui avaient été ouvertes à leurs ennemis, sans lui donner un juste sujet de guerre. Or, pouvait-on songer sérieusement à leur résister avec quelques milliers d'Esclavons! La république ne devait pas compter sur le Brescian, ni sur le Bergamasque, qui s'insurgeraient tout d'abord, et que, si l'on venait à combattre, les Français trouveraient aussitôt dans leurs partisans de la terre-ferme, un équivalent aux levées qu'on

pourrait faire venir contre eux de la Dalmatie. Que les maux étaient grands sans doute, la crise dangereuse; mais qu'on n'était pourtant pas au point où le peignaient les têtes exaltées. La république avait traversé bien d'autres orages, il fallait gagner du temps : c'était avec ce sage principe que leurs ancêtres s'étaient maintenus. Heureusement la providence avait fixé leur capitale dans *une ville imprenable. Tous les efforts de la république ne devaient avoir pour but que de renforcer cette capitale, en opposant à tout le reste la patience, la modération et le temps.*

Une troisième opinion se manifesta dans le Sénat; on l'attribua au provéditeur Bataglia. La république, dit-il, est vraiment en danger de son existence. D'un côté les principes français subversifs de notre constitution; de l'autre, l'Autriche, qui en veut à notre indépendance. Entre ces deux maux inévitables, sachons choisir le moindre. Le pire, à mes yeux, est l'esclavage de l'Autriche. Augmentons le livre d'or, inscrivons-y ceux de la noblesse de terre-ferme qui le méritent; dès ce moment, plus de divisions, plus d'opposition parmi nous. Armons

nos places, équipons nos flottes, levons cinquante mille hommes, et courons au-devant du général français lui offrir une alliance offensive et défensive. Nous serons peut-être, par là, conduits à quelques changemens dans notre constitution; mais nous sauverons notre indépendance et notre liberté. Est-ce donc la première fois qu'on augmente le livre d'or? On a parlé d'une neutralité armée contre les deux partis. Il y a deux ans, au commencement de l'orage, ce parti eût été meilleur. Il était juste, parce qu'il était égal pour les deux parties belligérantes; il eût été possible, parce qu'on eût eu le temps de s'y préparer. Si vous le proclamiez aujourd'hui, ce serait déclarer la guerre *à la France. Vous ne pouvez pas interdire aux Français ce que vous avez permis ou toléré de la part des Autrichiens. Peut-on vous proposer de vous mettre en guerre contre l'armée française, laquelle est victorieuse, lorsqu'elle sera dans huit jours à vos portes, lorsque encore vous n'avez aucun traité avec l'Autriche? et en eussiez-vous, celle-ci* ne peut vous être d'aucun secours avant deux mois; or, que deviendrait la république,

dans deux mois, contre un ennemi aussi entreprenant et aussi actif? Le second parti qu'on nous propose, celui de la patience et du temps, est aussi mauvais que le premier. Les circonstances politiques ne sont plus aujourd'hui les mêmes; les temps sont bien changés; la crise où nous sommes ne ressemble à aucune de celles dont a triomphé la vieille existence de la république : nous ne saurions prendre conseil de nos ancêtres. Les principes français sont dans toutes les têtes, ils se reproduisent partout : c'est un torrent débordé qu'on espérerait en vain arrêter par les digues de la patience, de la modération et de la souplesse. Le parti français existe dans toutes les provinces. La mesure que je vous propose peut seule nous sauver; elle est simple, noble, généreuse. Je le répète : *allons au-devant du général français, concluons avec lui une alliance offensive et défensive.* L'Autriche se trouvera trop faible pour que nous craignions de devenir sa proie. *Nous pouvons contribuer* efficacement aux succès des Français; nous pouvons les renforcer de *vingt-cinq mille hommes, en gardant ce qui nous est nécessaire pour*

simuler les sentimens secrets de son cœur; c'était un des hommes du Sénat les plus opposés aux Français. Il ne put porter aucune plainte contre l'entrée des Français à Pescaire, parce qu'ils y succédaient à Beaulieu; mais quand on lui demanda les clefs de l'arsenal pour armer les remparts, quand on se mit en devoir d'armer les galères, Foscarelli se plaignit que le général français violait la neutralité de la république. Beaulieu, il est vrai, était entré dans les fortifications de Pescaire; de ses remparts, il avait tiré du canon sur les Français, mais c'était avec sa propre artillerie!!! Lorsque le général français arriva à Pescaire, Foscarelli se rendit auprès de lui pour le détourner de venir à Vérone, comme il l'avait annoncé, le menaçant de fermer les portes et de les défendre de son canon. « Il est trop tard, dit le général français »tirant sa montre, mes troupes y sont entrées, »je suis obligé d'établir une défense sur l'Adige »pendant le siége de Mantoue. Ce n'est point »avec quinze cents Esclavons que vous pourriez »me garantir et vous opposer au passage de l'ar»mée autrichienne. Si vous le pouviez, pourquoi

» ne l'avez vous pas fait? La neutralité consiste » à avoir même poids et même mesure pour cha- » cun. Si vous êtes amis des Français vous ne » pouvez vous empêcher de leur accorder ce que » vous avez accordé ou du moins *toléré* à leur en- » nemi. » Quand on exigea les clefs des magasins et de la poudrière pour armer Vérone; quand, pour tracer une demi-lune en avant de Vérone, sur la chaussée de Vicence, il fallut démolir quelques bureaux d'octroi, Foscarelli tout hors de lui, demanda une audience au général français, et parla long-temps sur la violation de la souveraineté de la république. Ces diverses discussions envoyées au Sénat, lui firent comprendre que Foscarelli n'avait pas précisément les qualités propres aux circonstances. Pensant que Bataglia serait plus agréable à Napoléon, on le lui envoya comme provéditeur-général de toutes les provinces au-delà de l'Adige. C'était un homme souple, instruit, de manières douces, sincèrement attaché à la république, très-porté pour la France d'autrefois, et préférant même la France républicaine à l'Autriche. Peu à peu le théâtre de la guerre s'étendit sur la totalité

des possessions vénitiennes; mais ce furent toujours les Autrichiens qui entamèrent de nouveaux territoires. *Beaulieu occupa le premier Peschiera, Vérone.* Wurmser se jeta le premier dans Bassano, et traversa le premier Vicence et Padoue; Alvinzi, plus tard, et l'archiduc Charles occupèrent le Frioul, Palma-Nova et jusqu'aux limites les plus orientales de la république.

IV. *Factions à Brescia, Bergame, Vérone.* — Cependant une grande agitation prévalait dans toute la terre-ferme, le mécontentement se propageait avec rapidité. Aux causes naturelles de la constitution de Venise, se joignait aujourd'hui la fréquentation des Français, l'attrait de leurs opinions nouvelles, et la sorte d'admiration que répandirent les défaites de Wurmser, et les succès obtenus sur Alvinzi. On regardait généralement *l'Italie comme perdue pour l'Autriche*, et l'on considérait que son expulsion devait entraîner la chute de l'aristocratie. Le général français chercha constamment à modérer ce mouvement. Lorsqu'il revint de Tolentino, tout entier à son projet *de marcher sur Vienne*, il porta toute son attention à

prévenir les troubles qui pourraient avoir lieu durant son absence d'Italie. Les états vénitiens lui donnaient de l'embarras : l'irritation avait été toujours croissant; Brescia et Bergame avaient à peu près opéré leur révolution. Les Fenaroli, les Martinengue, les Lecchi, les Alexandri, étaient à la tête de ce mouvement; ils composaient les premières, les plus riches familles. Ces deux villes, sous le nom de municipalité, exerçaient une espèce d'indépendance : elles avaient les caisses, disposaient des revenus et nommaient aux emplois; si le lion de Saint-Marc s'y voyait encore, c'était plutôt une déférence pour les volontés du général français, qu'un acte de soumission à la souveraineté de Venise. C'était partout des déclamations amères et violentes contre les nobles Vénitiens, soit dans la conversation, soit par la voie de la presse. Partout on relevait avec aigreur l'injustice de leur souveraineté. « Où est le droit de » Venise, disait-on, de dominer sur nos villes? » Sommes-nous moins braves, moins éclairés, » moins riches? Que diverses provinces recon- » naissent un monarque qui séjourne dans la

» capitale, cela se conçoit, parce que ces provin-» ces et cette capitale sont égales à ses yeux, sont » toutes sujettes et toutes favorisées des mêmes » droits. Mais ici, que le noble Vénitien s'arroge » exclusivement la souveraineté sur nous, qui les » valons à tous égards, c'est une monstruosité » insupportable et révoltante. »

D'un autre côté, l'orgueil des sénateurs était vivement offensé de voir des sujets qui depuis des siècles étaient soumis à leurs ancêtres, oublier l'immense distance qui les séparait. Ils n'oubliaient rien pour les faire rentrer dans le devoir : ils augmentaient les levées d'Esclavons, les menaçaient des succès des Autrichiens, les appelaient jacobins, faisaient courir les bruits les plus alarmans contre les Français : tout annonçait un choc violent.

Bataglia, dans ses dépêches au Sénat, adoucissait les outrages des Brescians, et diminuait aux yeux de ceux-ci la colère et les emportemens du Sénat. Toujours conciliant, il ne cessait dans ses nombreux rapports avec le général français, de l'intéresser à la République. Cependant il était trop éclairé pour se dissimuler

qu'il était impossible d'ajuster à l'amiable des passions si violemment contrariées.

V. *Difficulté attachée aux affaires de Venise.* — *Le général français* médita long-temps sur l'état des choses. Il lui semblait impossible de laisser ainsi sur ses derrières trois millions d'individus livrés au désordre et à l'anarchie. Il n'avait pas plus d'influence sur les amis de la France que sur le Sénat même; il pouvait bien les empêcher *de se porter à de telles démarches*, mais il ne pouvait les empêcher de parler, d'écrire, d'irriter personnellement le Sénat dans une foule *de détails d'administration* qui lui étaient étrangers. Il fallait pourtant prendre un parti. Désarmer ceux de Brescia et de Bergame, se déclarer tout à fait pour le Sénat en proscrivant les novateurs; en remplir les cachots de Venise, c'eût été s'aliéner le parti populaire sans se concilier l'affection du Sénat. Et si cette atroce politique eût pu entrer dans l'esprit du général français, elle eût eu pour résultat infaillible, comme sous Louis XII, de réunir à la fin toute la population contre lui. Porter le Sénat à s'allier avec la France en mo-

difiant sa constitution, en se rendant agréable aux peuples de la terre-ferme, c'était sans doute le meilleur parti, aussi le général français avait-il tout tenté pour l'y amener. A chaque succès *qu'il obtenait* il en renouvelait la proposition, mais il avait toujours échoué. *Il s'offrait un troisième parti : de* marcher sur Venise, de saisir cette capitale, et d'y opérer, par la force, le changement politique nécessaire, en modifiant ses lois et procurant la supériorité aux partisans de la France. C'était la vraie manière de couper le nœud ne pouvant le dénouer. Mais quand, après avoir arrêté ce projet, il voulait déterminer le moment de l'exécution, il lui devenait impossible de le concilier avec les circonstances et son grand projet sur Vienne.

Il ne pouvait marcher sur Venise tant que le prince Charles serait sur la Piave, il fallait donc commencer par le battre et le chasser d'Italie. Mais, si l'on obtenait ce grand avantage, convenait-il alors de perdre les fruits de la victoire? fallait-il retarder le passage des montagnes pour ramener la guerre autour de

Venise? C'était donner au prince Charles le temps de se reconnaître, de se renforcer, de créer de nouveaux obstacles. On ne pouvait attaquer Venise sans avoir battu le prince Charles qui la couvrait; *et on ne le devait pas après l'avoir battu, parce qu'alors le temps était trop précieux, et qu'il* convenait de le poursuivre jusqu'à Vienne. Venise était d'une grande force; elle était défendue par ses lagunes, une grande quantité de bâtimens armés; quinze mille Esclavons formaient sa garnison. Maîtresse de l'Adriatique, elle pouvait recevoir encore de nouvelles troupes; enfin, elle recélait dans son sein la force morale de toutes ces familles souveraines qui allaient combattre pour leur existence politique. Qui pouvait évaluer le temps que nos troupes seraient retenues à cette entreprise; et, pour peu que la lutte se prolongeât, de quel effet ne pouvait pas être une telle résistance sur le reste de l'Italie? Cette nouvelle guerre ne manquait pas d'éprouver de grandes contradictions à Paris : Venise y avait un ministre très-actif; les conseils y étaient en opposition avec le Directoire; le Directoire lui-même

était très-divisé. Si Napoléon consultait le Directoire sur l'entreprise de Venise, *celui-ci ne répondrait pas, ou éviterait la question.* Si, comme il avait fait jusque là, il agissait de son chef, *sans demander d'autorisation*, à moins d'un succès immédiat, on lui reprocherait d'avoir violé tous les principes : il n'avait le droit, comme général en chef, que de repousser la force par la force ; une guerre nouvelle contre une puissance indépendante ne pouvait être faite sans l'ordre de son gouvernement ; c'eût été se rendre coupable de l'usurpation des droits de la souveraineté.

On ne put donc prendre le parti *décisif de déclarer la guerre à Venise ;* 1° Parce qu'on n'en avait pas le droit, 2° parce que cela n'était pas conciliable avec le projet *de porter la guerre en* Allemagne, *sans délai.* L'épisode *de Venise* pouvait devenir une affaire principale qui eût fait manquer *la grande affaire de* Vienne ; il fallut donc se résoudre vis-à-vis des Vénitiens à de simples précautions militaires. On était sûr de Brescia et de Bergame, et de tous les pays sur la rive droite de l'Adige ; ses troupes occupaient

les citadelles de ces deux villes. Vérone, moins bien disposée, fut contenue non seulement par ses châteaux bien approvisionnés; mais encore par le vieux palais sur la rive droite, qu'on fit armer, qui devint une véritable citadelle au milieu de la ville, et rendit maître absolu d'un des trois ponts de pierre. Toutes les troupes qui *avaient été employées* à l'expédition contre le Pape furent destinées à former une réserve qui se tiendrait sur Vérone, et se porterait partout où il serait nécessaire.

VI. *Conférence avec Pezzaro.* — Napoléon au moment d'ouvrir la nouvelle campagne, toujours plus inquiet de la direction des affaires de Venise, ayant le pressentiment de quelques machinations secrètes de la part du Sénat, résolut de tenter un nouvel effort de négociation, et voulut avoir un entretien avec Pezzaro, *le chef du parti Autrichien*, qui dans ce moment conduisait toutes les affaires de la république. Pezzaro peignit l'état critique de la république, le mauvais esprit des peuples, les plaintes légitimes *contre Brescia* et Bergame *et leurs partisans dans les autres provinces* de la terre-ferme. Il

dit que ces circonstances difficiles exigeaient des mesures fortes de la part du Sénat, et des armemens extraordinaires qui ne devaient causer aucun ombrage au général français ; *que le Sénat* était dans l'obligation de faire des arrestations *à Venise et dans la terre-ferme*, et qu'il serait injuste de qualifier de rigueur contre les partisans de la France, ce qui n'était, de la part du Sénat, que la juste punition des citoyens turbulens qui voulaient renverser les lois de leur pays. Le général français ne disconvint pas de la situation critique de Venise, et sans perdre son temps à en discuter les causes, il aborda franchement les faits : « Vous voulez arrêter ce » que vous appelez vos ennemis, et que nous » appelons nos amis ; vous mettez en place des » personnes connues par la haine qu'elles nous » portent, et par leurs liaisons avec les Autri- » chiens. Vos troupes s'augmentent, elles mar- » chent, *disent-elles*, contre les Jacobins. *Que* » *vous reste-t-il à faire pour que nous soyons en* » *guerre ?* Une guerre contre la France ferait » votre entière et prompte ruine ; vainement » vous compteriez sur le Prince Charles ; votre

» calcul serait faux : je le battrai et le chasserai » de l'Italie avant huit jours. Il est un moyen » de sortir de la situation pénible où nous som- » mes; je veux terminer vos angoisses, je vous » offre l'alliance de la République ; je vous ga- » rantirai tous vos États de terre-ferme, même » votre autorité dans Brescia et dans Bergame. » *Vous déclarerez la guerre à l'Autriche, et vous* » *me donnerez dix mille hommes pour contingent.* » *Je crois convenable de mettre dans le livre d'or* » *les principales familles de la terre-ferme ; mais* » *je n'en fais pas une condition* sine qua non. » *Retournez à Venise ; faites délibérer le Sénat, et* » *venez signer un traité qui seul peut sauver vo-* » *tre patrie, et nous mettre d'accord.* » Pezzaro s'était fort avancé, il avait besoin de gagner du temps; il avoua la sagesse du projet, et partit pour Venise, en promettant de venir avant quinze jours.

Pendant cet intervalle il se passa bien des événemens. Le treize mars l'armée française passa la Piave. Aussitôt que Pezzaro en fut instruit, il expédia à Bergame l'ordre de faire arrêter et traduire devant le conseil des dix, qua-

torze des principaux citoyens de cette ville; c'étaient les chefs du parti patriotique; mais ceux-ci, prévenus par un commis de Venise qui était de leur parti, interceptèrent le courrier porteur de cet ordre, arrêtèrent le provéditeur lui-même, et proclamèrent la liberté de Bergame le quatorze mars. Ils envoyèrent au général français, pour l'en prévenir, des députés qui ne purent l'atteindre que sur le champ de bataille de Tagliamento. Cet événement le contraria beaucoup, mais il était sans remède. Les Bergamasques s'étaient déjà fédérés avec Milan, capitale de la république lombarde, et Bologne capitale de la république transpadane. La même révolution s'opéra peu de jours après à Salo et à Brescia. Les deux mille Esclavons qui étaient dans cette dernière ville furent désarmés; le provéditeur Bataglia fut respecté, mais renvoyé à Vérone. Pezzaro revint comme il l'avait promis, il rejoignit le général français à Palma-Nova. Le prince Charles avait été battu sur le Tagliamento, Palma-Nova avait ouvert ses portes, et les drapeaux français flottaient à Tarvis, au-delà de l'Isonzo sur le sommet des Alpes noriques!

« Ai-je tenu parole, dit Napoléon? le terri-
» toire vénitien est couvert de mes troupes, les
» Allemands fuyent devant moi, je serai sous
» peu de jours en Allemagne : que veut votre
» république? Je lui ai offert l'alliance de la
» France; l'accepte-t-elle? » — Non, dit Pez-
» zaro. Venise se réjouit de vos triomphes, elle
» sait bien ne pouvoir exister que par la France;
» mais, fidèle à son antique et sage politique,
» elle veut rester neutre. D'ailleurs à quoi pour-
» rions-nous être bons? Sous Louis XII et Fran-
» çois Ier, nous pouvions être de quelque poids
» sur le champ de bataille; mais aujourd'hui,
» avec des armées si immenses, avec des popu-
» lations entières sous les armes, *quel cas pour-*
» *riez-vous faire de nos secours?* » — Mais, con-
» tinuez-vous vos armemens? » — Il le faut bien,
» dit Pezzaro; Brescia et Bergame ont levé l'é-
» tendart de la rébellion. Nos fidèles sujets sont
» menacés à Crema, à Chiari, à Vérone; Venise
» même est agitée. — Eh bien, lui répondit le
» général français, tout cela n'est-il pas une
» raison de plus pour accepter les propositions
» que je vous ai faites? Elles termineront tout.

» Mais votre destinée vous entraîne ; toutefois » songez-y ; le moment est plus décisif pour vo» tre république que vous ne pensez ; je laisse » en Italie plus de force qu'il n'en faudrait pour » vous soumettre ; je quitte l'Italie pour m'en» foncer en Allemagne ; s'il y avait sur mes der» rières des troubles par votre faute, si mes sol» dats étaient insultés par l'impulsion que vous » donnez aux vôtres *contre les Jacobins ;* ce qui » n'eût pas été un crime quand j'étais en Italie, » en serait un irrémissible sitôt que je serais » en Allemagne ; votre république cesserait » d'exister, vous auriez prononcé sa sentence. » *Si j'ai à me plaindre de vous, vainqueur ou* » *vaincu, je ferai la paix à vos dépens !* » Pézzaro, comme on le croit bien, s'étendit en vœux, en justifications, protestations, et l'on se sépara.

Les propositions offertes par le général français avaient été vivement discutées dans le sénat et rejetées. « A quoi aboutirait une telle al» liance, avait-on dit? A perdre nos dix mille » Esclavons ; au premier combat, au premier » triomphe, ils ne seraient plus à nous ; Napo-

» léon leur donnerait des honneurs, des récom-
» penses; il les enlèverait infailliblement par
» cette magie qui toujours enchaîne le soldat
» au général qui le fait vaincre. » Ils *arrêtèrent* donc l'alliance de l'Autriche, et mandèrent à l'envoyé qu'ils avaient *à Vienne de conclure* malgré la défaite du Prince Charles. C'est ainsi que cette antique république courait aveuglément à sa perte, et était *la dupe de la politique traîtresse et machiavélique de Vienne.*

*VII. Insurrection de Venise; Massacre des français à Vérone.* — Laudon, nommé commandant de la levée tyrolienne, qui s'était retiré à Inspruck devant Joubert, ne le vit pas plutôt engagé dans le Pustherthall qu'il rentra dans le Tyrol pour continuer d'organiser son insurrection et suivre le petit corps d'observation français qui se retirait sur les débouchés de l'Italie pour protéger Vérone. Laudon avait peu de forces; presque tout ce qui avait été opposé à Joubert avait eu ordre de filer en toute hâte pour rejoindre le prince Charles : ce mouvement dans le Tyrol était donc de peu de conséquence; il avait été calculé par Napoléon,

qui avait préféré avant tout d'avoir la totalité de ses troupes sous la main.

Laudon, avec l'activité et l'adresse qui caractérisent un partisan, inonda le pays de proclamations et de nouvelles; il répandait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, ayant voulu passer le Rhin, avaient été écrasées, que le Tyrol avait été le tombeau des français; que l'armée de Joubert avait péri; il exhorta les Vénitiens et toute l'Italie à une révolte générale, et à se lever en masse sur les derrières des Français. Dans le même moment les mêmes nouvelles répandues par les amis de Pezzaro parvenaient de Venise. Elles arrivaient donc par deux sources différentes, et durent s'accréditer facilement dans tous les États Vénitiens, d'autant plus que l'année dernière, les armées du Rhin avaient eu un pareil échec. A Brescia, à Bergame, où les partisans de la liberté étaient les plus forts, ils prirent aussitôt les armes, se concertèrent avec les gouverneurs français, et envoyèrent des députations à Milan, à Modène, à Bologne, afin de se soutenir mutuellement.

A Vérone, au contraire, où le parti *du Sénat*

dominait, et que Pezzaro avait fait *le point d'appui de son parti*, le peuple, les militaires, les magistrats, éclatèrent contre les Français; nombre de ceux-ci furent arrêtés dans leurs maisons, et quatre cents de nos malades furent égorgés dans les hôpitaux. Les Français durent s'enfermer dans les forts extérieurs de Vérone, et dans celui qui avait été pratiqué dans l'intérieur, au débouché du troisième pont.

Kilmaine, qui ne voulut pas se laisser couper de Victor, revenant de Rome, sortit de la ville avec ce qui n'était pas nécessaire à la garde des châteaux, et se retira sur le Mincio. Ainsi le lion de Saint-Marc se relevait triomphant et terrible; car au lieu de réprimer ce dangereux mouvement, le parti de Pezzaro s'y livra tout entier, soit qu'il crût réellement à la perte de Joubert, soit qu'il ignorât que le corps de réserve de Victor, déjà assez près de Vérone, accourait en toute hâte; soit enfin qu'aveuglé par la haine, il espérât détruire tous les novateurs, *et avoir le temps d'en faire un grand exemple; soit pour satisfaire la vengeance de l'oligarchie*: il inonda la terre-ferme de détachemens

d'Esclavons, et poursuivit les patriotes avec fureur en sonnant le tocsin et faisant retentir partout le cri de mort *aux novateurs* et à leurs partisans.

Vainement le ministre de France auprès du Sénat fit des efforts pour lui montrer l'abîme qu'il creusait sous ses pas ; vainement il désavoua les désastres du Tyrol, et ceux des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin ; vainement il lui fit connaître le plan de campagne, lui apprenant que le mouvement de Joubert était un mouvement combiné ; qu'il marchait sur la Carinthie par le Pustherthal ; que loin d'être perdu, il avait atteint *son but ;* on n'ajouta aucun crédit à ses paroles, on désirait trop vivement le contraire ; la passion fut plus forte, on ne crut que ce que l'on souhaitait.

De son côté, la Cour de Vienne ne manqua pas de promettre de signer tout ce que Venise *proposa*. Elle sentait trop de quelle importance il était pour elle d'entretenir une insurrection sur les derrières des Français.

Un corps de réserve laissé par le général français à Palma-Nova, la garnison d'Osopo, et la

prudence du provéditeur Mocenigo, firent qu'il se commit moins d'excès dans le Frioul; peut-être aussi, plus près de l'armée française, on y fut mieux instruit de la vérité.

Cependant les Brescians et autres de la terre-ferme, ainsi que tous les Italiens des républiques montraient du courage et de la force contre les Vénitiens. D'un autre côté, il sortit de tous nos dépôts des bataillons de marche, et de nos places fortes des trains d'artillerie. Quoique tard, la division *Victor arriva enfin* de l'expédition de Rome, et Vérone fut bientôt bloquée par une armée. Toutefois les insurgés firent une vive résistance; ils ne cédèrent qu'à des forces supérieures et à des attaques réitérées, et se maintinrent jusqu'au vingt-quatre avril.

VIII. *L'aide-de-camp Junot au Sénat de Venise.* — Dès que le général français fut instruit du désordre et des meurtres qui se commettaient sur ses derrières, il expédia à Venise son aide-de-camp Junot, et le chargea pour le Sénat, d'une lettre datée de Judemburg du 9 avril, conçue en ces termes :

« Dans toute la terre-ferme, les sujets de la » sérénissime république sont sous les armes; le » cri de ralliement est : *Mort aux Français!*

» Le nombre des soldats de l'armée d'Italie » qui en ont été les victimes se monte déjà à » plusieurs centaines. Vous affectez en vain de » désavouer les attroupemens que vous-mêmes » avez préparés. Croyez-vous que quand j'ai pu » porter nos armes au cœur de l'Allemagne, je » n'aurai pas la force de faire respecter le pre- » mier peuple du monde? Pensez-vous que les » légions d'Italie puissent souffrir les massacres » que vous excitez? Le sang de mes frères » d'armes sera vengé, et il n'est pas un seul » bataillon français qui, chargé de cette mission » généreuse, ne se sente trois fois plus de cou- » rage et de moyens qu'il ne lui en faut pour » vous punir. Le Sénat de Venise a répondu » par la plus noire perfidie à notre générosité » soutenue à son égard. . . . . .

» Je prends le parti de vous envoyer mes pro- » positions par l'un de mes aides-de-camp et » chef de brigade : *La guerre ou la paix.* Si vous » ne prenez sur-le-champ toutes les mesures

» pour dissiper les attroupemens ; si vous ne » faites au plus tôt arrêter et remettre entre mes » mains les auteurs des meurtres qui se com- » mettent, la guerre est déclarée.

» Le Turc n'est pas sur vos frontières, aucun » ennemi ne vous menace, et cependant vous » avez fait arrêter, de dessein prémédité, des » prêtres, pour faire naître un attroupement, et » le tourner contre l'armée. Je vous donne vingt- » quatre heures pour le dissiper, les temps de » Charles VIII sont passés.

» Si, malgré la bienveillance que vous a mon- » trée le gouvernement français, vous me ré- » duisez à vous faire la guerre, ne pensez pas » que le soldat français, comme les brigands » que vous avez armés, aille ravager les champs » du peuple innocent et malheureux de la terre- » ferme ; non, je le protégerai, et il bénira jus- » qu'aux forfaits qui auront obligé l'armée fran- » çaise de l'arracher à votre tyrannique gouver- » nement. » *Signé*, BUONAPARTE.

L'aide-de-camp eut l'ordre de lire cette lettre, lui-même, en plein Sénat, et d'exprimer à cette assemblée toute l'indignation qu'excitait sa con-

duite. Mais déjà la terreur était dans Venise; l
prestige était dissipé. On y savait que les armée
du Rhin n'avaient pas bougé, pas essuyé d'é
chec; que Joubert était arrivé à Villach ave
toute son armée; que Victor, revenu de Rome
investissait Vérone; qu'Augereau, de retou
d'une mission à Paris, se portait sur les Lagunes
avec une division de bataillons de marche
qu'enfin Napoléon, victorieux dans tous s
combats, avait porté l'épouvante jusque dan
Vienne; qu'il venait d'accorder une suspensio
d'armes à ses ennemis; que ceux-ci lui avaie
envoyé des plénipotentiaires pour lui demand
la paix. L'abattement était extrême.

Le ministre de France présenta Junot;
Sénat fut à ses pieds. Tous les moyens fure
employés pour l'adoucir. Cependant il rempl
sa mission avec toute la franchise et la rudes
d'un soldat; ce qui accrut de beaucoup l'épo
vante du Sénat, exalta au contraire les amis
la liberté, et leur fit prendre tout à fait le dess
dans la ville.

Le Sénat envoya une grande députation
général français, lui proposant toutes les rép

rations qu'il pourrait désirer, et lui offrant d'en passer par tout ce qu'il lui plairait de prescrire. *Tout fut mis en œuvre; on offrit des millions à tout ce que l'on croyait avoir du crédit sur les esprits; tout fut inutile.* Il expédia alors des courriers à Paris, et mit des sommes considérables à la disposition de son ministre, afin de se gagner *les membres du Directoire*, et faire donner au général français des ordres propres à sauver *Venise*. Tous ces moyens furent inutiles auprès du général français : ils réussirent à Paris. La distribution de quelques sommes, et une promesse de dix millions, valut au ministre de Venise des lettres et l'expédition d'ordres favorables. Mais ils n'étaient pas revêtus de toutes les formes voulues; d'ailleurs, les dépêches du ministre au Sénat furent interceptées. Le général français y trouva le développement de toute l'intrigue, le montant des sommes données, celui des lettres de change, et par cela tout devenait nul.

Vers la fin d'avril, Napoléon revint par Gratz, Laybach, Trieste, Palma-Nova; il passa de-là à Trévise, sur le bord des Lagunes, visita les

différens débouchés des canaux; et rendit, trois mai, l'ordre du jour suivant, par leque se fondant sur le principe naturel de repouss la force par la force, il déclarait la guerre Venise.

*Ordre du jour ou manifeste.*

Pendant que l'armée française est engag dans les gorges de la Styrie, et laisse loin de rière elle l'Italie et les principaux établisseme de l'armée, où il ne reste qu'un petit nomb de bataillons, voici la conduite que tient le go vernement de Venise.

1° Il profite de la semaine sainte pour arm quarante mille paysans, y joint dix régime d'Esclavons, les organise en différens cor d'armée et les poste aux différens points po intercepter toute communication entre l'arm et ses derrières.

2° Des commissaires extraordinaires, des f sils, des munitions de toute espèce, une gran quantité de canons, sortent de Venise mêm pour achever l'organisation des différens cor d'armée.

3° On fait arrêter en terre-ferme ceux qui nous ont accueillis; on comble de bienfaits et de toute la confiance du gouvernement ceux en qui l'on connaît une haine furibonde contre le nom français, et spécialement les quatorze conspirateurs de Vérone que le provéditeur Prioli avait fait arrêter, il y a trois mois, comme ayant médité l'égorgement des Français.

4° Sur les places, dans les cafés et autres lieux publics de Venise, on insulte et on accable de mauvais traitemens tous les Français, les dénommant des noms injurieux de jacobins, de régicides, d'athées : les Français doivent sortir de Venise, et peu après il leur est même défendu d'y entrer.

5° On ordonne aux peuples de Padoue, de Vicence, de Vérone de courir aux armes, de seconder les différens corps d'armée et de commencer enfin ces nouvelles vêpres siciliennes. Il appartenait au lion de Saint-Marc, disent les officiers vénitiens, de vérifier le proverbe que *l'Italie est le tombeau des Français.*

6° Les prêtres en chaire prêchent la croisade, et les prêtres, dans l'État de Venise, ne disent

jamais que ce que veut le gouvernement. pamphlets, des proclamations perfides, lettres anonymes sont imprimés dans les di rentes villes, et commencent à faire fermer toutes les têtes; et dans un État où la liberté la presse n'est pas permise, dans un gouver ment aussi craint que secrètement abhorré, imprimeurs n'impriment, les auteurs ne c posent que ce que veut le Sénat.

7° Tout sourit d'abord aux projets perf du gouvernement; le sang français coule toutes parts; sur toutes les routes on interc nos convois, nos courriers, et tout ce qui à l'armée.

8° A Padoue, un chef de bataillon et autres Français sont assassinés. A Castiglion Mori, nos soldats sont désarmés et assass Sur toutes les grandes routes de Mantou Legnano, de Cassano à Vérone nous avons de deux cents hommes assassinés.

9° Deux bataillons français voulant rejoi l'armée rencontrent à Chiari une division l'armée vénitienne, qui veut s'opposer à passage. Un combat s'engage, et nos b

soldats se font passage en mettant en déroute ces perfides ennemis.

10° A Valeggio il y a un autre combat; à Dezenzano il faut encore se battre : les Français sont partout peu nombreux, mais ils savent bien qu'on ne compte pas le nombre des bataillons ennemis lorsqu'ils ne sont composés que d'assassins.

11° La seconde fête de Pâques, au son de la cloche, tous les Français sont assassinés dans Vérone; on ne respecte ni les malades dans les hôpitaux, ni ceux qui, en convalescence, se promènent dans les rues, et qui sont jetés dans l'Adige ou meurent percés de mille coups de stylets : plus de quatre cents Français sont assassinés.

12° Pendant huit jours l'armée vénitienne assiége les trois châteaux de Vérone : les canons qu'ils mettent en batterie leur sont enlevés à la baïonnette; le feu est mis dans la ville, et la colonne mobile, qui arrive sur ces entrefaites, met ces lâches dans une déroute complète, en faisant trois mille hommes de troupes de ligne prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux vénitiens.

13° La maison du Consul français de Zant
été brûlée dans la Dalmatie.

14° Un vaisseau de guerre vénitien prend s
sa protection un convoi autrichien, et tire p
sieurs boulets contre la corvette la Brune.

15° Le Libérateur d'Italie, bâtiment de
République, ne portant que trois ou qua
petites pièces de canon, et n'ayant que quara
hommes d'équipage, est coulé à fond dans
port même de Venise et par les ordres du Sé
Le jeune et intéressant Laugier, lieutenant
vaisseau, commandant ce bâtiment, dès qu'i
voit attaqué par le feu du fort et de la gal
amirale, n'étant éloigné de l'un et de l'au
que d'une portée de pistolet, ordonne à
équipage de se mettre à fond de cale. Lui s
il monte sur le tillac, au milieu d'une gra
mitraille, et cherche par ses discours à désar
la fureur de ses assassins; mais il tombe ro
mort. Son équipage se jette à la nage, et
poursuivi par six chaloupes montées par
troupes soldées par la république de Veni
qui tuent à coup de hache plusieurs de ceux
cherchaient leur salut dans la haute mer.

ontre-maître, blessé de plusieurs coups, affai-
li, faisant sang de tous côtés a le bonheur de
rendre terre à un morceau de bois touchant au
hâteau du port; mais le commandant lui-même
ui coupe le poignet d'un coup de hache.

Vu les griefs ci-dessus, et autorisé par le
itre XII, article 328 de la constitution de la
épublique, et vu l'urgence des circonstances.

Le général en chef requiert le ministre de
rance près la république de Venise, de sortir
e ladite ville; ordonne aux différens agens de
a république de Venise dans la Lombardie et
ans la terre-ferme vénitienne de l'évacuer sur
es vingt-quatre heures.

Ordonne aux différens généraux de division
le traiter en ennemies les troupes de la républi-
que de Venise, de faire abattre dans toutes les
illes de la terre-ferme le lion de Saint-Marc.
Chacun recevra à l'ordre du jour de demain,
ne instruction particulière pour les opérations
nilitaires ultérieures.

Au quartier-général, à Palma-Nova, le 2 mai 1797.

Cet ordre du jour acheva de porter le décou-
gement au comble. Les armes tombèrent des

mains de chacun, on ne songea pas même à
défendre. *Le grand Conseil de l'aristocratie*
*démit, et rendit la souveraineté au peuple. L*
*municipalité en fut la dépositaire.* Ainsi ces
garques si fiers, si long-temps ménagés par
général français, dont l'alliance avait été
licitée avec autant de bonne foi, tombèrent al
sans aucun moyen de salut. Ils sollicitèrent
vain, dans leurs angoisses, la Cour de Vien
ils lui demandèrent inutilement de les co
prendre dans la suspension d'armes et dans
négociations de paix. Cette Cour fut sourd
toutes leurs instances; *elle avait ses vues.*

IX. *Les troupes françaises entrent à Ven*
*Révolution de cette ville.* — Baraguay-d'Hil
entra dans Venise avec sa division, vers la mi
de mai. Il saisit les lagunes, les forts, les
teries de la ville, et planta le drapeau tricol
sur la place Saint-Marc le seize. Aussitôt le p
de la liberté se réunit en assemblée populai
l'aristocratie fut détruite, et Dandolo, av
de Venise, se mit à la tête de toutes les affai
Le lion de Saint-Marc et les fameux chev
de Corinthe, qui étaient dans cette ville, fu

ransportés à Paris. Il se trouva aussi environ douze vaisseaux de soixante-quatre, autant de frégates et de moindres bâtimens : ils furent ous équipés et envoyés à Toulon.

Corfou était un des points les plus importans le la république vénitienne. Le général Gen-ili, celui-là même qui avait été envoyé à la re-rise de la Corse, y fut expédié avec quatre atailions et quelques compagnies d'artillerie, ne escadre formée de vaisseaux vénitiens, rit possession de cette place, la véritable clef le l'Adriatique, ainsi que des six autres îles oniennes, Zante, Cérigo, Céphalonie, etc.

Pezzaro et ses principaux amis demeurèrent couverts de l'animadversion générale. On les ccusa d'avoir perdu la république, en confiant es destinées aux Autrichiens. Ils se sauvèrent de Venise, et furent prendre refuge à Vienne. Bataglia regretta sincèrement la perte de sa patrie. Blâmant depuis long-temps la marche uivie, il n'avait que trop prévu cette catastro-phe, et mourut à quelque temps de là.

X. *Révolution dans toute la terre-ferme.* — A la réception de l'ordre du jour qui déclarait la

guerre à Venise, toute la terre-ferme se soule
contre la capitale. Chaque ville proclama s
indépendance, et se forma un gouvernemer
Bergame, Brescia, Padoue, Vicence, Bassan
Udine, furent aussitôt autant de républiqu
séparées. C'est par ce même système qu'avaie
commencé les républiques Cispadane et Tran
padane. Partout on adopta les principes de
*révolution* française; on restreignit les couven
on constitua les domaines nationaux, on su
prima les priviléges féodaux; l'élite de la n
blesse et des grands propriétaires se réunit
escadrons de hussards et de chasseurs, sc
le titre de *Gardes d'honneur;* les classes inf
rieures se réunissaient en *bataillons* de gar
nationale. On adopta les couleurs national
d'Italie et l'on se fédéra.

Malgré l'extrême vigilance du général franç
pour empêcher les abus et les dilapidations,
y en eut en ce moment plus qu'en aucune aut
époque de la guerre d'Italie. Le pays était pa
tagé entre deux factions très-animées; les pa
sions y furent plus ardentes, et les exc
plus osés.

Lors de la reddition de Vérone, le Mont-de-Piété de cette ville, riche de sept à huit millions, fut volé. Le commissaire des guerres Bouquet et un colonel de hussards Andrieux, accusés de cette horrible dilapidation, furent arrêtés. Cette dilapidation portait un caractère d'autant plus révoltant, qu'elle était accrue par une série de crimes nécessaires pour la cacher; et qu'elle s'exerçait sur la classe des indigens et des pauvres. Tout ce qui put être retrouvé dans les maisons des prévenus fut restitué aux propriétaires, dont la perte néanmoins resta très-considérable.

## FRAGMENS DE LÉOBEN.

VI. *Opérations de Joubert dans le Tyrol.* — Joubert avait battu l'ennemi sur le Lavisio le vingt mars, il lui avait fait plusieurs milliers de prisonniers; il l'avait poursuivi à Botzen, l'avait défait de nouveau à Clausen, avait forcé les gorges d'Inspruch le vingt-huit, et se diri-

geait à la droite par le Pustherthal, le long
la Drave, avait marché pour déboucher la C
rinthie, et venir prendre la gauche de l'arm
française. Il avait laissé un corps d'observati
sur le Lavisio pour couvrir Vérone en Ital
Ce corps devait au besoin se replier sur
Montebaldo.

Bernadotte, de son côté, après avoir org
nisé la Carniole, avait rejoint l'armée, en la
sant sous les ordres du général Friant un co
d'observation pour couvrir Laybach; on ét
menacé du côté de la Croatie. L'Autriche av
fait une levée très-considérable dans cette p
pulation d'une organisation spéciale toute mi
taire. Friant avait eu des affaires très-brillante
mais, ne croyant pas garder Fium, il se co
tenta de prendre une position propre à couv
Laybach et Trieste. Du reste, il avait eu po
instruction de regagner, en cas de besoi
Palma-Nova, qui avait été bien armée,
d'y grossir le corps d'observation qu'on y av
laissé pour couvrir l'Italie. De Clagenfurt, l'a
mée française continua sa marche pour gagn
la Mur.

Le prince Charles espérait tenir dans les gorges de Newmarck : il lui était très-important de couvrir ses communications avec Salzbourg, l'Inn et le Tyrol, d'où il attendait des renforts très-considérables. Pour en être plus certain, il demanda une suspension d'armes au général français, qui, comprenant son but, la lui refusa. Il fut donc attaqué à Newmarck, et forcé sans coup férir : il perdit du canon et des prisonniers. Une division de grenadiers venue du Rhin couvrit sa retraite; il fut attaqué encore et battu de nouveau à Hundsmarck. Enfin, le quartier-général atteignit Judembourg, et nos avant-postes parvinrent jusqu'au Simmering. Dès-lors toute combinaison du prince Charles, à l'égard de ses renforts, se trouva déjouée. Nous lui coupions désormais les deux routes du Tyrol et de Salzbourg. Les troupes qui avaient été opposées à Joubert et dans le Tyrol, et que ce prince avait appelées à lui, celles bien plus considérables encore qui lui arrivaient du Rhin par Salzbourg, et qui se trouvaient déjà les unes et les autres engagées dans ces routes transversales, furent obligées de rétrograder,

ne pouvant plus désormais se rallier au prin
Charles que par derrière le Simmering.

Le désordre et la terreur régnaient da
Vienne, rien n'arrêtait cette redoutable arm
française. Tant de positions réputées inexp
gnables, tant de gorges que l'on croyait impo
sible de forcer, se trouvaient toutes franchie
et le pavillon tricolore flottait sur le sommet d
Simmering, à trois journées de Vienne. U
partie de la famille impériale avait quitté cet
capitale; Marie-Louise, mariée depuis à Nap
léon et impératrice des Français, alors âgée
cinq ans fut mise en route avec ses sœurs; l
archives et les objets les plus précieux se tran
portaient en Hongrie; toutes les premièr
familles, imitant celle du souverain, faisaie
évacuer à la hâte ce qu'elles avaient de pl
cher; et les esprits les plus sages voyaient
monarchie à la veille d'un entier bouleve
sement.

Lorsque le général français avait ouvert
campagne, le gouvernement lui avait prom
qu'aussitôt qu'il aurait passé l'Isonzo, les a
mées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, fortes d

plus de cent cinquante mille hommes, sortiraient de leurs quartiers d'hiver, et pénétreraient en Allemagne. Mais l'Isonzo était déjà passé depuis long-temps, et ces armées demeuraient encore dans leurs quartiers d'hiver. Le général français, profitant de la victoire du Tagliamento et des fausses directions que le prince Charles avait données à ses colonnes, avait franchi, et sans perte, par cette seule victoire, tous les obstacles entre les Alpes et le Simmering.

VII. *Napoléon écrit au prince Charles.* — Le lendemain de la victoire du Tagliamento, Napoléon instruisit le Directoire qu'il suivait le prince Charles l'épée dans les reins, et que bientôt les drapeaux français flotteraient sur les sommités du Simmering; qu'il se flattait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient en marche, ou que, si elles n'y étaient pas, elles y seraient bientôt; il insistait surtout pour connaître le moment précis de leurs mouvemens; quinze à vingt jours de retard lui importaient peu; mais il devait en être instruit, afin d'agir en conséquence; il prévenait qu'il aurait

constamment toute son armée réunie sous
main, et que ses positions seraient telles, qu
demeurerait toujours maître des événemen
qu'il suffirait donc de lui désigner seulemen
l'époque précise de la marche de ces deux a
mées. Ce fut à Glagenfurt qu'il reçut la répon
à cette dépêche : elle portait les félicitations d
Directoire sur ses nouveaux succès; mais co
tenait en même temps la déclaration singuliè
et inattendue, que les armées du Rhin, d
Sambre-et-Meuse ne passeraient pas le Rhin,
qu'on ne devait plus compter sur leur diversi
en Allemagne, parce que les désastres de
campagne dernière les privaient de bateaux
du matériel nécessaire. Cette étrange dépêc
ne pouvait provenir que d'intrigues ou de vu
politiques qu'il devenait inutile de pénétre
seulement il ne convenait plus au général fra
çais de réaliser désormais ce qui avait été
plus ardent de ses vœux, de planter ses drapeau
victorieux sur les remparts de Vienne. Il ne d
vait plus songer à dépasser le Simmering, sa
manquer aux règles de la sagesse. Aussi, de
heures après la réception du courrier, il écri

au prince Charles, qu'ayant pouvoir de négocier, il lui offrait la gloire de donner la paix au monde, et de finir les maux de son pays.

« Monsieur le général en chef, — Les braves » militaires font la guerre, et désirent la paix : » celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans? » Avons-nous assez tué de monde et assez commis de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe qui avait pris » les armes contre la république française les a » posées; votre nation reste seule, et cependant le sang va couler encore plus que jamais. » Cette sixième campagne s'annonce par des » présages sinistres; quelle qu'en soit l'issue, » nous tuerons, de part et d'autre, quelques » milliers d'hommes de plus, et il faudra bien » que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a » un terme, même les passions haineuses!

» Le Directoire exécutif de la république » française avait fait connaître à sa majesté l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui » désole tous les peuples; l'intervention de la » Cour de Londres s'y est opposée : n'y a-t-il » donc aucun espoir de nous entendre? et faut-

» il, pour les intérêts et les passions d'une na-
» tion étrangère aux maux de la guerre, que
» nous continuions à nous entre-égorger? Vous,
» M. le général en chef, qui, par votre nais-
» sance, approchez si près du trône, et êtes
» au-dessus de toutes les petites passions qui
» animent souvent les ministres et les gouver-
» nemens, êtes-vous décidé à mériter le titre
» de bienfaiteur de l'humanité entière, et de
» vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez-pas,
» M. le général en chef, que j'entende par-là
» qu'il ne soit pas possible de la sauver par la
» force des armes; mais dans la supposition que
» les chances de la guerre vous deviennent fa-
» vorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ra-
» vagée. Quant à moi, M. le général en chef,
» si l'ouverture que je viens de vous faire peut
» sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai
» plus fier de la couronne civique que je me
» trouverais avoir méritée, que de la triste gloire
» qui peut revenir des succès militaires. »

» Je vous prie, etc. *Signé*, BUONAPARTE. »

Ces nouvelles laissèrent respirer à Vienne, et y donnèrent quelques espérances. Le marquis

le Gallo, ambassadeur de Naples, fut aussitôt nvoyé au général français; mais n'ayant pas de ouvoir, il fut obligé de retourner, après une onférence de deux heures. Le lendemain, les énéraux Bellegarde et Merfelt vinrent au quar- ier-général français, à Judemburg, et sur leur arole que des plénipotentiaires allaient arriver e Vienne pour y traiter de la paix définitive, s obtinrent une suspension d'armes, qui assu- ait à l'armée française la possession des pays u'elle occupait déjà, et d'autres encore qu'elle 'occupait pas, mais qui étaient nécessaires à a ligne. Les généraux autrichiens comprenaient vec peine comment le général français, dans a belle situation, pouvait accorder un armis- ice : ils ne l'expliquaient que par l'inaction des rmées françaises sur le Rhin.

Cependant, Napoléon ressentait vivement la orce des circonstances; il déplorait, dans son œur, qu'un défaut de combinaison, ou qu'une aine jalousie le privassent des immenses résul- ats qu'il était à la veille de recueillir. S'il avait té peu sensible à la gloire d'entrer dans Rome, s'était passionné de l'idée d'entrer dans Vienne,

et rien que la seule déclaration du Directoi
pouvait en ce moment l'en empêcher.

IX. Les préliminaires furent signés à Léobe
Pour la signature, on se réunit dans une peti
maison de campagne qu'on neutralisa. Les s
crétaires dressèrent d'abord le procès-verbal
la neutralisation, et les plénipotentiaires re
pectifs s'y rendirent ensuite pour signer. L
commissaires autrichiens avaient mis en tête d
traité que l'Empereur reconnaissait la Rép
blique française. « Effacez, dit Napoléon : l'exi
» tence de la république est aussi visible que
» soleil; un pareil article ne pourrait conven
» qu'à des aveugles, nous sommes maîtres ch
» nous, nous voulons y établir le gouvernemen
» qu'il nous plaît, sans que personne y trouve
» redire. » A Léoben, le quartier-général fra
çais se trouva chez l'évêque même. On éta
alors dans la semaine-sainte : toutes les cérém
nies religieuses de cette semaine, et celles d
Pâques, se firent avec la plus grande solennit
au milieu de l'armée française. Cette armée, a
coutumée au respect pour le culte et les rel
gions du pays où elle se trouvait, en agit i

omme auraient agi les troupes autrichiennes ;
e qui satisfit au dernier degré le peuple et le
lergé.

Les préliminaires avaient été signés à Léoben
e dix-huit ; et, le vingt, le général français re-
ut de nouvelles dépêches du Directoire, an-
onçant que les armées du Rhin se mettaient
n mouvement, qu'elles allaient passer le Rhin,
t qu'elles seraient bientôt au cœur de l'Alle-
agne. Effectivement, quelques jours après,
n apprit que l'armée de Sambre-et-Meuse,
ous le commandement de Hoche, avait passé
e Rhin le dix-neuf, veille du jour même de la
ignature des préliminaires de Léoben ; mais
uarante jours après l'ouverture de la campa-
ne en Italie. L'adjudant-général Dessolles, qui
ortaient les préliminaires à Paris, rencontra
os troupes aux prises avec celles de l'ennemi.
l est difficile d'expliquer la cause de ce chan-
ement subit dans le système du Gouverne-
ent. Si Napoléon eût appris le dix-sept, au-
eu du vingt, les nouvelles intentions du Di-
ectoire, il est certain que les préliminaires
'auraient pas été signés, ou qu'on eût exigé

de bien meilleures conditions; toutefois celle
qu'on obtint dépassèrent encore beaucoup le
espérances du Directoire. Dans ses instructio
au général français, on l'avait autorisé à con
clure la paix toutes les fois que les frontière
constitutionnelles de la République seraient r
connues. Il est vrai qu'en donnant ces instruc
tions, le Directoire avait été loin de deviner le
succès et l'ascendant de cette armée, et n'ava
pu prévoir ainsi tout ce qu'il pourrait exige

X. Parmi les diverses causes auxquelles o
attribua l'étrange conduite du Directoire da
cette occasion, beaucoup ont pensé que bie
des personnes en France voyaient avec que
que jalousie la grande renommée de Napoléon
sa marche hardie et décidée leur inspirait d
craintes sur les projets ultérieurs que pourra
nourrir son ambition. La proclamation par l
quelle il avait protégé en Italie les prêtres d
portés, et qui lui avait gagné beaucoup d
partisans en France; son style respectueux et
vers le Pape; son refus de détruire de Sain
Siége; ses ménagemens pour le roi de Sarda
gne et pour les aristocraties de Gênes et d

enise ; tout cela avait fait de grandes impres-
ions, et se trouvait commenté souvent avec
es intentions fort malignes. Lorsqu'on vit la
ictoire du Tagliamento et les succès qui sui-
irent, les Alpes noriques passées, et l'Alle-
nagne envahie par cette route inconnue, la
oie de la République à la vue des grandes
umiliations de notre implacable ennemi, fut
eaucoup diminuée aux yeux de plusieurs, par
a crainte de voir Napoléon acquérir une nou-
elle gloire en entrant triomphant dans Vienne,
t réunir alors sous son commandement toutes
es forces de la République. Qui pourra, se
isaient-ils, sauver la liberté publique de l'in-
uence d'un caractère et d'une gloire si ex-
raordinaires ? Si les armées du Rhin ont été
attues l'an passé, elles ne devront leur succès,
ette année, qu'à Napoléon, qui aura tourné
lui seul toute l'Allemagne, et les devancera
le quinze à vingt jours dans Vienne. Ces ar-
nées, d'ailleurs, participant déjà à la gloire de
'armée d'Italie par les deux divisions qui ont
té envoyées, partageront aussi son enthou-
iasme pour le jeune héros : il les maîtrisera

toutes. Beaucoup de raisons faisaient donc dé
sirer que Napoléon fût empêché d'entrer dan
Vienne; que non-seulement les trois armées
demeurassent séparées, mais qu'encore on ali
mentât entre elles une certaine jalousie. Il paru
que ces idées influèrent d'abord sur la décisio
du Directoire; mais dès que les nouvelles des
brillans succès de l'armée d'Italie et son entré
en Allemagne eurent atteint les armées du
Rhin par la voie des papiers publics et les re
lations de l'ennemi, alors elles s'indignèren
elles-mêmes de leur oisiveté, et demandèrent
grands cris si l'armée d'Italie devait tout faire
A ce mouvement se joignit le sentiment du grand
nombre de familles qui avaient leurs enfans
l'armée d'Italie, et l'opinion de la généralité
des citoyens, animés de sentimens nobles e
purs, qui ne pouvaient rien comprendre à l'i
naction des autres armées. L'impulsion fut s
violente que ces armées du Rhin, de Sambre
et-Meuse durent alors passer le fleuve, et mar
cher en Allemagne. On retira le commande
ment de l'armée de Sambre-et-Meuse à Beur
nonville, homme nul, sans talent civil ou mili

ière, et on le confia à Hoche, jeune général
du plus grand mérite. Son patriotisme ardent,
oint à une extrême activité, à une ambition
ésordonnée, au soin qu'il prenait de se con-
ilier les officiers et de se créer un grand nom-
re de partisans, faisait espérer que, placé à la
ête de l'armée la plus nombreuse, et secondé
e toute l'influence du Gouvernement, il serait
isément un rival propre à partager l'opinion
es soldats et des citoyens, et garantir ainsi la
épublique, quelles que fussent d'ailleurs l'a-
itié, l'estime, l'espèce d'enthousiasme même
ue Hoche n'eût cessé de témoigner en toute
ccasion pour Napoléon.

Ces réflexions étaient faites publiquement
ans les sociétés de Paris, et ne pouvaient man-
uer de revenir à Napoléon, qui, au sommet
es grandeurs et de la gloire, ne se trouvait
onc environné que de précipices. La guerre ne
ouvait plus désormais qu'empirer sa situation,
artout en accroissant sa gloire : il en chercha
ussitôt une nouvelle dans la paix, qui devait
e rendre cher à toute la population, et créer
our lui un nouvel ordre d'événemens; car c'é-

tait désormais le seul qui pût soustraire la Ré-
publique à la situation fâcheuse à laquelle la
portait en ce moment la fausse direction de
l'esprit public dans l'intérieur.

## RETOUR DE RADSTADT.

*N. B.* Les mots en italique sont au manuscrit des cor
rections de la propre main de Napoléon.

I. *Retour de Radstadt à Paris.* — Napoléon par-
tit de Radstadt, traversa la France incognito
*arriva* à Paris sans s'arrêter, et *descendit* à sa
petite maison, chaussée d'Antin, rue Chante-
reine. Une délibération de la municipalité de
Paris *donna, quelques jours après, à cette rue*
le nom de rue de la Victoire. Le corps munici-
pal, l'administration du département, les con-
seils, cherchèrent à l'envi les moyens de lui
témoigner la reconnaissance nationale. On pro-
posa au conseil des Anciens de lui donner la
terre de Chambord et un grand hôtel à Paris;
c'eût été tout à fait convenable. Le général de
l'armée d'Italie, qui pendant deux ans avait
nourri son armée, créé et entretenu son ma-

ériel, *soldé plusieurs années de solde arriérée*, uit passer trente ou quarante millions aux cais-es de France, *et plusieurs centaines de millions e chefs-d'œuvre des arts*, tout aux affaires *ubliques*, avait négligé sa propre fortune. *Il e possédait pas* cent mille écus en argenterie, ijoux, argent, *meubles*, etc. Une grande ré-ompense nationale eût donc été tout à fait à place; mais le Directoire, sans qu'on sache ourquoi, s'alarma de cette proposition, et ses fidés l'écartèrent, en répandant que les ser-ices du général n'étaient point de ceux qu'on écompense avec de l'argent.

Dès son arrivée, les chefs de tous les partis e présentèrent chez lui, mais ils n'y furent oint admis. Le public était extrêmement avide e le voir; les rues, les places par où l'on royait qu'il passerait, étaient pleines de monde, ais il ne se montrait nulle part.

L'Institut venait de le nommer membre de la lasse de *mécanique;* ce fut le costume qu'il dopta.

Il ne reçut d'habitude que quelques savans, els que Monge, Bertholet, Borda, Laplace,

Prony, Lagrange ; *peu de* généraux, *seulemen* Kléber, Desaix, Lefebvre, Cafarelli-Dufalga et un petit nombre de députés.

Le Directoire voulut le recevoir en audienc publique; on fit des échafaudages dans la plac du Luxembourg pour cette cérémonie, où il fu conduit et présenté par le ministre des relation extérieures, Talleyrand. La substance de so discours fut que quand la République aurait le meilleures lois organiques, son bonheur et celu de l'Europe seraient assurés. Il évita de parle de Fructidor, des affaires *du temps et* de l'expé dition d'Angleterre.

Ce discours simple donna *cependant* beaucou à penser et ne put donner prise à aucun en nemi. Le Directoire et le ministre des relation extérieures lui donnèrent deux fêtes, il paru à l'une et à l'autre, *y resta peu* de temps. *Il e l'air d'être peu sensible à ces fêtes.* Celle d ministre des relations extérieures, Talleyrand fut marquée au coin du bon goût; tout Paris était. Une femme célèbre, déterminée à lutte avec le vainqueur de l'Italie, l'interpella a milieu d'un grand *cercle*, lui demandant quell

était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante ? *Celle qui a fait le plus d'enfans, lui répondit-il.*

*On courait aux séances de l'Institut pour y voir le général; il n'y manquait jamais. Il n'allait aux spectacles qu'en loges grillées. Il rejeta bien loin la proposition des administrateurs de l'Opéra, qui voulaient donner une représentation d'apparat. Le maréchal de Saxe, de Lowendal, Dumouriez y avaient triomphé au retour de l'armée.*

*Lorsqu'au retour d'Egypte, au dix-huit brumaire,* il parut aux Tuileries, il était encore inconnu aux habitans de Paris, *ce qui redoubla le désir de le voir.*

II. *Jalousie du Directoire.* — Le Directoire lui témoignait les plus grands égards; quand il le voulait consulter il envoyait toujours un des ministres le prendre : il était admis sur-le-champ, prenait séance entre deux des Directeurs, et donnait son avis sur les objets du moment.

Les troupes *rentrant en France* chantaient des chansons en son honneur, le portaient aux nues. Elles disaient qu'il fallait chasser les avocats, et le faire Roi.

Les Directeurs affectaient la franchise jusqu'à lui montrer les rapports secrets que leur en faisait la police; mais *ils dissimulaient mal la peine qu'ils éprouvaient de tant de popularité. Le général d'Italie* appréciait toute la délicatesse et les embarras de sa situation. *Le Gouvernement* marchait mal, et beaucoup d'espérances se tournaient vers lui. Le Directoire eut d'abord la pensée de le faire retourner à Radstadt, *pour* s'ôter la responsabilité du congrès; mais le général refusa cette mission, représentant qu'il ne convenait pas que la même main maniât la plume et l'épée. Depuis, le Directoire le nomma commandant de l'armée d'Angleterre, ce qui servit à couvrir, aux yeux de l'ennemi, l'intention et les apprêts de l'expédition d'Égypte.

Les troupes qui composaient cette armée d'Angleterre couvraient la Normandie, la Picardie, la Belgique. Son nouveau général en chef fut inspecter tous ces points; mais il voulut les parcourir incognito : ces courses mystérieuses inquiétaient d'autant plus l'ennemi et masquaient davantage les préparatifs du Midi. Il avait la satisfaction de vérifier partout les senti-

mens qu'imprimaient sa personne et sa gloire. Il se trouvait partout l'objet de toutes les conversations, de tous les préparatifs. C'est dans ce voyage, en visitant Anvers, qu'il conçut, pour la première fois, les grandes idées maritimes qu'il y fit exécuter depuis. C'est alors encore qu'il jugea à Saint-Quentin de tous les avantages du canal qu'il a fait construire dans la suite. Enfin, c'est alors qu'il fixa ses idées sur la supériorité que la marée donnait à Boulogne sur Calais, pour tenter avec de simples *péniches* une entreprise sur l'Angleterre.

III. *Premier incident qui détermine le Directoire à abandonner les principes de politique posés à Campo-Formio.* — Les principes de la politique qui réglaient la République avaient été déterminés à Campo-Formio. Le Directoire y était étranger. *D'ailleurs il ne pouvait maîtriser ses passions, chaque incident le dominait.* La Suisse *en fournit le premier exemple.* La France avait constamment à se plaindre du canton de Berne, et de l'aristocratie suisse. Tous les agens étrangers qui avaient agité la France avaient toujours eu à Berne leur levier, leur point

d'appui. Il s'agissait de profiter de la grande influence que nous venions d'acquérir en Europe, pour détruire la prépondérance de nos ennemis en Suisse. *Le général d'Italie* approuvait fort le ressentiment du Directoire; il pensait que le moment était venu d'assurer à la France l'influence politique de la Suisse; mais il ne croyait pas nécessaire pour cela de bouleverser ce pays. Il fallait, pour se conformer à la politique *adoptée*, arriver à son but avec le moins de changemens possible. Il proposait que notre ambassadeur en Suisse présentât une note appuyée de deux corps d'armée en Savoie et en Franche-Comté, dans laquelle il ferait connaître que la France et l'Italie croyaient nécessaire à leur politique et à leur sûreté, ainsi qu'à la dignité réciproque des trois nations, que le pays de Vaud, l'Argovie et les bailliages italiens devînssent des cantons libres, indépendans et égaux aux autres cantons; que la France et l'Italie avaient beaucoup à se plaindre de l'aristocratie de certaines familles de Berne, de Soleure, de Fribourg, mais qu'elles oublieraient tout, si les paysans de ces cantons étaient réin-

tégrés dans leurs *droits* politiques. *Tous ces changemens se seraient opérés sans efforts et sans l'emploi des armes;* mais Rewbell, *entraîné* par des démagogues de la Suisse, fit adopter un système différent, sans égard aux mœurs, à la religion et aux localités des cantons. On arrêta de soumettre toute la Suisse à une constitution unique semblable à celle de la France. Les petits cantons s'irritèrent de perdre leur liberté, et toute la Suisse se souleva à l'aspect d'un bouleversement qui forçait tous les intérêts, allumait toutes les passions. On courut aux armes. Il fallut faire entrer nos troupes et conquérir tout le pays. *Du sang fut versé :* l'Europe fut alarmée.

IV. *Second incident.* — D'un autre côté, cette misérable cour de Rome, par une suite de vertige qui la caractérisait, aigrie plutôt que corrigée par le traité de Tolentino, continuait dans son système d'aversion et de fautes contre la France, dans l'espoir de comprimer dans son sein les amis de la France. Ce cabinet de faibles vieillards sans sagesse fit fermenter autour d'eux les opinions contraires. Il se mit en querelle avec la république cisalpine. Il eut l'imprudence

de mettre le général autrichien Provera à la tête de ses troupes. Il excita son propre parti de toutes les manières. Il y eut tumulte; le jeune *Duphot*, général de la plus belle espérance qui se trouvait à Rome comme voyageur, fut massacré à la porte de l'ambassadeur de France, cherchant à empêcher le désordre, et l'ambassadeur français Joseph, frère du *général*, se retira à Florence.

Napoléon consulté répondit par son adage accoutumé, que ce n'était point à un incident à gouverner la politique, mais bien à la politique à gouverner les incidens; que, quelque tort qu'eut cette inepte cour de Rome, le parti à prendre vis-à-vis d'elle demeurait toujours une fort grande question. Qu'il fallait la corriger, mais non pas la détruire; qu'en renversant le Pape et révolutionnant Rome, on aurait infailliblement la guerre avec Naples, ce qu'il fallait, sur toutes choses, éviter. Qu'il fallait ordonner à notre ambassadeur de retourner à Rome demander un exemple des coupables, exiger qu'une ambassade extraordinaire vînt faire des excuses au Luxembourg; faire sortir

Provera, mettre à la tête des affaires les prélats les plus modérés, et forcer le Pape à conclure un concordat avec la république cisalpine, afin que par toutes ces mesures réunies Rome tranquille ne pût plus avoir part aux affaires; que ce concordat avec la Cisalpine aurait de plus l'avantage de préparer de loin les esprits en France à une pareille mesure. Mais La Réveillère, entouré de ses théophilantrophes, fit décider qu'on marcherait contre le Pape. Le temps était venu, disait-il, de faire disparaître cette idole. Le mot d'ailleurs de république romaine suffisait pour transporter toutes les imaginations ardentes de la révolution. Le général français avait été trop circonspect, dans le temps, et si on avait des querelles aujourd'hui avec le Pape, c'était uniquement sa faute; mais peut-être avait-il ses vues particulières. En effet, ses formes civiles, ses ménagemens vis-à-vis du Pape, sa généreuse compassion pour des prêtres déportés avaient, dans le temps, fortement frappé les esprits en France.

Quant à la crainte que la révolution de Rome n'entraînât la guerre avec Naples, on la traita

de subtilité. Nous avions nous-mêmes un parti nombreux à Naples, et nous ne devions rien craindre d'une puissance du troisième ordre. Berthier reçut donc l'ordre d'aller avec une armée saisir Rome et y établir la république romaine ; ce qui fut exécuté. On établit à Rome trois consuls pour exercer le pouvoir ; un sénat et un tribunat composèrent la législature. Quatorze cardinaux se rendirent à la Basilique de Saint-Pierre, et chantèrent un Te Deum en commémoration du rétablissement de la république romaine, qui n'était rien moins que l'abolition de l'autorité temporelle du Pape. Mais le peuple, enivré du moment de l'idée de l'indépendance, entraîna la plus grande partie du clergé. Cependant la main qui avait jusque là retenu les officiers et les administrations de l'armée n'y était plus : on se livra dans Rome aux dernières dilapidations ; on gaspilla tout le mobilier du Vatican ; on saisit partout les tableaux et les objets rares. On indisposa tellement le pays, que le pays à son tour vint à bout d'indisposer l'armée : elle se souleva contre des généraux qu'elle accusait

Ce mouvement séditieux des soldats fut du plus grand danger; on eut beaucoup de peine à les contenir. On croit avec raison qu'ils furent excités par des agens Napolitains, Anglais, Autrichiens.

V. *Troisième incident.* — Bernadotte avait été nommé ambassadeur à Vienne. Ce choix *ne fut pas bon* : un général ne pouvait être agréable à une nation si constamment battue; il aurait fallu envoyer un personnage de l'ordre civil: mais le Directoire avait peu de ceux-ci à sa disposition; ou ils étaient trop obscurs, ou il les avaient éloignés. Quoi qu'il en soit, Bernadotte, alors d'un caractère fort exalté, fit des fautes graves dans son ambassade. Un jour, sans qu'on en puisse deviner le motif, il fit arborer le pavillon tricolore au haut de sa maison. On pense qu'il y fut insidieusement poussé par des agens qui voulaient compromettre l'Autriche. En effet, la populace, à l'instigation des mêmes agens, se trouva tout-à-coup insurgée : elle arracha le drapeau et insulta Bernadotte.

Le Directoire, dans sa fureur, manda le *général d'Italie* pour s'appuyer de son influence

dans l'opinion, et lui donna lecture d'un mes
sage aux Conseils, qui déclarait la guerre
l'Autriche, et d'un décret qui lui donnait
lui-même le commandement de l'armée d'A
lemagne. Il ne partagea pas l'opinion du Direc
toire. Si vous vouliez la guerre, il fallait vous
préparer indépendamment de l'événement d
Bernadotte; il fallait ne pas engager vos troupe
en Suisse, dans l'Italie méridionale, sur le
bords de l'Océan; *il fallait ne pas proclamer*
*projet de réduire l'armée* à cent mille hommes
projet qui n'est pas encore exécuté, il est vrai
mais qui est connu, et décourage l'armée. Ce
mesures indiquent que vous aviez compté su
la paix. Bernadotte a matériellement tort : e
déclarant la guerre, c'est le jeu de l'Angleterr
que vous jouez. Ce n'est pas connaître la pol
tique du cabinet de Vienne que de croire qu
s'il eût voulu la guerre, il vous eût insulté:
vous aurait caressé, endormi, pendant qu
ferait marcher ses troupes. Vous n'auriez con
ses véritables intentions que par son premi
coup de canon. Soyez sûrs que l'Autriche vou
donnera toute satisfaction. Ce n'est point avo

un système politique, *que d'être entraîné ainsi par tous les événemens.* La force de la vérité calma le gouvernement. L'Autriche donna des satisfactions; les conférences de Selze eurent lieu; mais cet incident retarda l'expédition d'Égypte de quinze jours.

VI. *Retard de l'expédition d'Égypte.* — Napoléon commença à craindre qu'au milieu des orages que l'impéritie du gouvernement et la nature des choses accumulaient autour de nous, cette entreprise ne fût funeste aux vrais intérêts de la patrie; il témoigna sa pensée au Directoire : L'Europe, disait-il, n'était rien moins que tranquille. Le congrès de Radstadt ne se terminait pas; on était obligé de garder des troupes dans l'intérieur, pour s'assurer des élections et comprimer les départemens de l'Ouest. Il proposait de contremander l'expédition, d'attendre des circonstances plus favorables.

Le Directoire, alarmé, soupçonnant *qu'il avait* le projet d'aspirer à la direction des affaires, n'en fut que plus ardent à presser l'expédition, d'autant plus qu'il ne sentait pas toutes les *conséquences* des changemens qu'il avait faits

dans *le système public*. Selon lui, l'événement d
la Suisse, loin de nous affaiblir, nous donna
d'excellentes positions et les troupes helvéti
ques pour auxiliaires. L'affaire de Rome éta
terminée, puisque le pontife était déjà à Flo
rence, et la république romaine proclamée, e
celle de Bernadotte ne devait plus avoir d
suites, car l'Empereur avait offert des répara
tions. Le moment était donc plus favorable qu
jamais d'attaquer l'Angleterre, ainsi qu'on l'a
vait médité, en Irlande et en Egypte. Il offr
alors de laisser au moins Kléber ou Desaix, q
brûlaient d'être *de l'expédition*. Leur grand ca
ractère et leurs talens supérieurs pouvaient a
besoin être en France d'une grande utilité; ma
on refusa Kléber, que Rewbell détestait, e
Desaix, qu'on n'appréciait pas. La République
répondit-on, n'en était pas à ces deux géné
raux près. Il s'en trouverait une foule pou
faire triompher la patrie, si jamais elle était e
danger.

VII. *L'intérieur de la République est mena
d'une crise. — Le Directoire était sur un abîm
mais il ne le croyait pas.* Les affaires allaient m

aussi dans l'intérieur. Le Directoire avait abusé de sa victoire de Fructidor. Il avait eu le tort de ne pas rallier à la République tout ce qui n'ayant pas fait partie de la faction de l'étranger, n'avait été que séduit ou égaré. Il était privé par là de l'assistance et des talens d'un grand nombre d'individus qui, par ressentiment, se jetaient dans le parti opposé à la République, bien que leurs intérêts et leurs opinions les portassent naturellement vers ce gouvernement. Il se trouvait contraint d'employer des hommes sans moralité. De là le mécontentement de l'opinion publique, et la nécessité de maintenir un grand nombre de troupes au-dedans, pour s'assurer des élections et contenir la Vendée.

Il était facile de prévoir que les nouvelles élections amèneraient une crise, que le nouveau tiers de législateurs serait composé d'hommes exagérés qui accroîtraient la source des maux qui pesaient sur la patrie. Le Directoire n'avait aucune politique intérieure; il marchait au jour le jour, entraîné par le caractère individuel des Directeurs, ou par la nature vicieuse d'un gou-

vernement de cinq personnes. Il ne prévoya
rien et n'apercevait de difficultés que quand
était matériellement arrêté. Quand on leur d
sait : Comment ferez-vous aux élections pro
chaines? — Nous y pourvoirons par une loi
répondit La Réveillère. La suite a fait voir d
quelle nature était la loi méditée par le Direc
toire. *Quand on leur disait : Pourquoi ne reh
vez-vous pas tous les amis de la république qu
n'ont été que menés et trompés en Fructido
par le parti de l'étranger? Pourquoi ne pas rap
peler Carnot, Portalis, Dumolard, Barbé-Mar
bois, etc., etc., afin de faire un faisceau contr
le parti de l'étranger et les exagérés? Mais le
Directeurs attachaient peu de prix à ces observa
tions : ils se croyaient populaires et assis sur u
terrain solide et ferme. Un parti composé des dé
putés ayant influence dans les deux Conseils, de
Fructidoriens patriotes qui cherchaient un protec
teur, des généraux les plus influens et les plu
éclairés, pressèrent long-temps le général d'Ital
de faire un mouvement et de se mettre à la tê
de la République; il s'y refusa : il n'était pas en
core assez fort pour marcher tout seul.* Il avait su

l'art de gouverner, et sur ce qu'il fallait à une grande nation, des idées si différentes des hommes de la révolution et des assemblées, que, ne pouvant agir seul, *il craignait* de compromettre son caractère. Il se détermina à partir pour l'Égypte, mais résolu de reparaître si les circonstances venaient à rendre sa personne nécessaire ou utile.

VIII. *Cérémonie du vingt et un janvier.* — Talleyrand, ministre des relations extérieures, *était l'homme* du Directoire. Il était évêque d'Autun lors de la révolution ; il fut un des trois évêques qui prêtèrent serment à la constitution civile du clergé, et qui sacrèrent les évêques constitutionnels ; ce fut lui qui dit la messe à la fameuse fédération de 1790. Député à l'Assemblée constituante, il y fit plusieurs rapports sur les biens du clergé. Sous la législative, il fut envoyé à Londres pour traiter avec le Gouvernement anglais. Mais quand la révolution eut pris une pente plus rapide et plus acerbe, *il devint suspect*, et fut contraint de se réfugier en Amérique.

Après le treize Vendémiaire, la Convention

raya l'ancien évêque d'Autun de la liste des émigrés; il reparut alors en France, et y fut très-protégé par *la coterie* de madame de Staël. Il était discret, souple, insinuant, et gagna la faveur des Directeurs Barras, Merlin, Rewbell, et même de La Réveillère Lepaux, auxquels il faisait la cour, comme il la faisait jadis à Versailles. Il devint ministre des affaires étrangères, ce qui le mit en correspondance avec le négociateur de Campo-Formio. Talleyrand s'attacha, dès cet instant, à plaire *au général* et à s'insinuer dans son esprit; c'est lui que le Directoire employait constamment auprès *du général d'Italie.* A l'approche du vingt et un Janvier, où le Gouvernement célébrait l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI, ce fut un grand objet de discussion entre les Directeurs et les ministres de savoir si Napoléon devait aller à la cérémonie ou non. On craignait d'un côté que s'il n'y allait pas, cela ne dépopularisât la fête; de l'autre, que s'il y allait, on oubliât le Directoire, pour s'occuper de lui. Néanmoins on conclut qu'il devait y aller. Talleyrand, comme de coutume, se chargea de la

négociation ; *le général* s'en excusa, disant qu'il n'avait pas de fonctions publiques, qu'il n'avait personnellement rien à faire à cette cérémonie, qui, par sa nature, plaisait à fort peu de monde. Il ajoutait que cette fête était des plus impolitiques ; que l'événement qu'elle rappelait était une catastrophe, un vrai malheur national ; qu'il comprenait très-bien qu'on célébrât le quatorze juillet, parce que c'était une époque où le peuple avait conquis ses droits ; mais que le peuple aurait pu conquérir ses droits, établir même une république, sans se souiller du supplice *d'un prince déclaré inviolable et non responsable par la constitution même.* Qu'il ne prétendait pas discuter si cela avait été utile ou inutile, mais qu'il soutenait que c'était un incident malheureux. Qu'on célébrait des fêtes nationales pour des victoires, mais qu'on pleurait sur les victimes *restées sur le champ de bataille.* Qu'il était assez simple d'ailleurs que lui, Talleyrand, étant ministre, dût y paraître, mais qu'un simple particulier n'avait rien à y faire. Que cette politique de célébrer la mort d'un homme ne pouvait jamais être l'acte d'un gouvernement ;

mais seulement celui d'une faction; *comme qu'il dirait d'un club de Jacobins.* Qu'il ne concevait pas comment le Directoire, qui avait proscrit les jacobins et les anarchistes, qui aujourd'hui traitait avec tant de princes, ne sentît pas qu'une telle cérémonie faisait à la République beaucoup plus d'ennemis que d'amis, éloignait au lieu de rapprocher, aigrissait au lieu d'adoucir, ébranlait au lieu de raffermir, était indigne enfin du gouvernement d'une grande nation. Talleyrand mettait en jeu tous ses moyens; il essayait de prouver que c'était juste parce que c'était politique, et que c'était politique, disait-il, car tous les pays et toutes les républiques avaient célébré, comme un triomphe, la chute du pouvoir absolu et le meurtre des tyrans. Ainsi Athènes avait toujours célébré la mort de Pisistrate, et Rome la chute des décemvirs. Il ajoutait que, d'ailleurs, c'était une loi qui régissait le pays et que dès lors chacun lui devait soumission et obéissance; il concluait enfin que l'influence du général sur l'opinion était telle, qu'il devait y paraître, ou qu'autrement son absence pourrait blesser les intérêts de la

chose publique. Après plusieurs pourparlers on trouva un *mezzo* terminé : l'Institut se rendait à cette fête ; il fut convenu que *le membre de l'Institut suivrait* sa classe qui remplissait un devoir de corps. Cette affaire, ainsi ménagée par Talleyrand, fut très-agréable au Directoire.

Cependant, quand l'Institut entra dans l'enceinte* où se célébrait cette cérémonie, quelqu'un qui reconnut Napoléon l'ayant fait apercevoir, il n'y eut plus, dès cet instant, d'autres yeux que pour lui. Ce que le Directoire avait craint lui-même arriva ; il se trouva complétement éclipsé. Quand la fête fut terminée, on laissa le Directoire sortir tout seul. La multitude demeura pour celui qui avait voulu se perdre dans la foule de l'Institut, et fit retentir les airs

* Dans la première édition il est dit *à Saint-Sulpice*. On m'a démontré qu'il y avait erreur matérielle. Napoléon se sera trompé de nom, ce qui lui arrivait quelques fois. Peut-être trouvera-t-on par la publication de ses Mémoires qu'il se sera redressé lui-même. Au surplus, celui qui tiendrait rigoureusement ici à l'exactitude locale, peut se satisfaire aisément en cherchant dans les papiers du temps où s'est passé l'anniversaire du 21 janvier en 1798.

*de vive le général de l'armée d'Italie!* de sorte que cet événement ne fit qu'accroître le déplaisir des gouvernans.

Un autre événement mit Talleyrand à même d'être encore *agréable au Directoire.* Dans un café ou lieu public, chez Garchi, deux jeunes gens, sous prétexte de ralliement politique, suspecté par la manière dont leurs cheveux étaient tressés, furent insultés, attaqués, assassinés. Ce guet-apens avait eté dirigé par les ordres du ministre de la police, Sottin, et par ses agens. Or les circonstances étaient déjà telles pour *le général d'Italie,* que, bien qu'au fond de son domicile, il était obligé néanmoins, pour sa propre sûreté, de porter une attention inquisitive sur des événemens de cette nature. Il fit éclater son indignation, et Talleyrand lui fut envoyé pour le calmer. Celui-ci disait qu'un pareil événement était commun en temps de crise, que les momens de révolution sortaient de la loi commune, qu'ici il devenait nécessaire d'en imposer à la haute société, et de réprimer la hardiesse des salons; qu'il était des genres de fautes que les tribunaux ne sauraient attein-

dre ou réprimer; qu'on ne pouvait sans doute approuver la lanterne de l'Assemblée constituante, et que cependant, sans elle, la révolution n'eût jamais marché; qu'il est des maux qu'on doit tolérer, parce qu'ils évitaient de plus grands maux. *Le général* répondait qu'un pareil langage eût été tout au plus supportable avant Fructidor, lorsque les partis étaient en présence, et qu'on avait mis le Directoire plutôt dans le cas de se défendre, que dans la situation d'administrer; qu'alors, peut-être, cet acte eût pu s'excuser sur la nécessité; mais qu'aujourd'hui que ce gouvernement se trouvait investi de toute la puissance, que la loi ne trouvait d'opposition nulle part, que les citoyens étaient tous, sinon affectionnés, du moins soumis, cette action devenait un crime atroce, un véritable outrage à la civilisation; que partout où se prononçaient les mots de loi et de liberté, tous les citoyens demeuraient solidaires les uns des autres; qu'ici, dans cette expédition de coupe-jarrets, chacun devait se trouver frappé de terreur, se demander où cela s'arrêterait, se croire sous le régime des janissaires. Ces rai-

sons étaient trop plausibles pour avoir besoin d'être développées à un homme de l'esprit et du caractère de M. de Talleyrand; mais il avait une mission, il cherchait à justifier une administration dont il ambitionnait de conserver la faveur et la confiance.

---

## Samedi 1 Juin.

Voltaire. — Jean-Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de C***; Son discours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur; ses principes à cet égard.

L'Empereur m'a fait venir; il avait pris un bain de trois heures. Il me donnait à deviner ce qu'il avait lu; c'était la Nouvelle-Héloïse qui l'avait tant charmé à Briars. En l'analysant de nouveau, il la sabrait cette fois tout à fait. Le rocher de la Meillerie est venu en citation; il croyait l'avoir détruit par la route qu'il avait fait ouvrir pour le passage du Simplon; je l'ai assuré qu'il en restait encore assez pour en conserver le parfait souvenir : il s'avançait, disais-

je, en saillie sur le chemin même, et ferait encore, au besoin, un très-beau saut de Leucade.

L'Empereur attribuait, en grande partie, au beau portrait de milord Edouard, dans la Nouvelle Héloïse, et à quelques pièces de Théâtre de Voltaire, la belle réputation du caractère anglais en France. Il s'étonnait de la facilité de l'opinion dans ces temps-là : Voltaire et Jean-Jacques l'avaient gouvernée à leur gré; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. Si Voltaire surtout avait régné sur ses contemporains, disait-il, s'il avait été le héros du temps, c'est que tous alors n'étaient que des nains.

Passant à la différence des Anglais aux Français : « La première classe, chez les Anglais, » disait l'Empereur, avait de l'orgueil ; chez » nous, elle avait le malheur de n'avoir que de » la vanité : là gisait la grande différence caractéristique des deux peuples. La masse du » nôtre présentait certainement aujourd'hui le » peuple de l'Europe qui avait le plus de senti- » ment national ; il avait profité de ses vingt- » cinq ans de révolution ; mais malheureuse- » ment la classe qu'elle avait élevée, observait-il,

» n'avait point répondu à ses nouvelles dest
» nées ; elle n'avait montré que corruption
» versatilité ; elle n'avait déployé dans les de
» nières crises, ni talens, ni caractère, ni vertu
» elle avait perdu l'honneur du peuple. »

On a lu à l'Empereur un discours de M. d
C*** pour rendre le clergé apte à hériter; c'
tait, observait-il, un discours d'Académie,
non pas une opinion de législateur. Il y ava
beaucoup d'esprit, fort peu de sens, aucun
vue. « Laissez hériter le clergé, disait l'Empe
» reur, et personne ne mourra sans être oblig
» de payer son absolution ; car, de quelque op
» nion qu'on soit, personne ne sait où il v
» en quittant la vie. C'est là le grand, le der
» nier compte ; aussi personne ne peut répon
» dre de son dernier sentiment, ni de la forc
» de sa tête. Qui peut dire que je ne mourra
» pas dans les bras d'un confesseur, et qu'il n
» me fera pas faire amende honorable pour l
» mal même que je n'aurai pas fait? » — D
» reste, a observé quelqu'un, ici M. de C*
» soutient une opinion plutôt qu'un sentiment
» on a des raisons de croire qu'*en religion* et *e*

» *politique*, il prêche souvent ce dont il n'est » pas convaincu. »

*En religion.* — On sait qu'avant de travailler à son Génie du Christianisme, il publia à Londres un ouvrage très-anti-religieux. Un bénédictin de Sorèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de C*** avait confié la vente de son ouvrage, se permit de lui donner un sage conseil. Il lui observa que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations anti-religieuses; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public, serait de prendre le contrepied, de se vouer, au contraire, à la défense de la religion. M. de C*** le crut, et fit son Génie du Christianisme. Or, le bénédictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que si le Génie du Christianisme venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu.

La nomination de l'auteur du Génie du Christianisme précisément à la légation de Rome,

fut considérée dans le temps comme une vrai
galanterie de la part du Premier Consul, et re
çue par M. de C*** comme un premier triom
phe qui lui en assurait de bien plus grand
encore dans la capitale du monde chrétien, a
sein des princes de l'Eglise. Mais il ne tard
pas à se convaincre d'un gros mécompte, car o
se montra fort scandalisé, à Rome, de voir l
religion transformée en roman, et les docteur
réprouvèrent sans balancer le *Génie du Chris
tianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de C***, retranché derrière se
succès, eut pour ressource de prendre en pi
tié de pareilles niaiseries; et, à quelque temp
de là, se trouvant parrain d'une petite fille,
lui donna le nom d'*Atala*; mais le prêtre re
fusa net, tandis que, de son côté, M. de C**
insista. Cela fit du bruit, et il porta plaint
au cardinal-gouvernant, qui se trouva de l'op
nion du prêtre, et reçut fort mal une confi
dence de M. de C*** qui, croyant avoir acqui
les droits d'initié, terminait ses argumens, d
dant: « Qu'il était bien ridicule que ce fût
» lui qu'on fît une pareille difficulté; car, oh

» servait-il, votre Eminence, *entre nous*, doit » bien savoir que d'Atala à toutes les autres » saintes il n'y a pas grande différence. »

L'Empereur a été fort amusé de ces détails, qu'il disait entendre pour la première fois, et le narrateur a observé que bien qu'il ne pût pas les garantir précisément, ils avaient néanmoins pour lui le caractère de l'authenticité, ayant été recueillis d'un des successeurs de M. de C*** à la légation de Rome.

*En politique.* — On a vu, continuait-on, M. de C*** venir à Napoléon, et s'en éloigner, y venir de nouveau pour s'en éloigner encore. Et lorsqu'il a été à son service, l'Empereur se plaint de sa malveillance, de sa déloyauté, dit-il, notamment dans sa légation de Rome, auprès du vieux roi de Sardaigne *.

Lors de la catastrophe de 1814, il s'est signalé par des pamphlets si outrageusement passionnés, tellement virulens, si effrontément calomnieux, qu'ils inspirèrent le dégoût, et qu'il est à croire qu'il les regrette à présent, et qu'au

* Lettres du Cap; lettre X.

aussi beau talent que le sien ne se prostituerai pas à les reproduire aujourd'hui.

Quelques années avant nos désastres, l'Em pereur, lisant quelques morceaux de cet écr vain, demanda comment il se faisait qu'il n fût pas de l'Institut. Ces paroles furent aussitô une recommandation toute-puissante : M. d C*** s'empressa d'en aller solliciter le prix, e fut nommé à la presque unanimité.

C'était un usage de rigueur à l'Institut qu le récipiendaire fît l'éloge de son prédécesseur M. de C*** assuré que, pour peu qu'on eû déjà occupé le moindrement l'attention publi que, le moyen le plus sûr de devenir tout fait célèbre était de sortir de la route battue et de prendre au rebours des autres, consacr donc une partie de son discours à flétrir le principes politiques de M. Chénier, son devan cier, et à le proscrire comme régicide. Ce fu un vrai plaidoyer politique, où il discutait la re tauration de la monarchie, le jugement et l mort de Louis XVI. Ce fut alors une grand rumeur dans tout l'Institut; les uns refusan d'entendre un discours qui leur paraissait in

décent; d'autres, au contraire, appuyant pour qu'on en admît la lecture. De l'Institut, la querelle se répandit dans Paris; elle remplit et divisa bientôt tous les cercles de la capitale. L'Empereur, à qui tout parvenait, et qui voulait tout connaître, se fit apporter ce discours: il le trouva de la dernière extravagance, et en prononça sur le champ l'interdiction. Un de ses grands-officiers, membre de l'Institut, qui avait opiné vivement pour la lecture du discours, lui servit à l'un de ses couchers, à manifester son opinion: « Et depuis quand, Monsieur, lui dit-il avec sévérité, l'Institut se permet-il de devenir une assemblée politique? Qu'il fasse des vers, qu'il censure les fautes de la langue; mais qu'il ne sorte pas du domaine des muses, ou je saurai l'y faire rentrer. Est-ce bien vous, Monsieur, qui avez voulu autoriser une pareille diatribe? Que M. de C*** ait de l'insanité ou de la malveillance, il y a pour lui des petites-maisons ou un châtiment, et puis peut-être encore est-ce son opinion, et il n'en doit pas le sacrifice à ma politique, qu'il ignore, comme

» vous, qui la connaissez si bien : il peut avoi
» son excuse ; vous ne sauriez avoir la vôtre
» vous qui vivez à mes côtés, qui savez ce qu
» je fais, ce que je veux. Monsieur, je vou
» tiens pour coupable, pour criminel : vous n
» tendez à rien moins qu'à ramener le déso
» dre, la confusion, l'anarchie, les massacre
» Sommes-nous donc des bandits, et ne suis-j
» qu'un usurpateur! Je n'ai détrôné personne
» Monsieur; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronn
» dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur m
» tête : qu'on respecte ses actes !...

» Analyser en public, mettre en question
» discuter des faits aussi récens, dans les ci
» constances où nous nous trouvons, c'est r
» chercher des convulsions nouvelles, c'est êt
» l'ennemi du repos public. La restauration d
» la monarchie est et doit demeurer un my
» tère ; et puis, qu'est-ce que cette nouvell
» proscription prétendue des conventionnels
» des régicides ? Comment oser réveiller de
» points aussi délicats ? Laissons à Dieu à pro
» noncer sur ce qu'il n'est plus permis au
» hommes de juger ! Seriez-vous donc plus di

» ficile que l'Impératrice? Elle a bien des inté-
» rêts aussi chers que vous peut-être, et bien
» autrement directs; imitez bien plutôt sa mo-
» dération, sa magnanimité; elle n'a voulu rien
» apprendre, ni rien connaître.

» Eh quoi! l'objet de tous mes soins, le fruit
» de tous mes efforts serait-il donc perdu! C'est
» donc à dire que si je venais à vous manquer
» demain, vous vous égorgeriez encore entre
» vous de plus belle. » Et marchant à grands pas il se frappait le front de la main, disant : « *Ah!* » *pauvre France! que tu as long-temps encore* » *besoin d'un tuteur!* »

Puis il reprit : « J'ai fait tout au monde pour
» accorder tous les partis : je vous ai réunis
» dans les mêmes appartemens, fait manger aux
» mêmes tables, boire dans les mêmes coupes;
» votre union a été l'objet constant de mes soins:
» j'ai le droit d'exiger qu'on me seconde. . .

» Depuis que je suis à la tête du gouverne-
» ment, m'a-t-on jamais entendu demander ce
» qu'on était? ce qu'on avait été? ce qu'on avait
» dit, fait, écrit...? Qu'on m'imite!

» On ne m'a jamais connu qu'une question,

» un but unique : *Voulez-vous être bon Françai*
» *avec moi?* et sur l'affirmative j'ai poussé cha
» cun dans un défilé de granit sans issue à droit
» ou à gauche, obligé de marcher vers l'autr
» extrémité où je montrais de la main, l'hon
» neur, la gloire, la splendeur de la patrie. »

La mercuriale fut si vive que celui à qui el
s'adressait, homme d'honneur et de grande de
licatesse d'ailleurs, se crut dans l'obligation de de
mander une audience le lendemain, voulant re
mettre sa démission. Cette audience lui fut acco
dée, et l'Empereur l'apercevant, lui dit : « Mo
» cher, vous venez pour la conversation d'hier
» elle vous a affligé et moi aussi; mais c'est u
» avertissement que j'ai voulu donner à beau
» coup; s'il produit quelque bien, ce doit êt
» notre consolation à tous deux; qu'il n'en so
» plus question. » Et il parla d'autres choses.

C'est ainsi que souvent l'Empereur attaqua
toute une masse sur de simples individus; et
le faisait avec un grand éclat, pour qu'on en d
meurât frappé davantage; mais ses colères p
bliques, dont on a fait tant de bruit, n'étaie
que feintes et factices. L'Empereur disait qu

avait prévenu par-là bien des fautes, et s'était épargné beaucoup de châtimens.

Un jour, dans une de ses grandes audiences, il attaqua un colonel, avec la plus grande chaleur et tout à fait avec l'accent de la colère, sur de légers désordres commis par son régiment envers les habitans du pays qu'il venait de traverser en rentrant en France; et comme le colonel, pensant la punition fort au-dessus de la faute commise, cherchait à se disculper et y revenait souvent; l'Empereur lui disait à voix basse, sans discontinuer la mercuriale publique: « C'est bien; mais taisez-vous.... je vous crois; » mais demeurez tranquille.... » Et plus tard, en le revoyant seul, il lui dit: « C'est que je » fustigeais en vous des généraux qui vous en- » touraient, et qui, si je me fusse adressé direc- » tement à eux, se seraient trouvés mériter la » dernière dégradation, peut-être davantage. »

Mais si l'Empereur attaquait de la sorte en public, il lui arrivait parfois aussi de se voir attaqué à son tour: j'ai été témoin de plusieurs exemples.

Un jour à Saint-Cloud, à la grande audience

du dimanche, et précisément à mon côté, u
sous-préfet ou autre fonctionnaire piémontai
l'air égaré, et tout hors de lui, l'interpelle
la voix la plus élevée, lui demandant justice s
sa destitution, soutenant qu'il avait été fauss
ment accusé et condamné. « Allez trouver m
» ministres, lui répondit l'Empereur. — Non
» Sire, c'est par vous que je veux être jugé.
» Je ne le saurais; je n'en ai point le temps; j
» à m'occuper de tout l'Empire, et mes min
» tres sont institués pour s'occuper des individu
» — Mais ils me condamneront toujours. —
» pourquoi? — Parce que tout le monde m'
» veut. — Et pourquoi encore? — Parce que
» vous aime. Il suffit qu'on vous soit attac
» pour qu'on devienne en horreur à tout
» monde. — Ce que vous dites là est bien fo
» Monsieur, dit l'Empereur avec calme, j'ai
» à croire que vous vous trompez. » Et il pa
tranquillement au voisin, tandis que nous
demeurions déconcertés, et en avions ro
d'embarras. Une autre fois, à une parade,
jeune officier, aussi tout hors de lui, sort
rangs pour se plaindre qu'il est maltraité,

gradé; qu'on a été injuste à son égard, qu'on lui a fait éprouver des passe-droits, et qu'il y a cinq ans qu'il est lieutenant sans pouvoir obtenir d'avancement. « Calmez-vous, lui dit l'Empereur, moi je l'ai bien été sept ans, et vous voyez qu'après tout, cela n'empêche pas de faire son chemin. » Tout le monde de rire, et le jeune officier, subitement refroidi, d'aller reprendre son rang. En tout, rien n'était plus commun que de voir les individus s'attaquer à l'Empereur, et lui tenir tête.

Je l'ai vu maintes fois, dans de vives et chaudes réclamations, ne pouvoir obtenir la dernière parole, et prendre le parti de céder, en passant à d'autres personnes ou en changeant de sujet.

*Principe général.* — Les actes de l'Empereur, quelque passionnés qu'ils parussent, étaient toujours accompagnés de calcul. « Quand un de mes ministres, disait-il, ou quelque autre grand personnage avait fait une faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher, que je devais vraiment me mettre en colère, être furieux, alors j'avais toujours le soin d'admettre un tiers à cette scène; j'avais pour règle que quand

» je me décidais à frapper, le coup devait porte
» sur beaucoup; celui qui le recevait ne m'en
» voulait ni plus ni moins; et celui qui en étai
» le témoin, dont il eût fallu voir la figure e
» l'embarras, allait discrètement transmettre au
» loin ce qu'il avait vu et entendu : une terreu
» salutaire circulait de veine en veine dans l
» corps social. Les choses en marchaient mieux
» je punissais moins, je recueillais infiniment
» et sans avoir fait beaucoup de mal *. »

---

* Dans une de ces grandes occasions, le ministre de l
marine (Decrès) se trouva admis de conserve avec l
véritable patient, et l'Empereur l'avait choisi dans l
triple intention qu'il fût le témoin, qu'il reçût sa pa
directe d'un avertissement salutaire, et servît néanmoin
de terme de comparaison propre à confusionner d'au
tant celui qu'il avait réellement en vue; car, après s'êt
exprimé vis-à-vis de celui-ci avec la dernière violence
et être entré dans les plus petits détails d'une menac
extrême, se retournant tout à coup vers Decrès, il l
dit : « Et vous aussi, monsieur le ministre de la marine
» on m'apprend que vous vous avisez d'être de l'oppos
» tion; c'est fort étrange, j'en suis très-irrité, quoiqu
» après tout je sache bien que chez vous il y a du moin
» des *tirans d'eau* d'honneur et de fidélité que vous n
» dépasserez jamais. »

## Dimanche 2.

**Réflexions sur le Gouverneur. — Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries. — Sur les bonnes comptabilités. — MM. Mollien, la Bouillerie.**

L'Empereur est sorti à cheval sur les huit heures ; il y avait bien long-temps qu'il s'en était abstenu. En remontant la vallée du jardin de la compagnie, il est entré chez un des adjudans du camp, dont la femme est catholique ; il y est demeuré quelques instans et y a été fort gai. De là nous nous sommes dirigés vers la demeure de M^me^ Bertrand, où l'Empereur est descendu et s'est arrêté long-temps. Il y peignait énergiquement et avec beaucoup d'esprit les rapports du Gouverneur avec nous, ses mesures subalternes, son peu d'égards, le rétréci de sa police, le ridicule de sa gestion, son ignorance des affaires et des manières. « Nous » avions, disait-il, à nous plaindre sans doute » de l'Amiral, mais au moins était-il Anglais ; » au lieu que celui-ci n'était qu'un mauvais » sbire d'Italie. Nous n'avons pas les mêmes » mœurs, disait-il, nous ne saurions nous en-

» tendre; nos sentimens ne parlent pas le même
» langage : il ne se doute pas que des monceaux
» de diamans ne sauraient effacer l'arrestation
» qu'il est venu faire d'un de nos domestiques,
» presque à mes yeux. Depuis ce jour-là, il a
» répandu la pâleur sur toute ma maison. »

Au retour, nous avons déjeûné dans le jardin. Le soir, durant le double tour de calèche, le temps s'est passé à tracer le budjet de celui qui, à Paris, aurait cinquante mille livres de rente ; l'écurie, disait l'Empereur, devait y entrer pour un sixième, la table pour un quart, etc.

J'ai déjà dit qu'il aimait ces calculs, qui prenaient toujours quelque chose de neuf et de piquant dans sa bouche.

La conversation a conduit à des détails plus curieux sur la liste civile et les dépenses de la maison de l'Empereur. Voici ce que j'en ai recueilli :

La table était d'un million ; et pourtant le dîner de la personne de l'Empereur n'était dans ce compte que pour cent francs par jour. Jamais on n'a pu arriver à le faire manger chaud, parce

qu'une fois au travail, on ne savait jamais quand l quitterait ; aussi, l'heure du dîner venue, on nettait pour lui des poulets à la broche de demi-neure en demi-heure ; et l'on en a vu rôtir des douzaines avant d'atteindre celui qui lui a été présenté.

La conversation est passée de là aux avan-ages d'une bonne comptabilité. L'Empereur itait surtout sur ce point MM. *de Mollien* et *a Bouillerie.* Le premier avait ramené le trésor ublic à une simple maison de banque ; si bien ue l'Empereur, dans un seul tout petit cahier, vait, disait-il, constamment sous les yeux l'état omplet de ses affaires, sa recette, sa dépense, es arriérés, ses ressources, etc., etc.

L'Empereur disait avoir eu dans ses caves, ux Tuileries, jusqu'à quatre cent millions en r qui étaient tellement à lui, qu'il n'en exis-ait d'autres traces qu'un petit livret dans les ains de son trésorier particulier. Tout s'est ondu à mesure, et surtout lors des revers, ans les dépenses de l'État. Comment aurait-il pu, isait-il, songer à s'en réserver quelque chose ; s'était identifié tout à fait avec la nation.

Il disait encore avoir fait entrer en Franc
plus de deux milliards de numéraire, sans comp
ter tout ce que les individus pouvaient en avoi
rapporté pour leur propre compte.

L'Empereur disait avoir été vivement sensibl
à ce qu'en 1814 M. de la Bouillerie, se trouvan
à Orléans avec des dixaines de millions à lu
Napoléon, sa propriété personnelle, il les eû
portés à M. le comte d'Artois, à Paris, au lie
de les conduire à Fontainebleau, comme cel
était de son devoir et de sa conscience. « L
» Bouillerie pourtant n'était pas un méchan
» homme, disait l'Empereur, je l'avais aimé e
» estimé. Au retour de 1814, il sollicita vive
» ment d'être admis près de moi * et de pouvoi
» se justifier; il aurait prouvé, sans doute qu
» c'était la faute de son ignorance et non de so
» cœur. Il me connaissait bien; il savait que s'
» arrivait jusqu'à moi, il en serait quitte pou
» quelques paroles de colère. Mais je me co

* L'impartialité me commande de faire connaître i
que M. la Bouillerie s'élève contre cette assertion p
une assertion toute contraire.

» naissais aussi : j'étais résolu de ne pas le re-
» prendre ; je refusai de le voir. C'était le seul
» moyen que j'avais en cette occasion de résis-
» ter à lui et à plusieurs autres. »

» Toutefois *Estève*, son prédécesseur, n'en
» eût pas fait autant ; il m'était chaudement at-
» taché ; il m'eût conduit mon trésor par force
» à Fontainebleau. S'il ne l'eût pu, il l'eût en-
» terré, jeté dans les rivières, distribué, plutôt
» que de le livrer. »

## Lundi 3.

Sur les femmes, etc. — La polygamie.

L'Empereur, après un bain de trois heures, est sorti vers les cinq heures pour se promener dans le jardin. Il était fort triste, silencieux ; il avait l'air souffrant. Nous sommes montés en calèche, et peu à peu il s'est remis, et est devenu plus causant. »

Au retour, il s'est promené encore quelque temps, pour faire la guerre à l'une de ces dames qui étaient avec nous. Il s'est amusé à déclamer contre les femmes. « Nous n'y entendions rien, nous autres peuples de l'Occident, disait-il,

» et un clignottement de côté nous prévenait de
» sa malice ; nous avions tout gâté en traitant
» les femmes trop bien. Nous les avions portées,
» à grand tort, presque à l'égal de nous. Les
» peuples de l'Orient avaient bien plus d'esprit
» et de justesse, ils les avaient déclarées la véri-
» table propriété de l'homme ; et, en effet, la
» nature les avait faites nos esclaves ; ce n'est
» que par nos travers d'esprit qu'elles osent pré-
» tendre à être nos souveraines ; elles abusaient
» de quelques avantages pour nous séduire et
» nous gouverner. Pour une qui nous inspirait
» quelque chose de bien, il en était cent qui
» nous faisaient faire des sottises. » Et, conti-
nuant d'applaudir aux maximes de l'Orient, il
approuvait fort la polygamie, la prétendait dans
la nature ; et, se montrant fort adroit, très-fé-
cond dans ses preuves. « La femme, disait-il,
» est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des
» enfans. Or, une femme unique ne pourrait
» suffire à l'homme pour cet objet ; elle ne peut
» être sa femme quand elle est grosse, elle ne
» peut être sa femme quand elle nourrit, elle
» ne peut être sa femme quand elle est malade

» elle cesse d'être sa femme quand elle ne peut » plus lui donner d'enfans; l'homme, que la » nature n'arrête ni par l'âge, ni par aucun de » ces inconvéniens, doit donc avoir plusieurs » femmes, etc., etc.

» Et de quoi vous plaindriez-vous après tout, » Mesdames, continuait-il en souriant de côté? » ne vous avons-nous pas reconnu une âme? » vous savez qu'il est des philosophes qui ont » balancé. Vous prétendriez à l'égalité? Mais » c'est folie : la femme est notre propriété, » nous ne sommes pas la sienne; car elle nous » donne des enfans, et l'homme ne lui en donne » pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre » à fruit est celle du jardinier. Si l'homme fait » une infidélité à sa femme, qu'il lui en fasse » l'aveu, s'en repente, il n'en demeure plus de » traces; la femme se fâche, pardonne, ou se » raccommode, et encore y gagne-t-elle parfois. » Il ne saurait en être ainsi de l'infidélité de la » femme : elle aurait beau l'avouer, s'en re- » pentir; qui garantit qu'il n'en demeurera rien? » Le mal est irréparable; aussi ne doit-elle, ne » peut-elle jamais en convenir. Il n'y a donc,

» Mesdames, et vous devez l'avouer, que le
» manque de jugement, les idées communes et
» le défaut d'éducation qui puissent porter une
» femme à se croire en tout l'égal de son mari ;
» du reste, rien de déshonorant dans la diffé-
» rence ; chacun a ses propriétés et ses obliga-
» tions : vos propriétés, Mesdames, sont la
» beauté, les grâces, la séduction ; vos obliga-
» tions, la dépendance et la soumission, etc.

Après le dîner, l'Empereur a envoyé mon fils chercher les Mémoires du chevalier de Grammont et un volume du Théâtre de Voltaire. Se créant, disait-il, la tâche d'atteindre onze heures, il a lu assez long-temps du premier ouvrage, observant combien peu de chose peut amuser quand on y répand du véritable esprit. Quant à Voltaire, il a parcouru Mahomet, Sémiramis et autres, en faisant ressortir les vices, et concluant, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les choses, ni les hommes, ni les grandes passions.

## Mardi 4.

Reprise des Mémoires de l'Empereur, etc.

L'Empereur m'a fait appeler vers les quatre heures, pour aller en calèche. Il m'a dit qu'il venait enfin de dicter de nouveau, et que cela n'était pas sans quelque mérite; qu'il avait été toute la matinée d'une humeur détestable; qu'il avait d'abord essayé de sortir vers une heure, mais qu'il était rentré bientôt, absorbé par le dégoût et l'ennui, et que, ne sachant que faire, il lui était venu dans l'idée de se remettre à dicter.

Il y avait long-temps que l'Empereur avait interrompu le travail régulier de ses Mémoires. Ma campagne d'Italie était finie depuis plusieurs mois; celle d'Égypte de Bertrand l'était aussi; le général Gourgaud avait été fort malade; tout cela avait amené des lacunes qui avaient créé le dégoût. L'Empereur en était demeuré là, et ne se sentait pas le courage de s'y remettre. J'ai profité de ce qu'il venait de dire pour observer que ses dictées étaient pour lui le grand, le seul moyen de tromper son ennemi, d'user le temps;

et pour nous l'inestimable avantage d'acquéri
de véritables trésors chers à l'honneur, à l
gloire de la France. Qu'il était d'une importanc
réelle qu'il continuât son Histoire. Chacun d
nous, assurais-je, donnerait volontiers son san
pour l'obtenir; il le devait à sa mémoire, à s
famille, à nous. Où son fils trouverait-il sa véri
table Histoire? Qui pourrait la lui tracer digne
ment? Sans ces documens précieux, que d
choses finiraient avec Napoléon! Nous qui l'en
tourions jadis, que savions-nous alors? que n'a
vons-nous pas appris ici? etc., etc. L'Empereu
a répondu qu'il allait s'y remettre, et il a pos
la question sur le plan à suivre : serait-ce un
Histoire? seraient-ce des Annales? Il l'a discut
long-temps sans pouvoir rien arrêter.

A dîner, il a dit : « J'ai été fort grondé au
» jourd'hui sur ma paresse; je viens donc me re
» mettre au travail, attaquer plusieurs points à
» la fois, chacun aura son lot. Hérodote n'a-t-i
» pas, je crois, donné le nom des Muses à se
» livres, a-t-il dit en me regardant? Eh bien! je
» veux que chacun des miens porte un des vôtres.
» Il n'y aura pas jusqu'au petit Emmanuel qui

n'ait le sien. Je vais entamer le consulat avec Montholon. Gourgaud aura quelque autre époque ou des batailles détachées, et le petit Emmanuel prépara les pièces et les matériaux de l'époque du couronnement.

## Mercredi 5.

ole militaire. — Plan d'éducation ordonné par l'Empereur. — Ses intentions pour les vieux militaires. — Changemens opérés dans les habitudes de la capitale.

L'Empereur est sorti vers les quatre heures : il se portait pas bien du tout; il avait pris un ain de trois heures. La température était pourtant délicieuse; c'était une belle soirée d'Europe. Nous avons été joindre la calèche tout en ous promenant, et avons fait notre tour accoumé. La conversation a été sur l'ancienne École ilitaire de Paris, le luxe qu'on y employait à otre égard, la sévérité au contraire que l'Empereur avait établie dans les siennes.

A l'École militaire de Paris, nous étions nourris, servis magnifiquement, traités en toutes choses comme des officiers jouissant d'une

grande aisance, plus grande certainement qu
celle de la plupart de nos familles, et fort au
dessus de celle dont beaucoup de nous devio
jouir un jour. L'Empereur, dans ses Écoles m
litaires, avait voulu, disait-il, éviter ce traver
il avait voulu surtout que ses jeunes officier
qui devaient commander un jour des soldats
eussent commencé par être eux-mêmes de vra
soldats, eussent pratiqué eux-mêmes tous l
détails techniques, ce qui est d'un avantag
immense, disait-il, dans le reste de la vie, pou
pouvoir les suivre et les faire observer dans ce
que l'on doit faire obéir. Ainsi, à Saint-Germain
les jeunes gens pansaient eux-mêmes leurs ch
vaux, apprenaient à les ferrer, etc., etc. A Sain
Cyr, on pratiquait de même tous les détails co
respondans de l'infanterie : on y était vraime
à la chambrée, on y mangeait à la gamelle, etc
le tout, sans que le reste des instructions an
logues à la condition future des jeunes gens
souffrît aucunement; en un mot, ils ne sortaie
qu'ayant réellement gagné leur grade d'officie
et capables de commander et de faire aller d
soldats. « Aussi, disait l'Empereur, si les jeun

gens qui se présentèrent dans les corps à l'o-
rigine de cette institution, y furent reçus d'a-
bord avec une grande jalousie, du moins fut-
on obligé de rendre pleine justice à leur tenue
et leur capacité. »

On voit le même esprit présider aux institu-
ons d'Écouen, de Saint-Denis, et autres éta-
issemens que la bienfaisante sollicitude de
apoléon créa pour les filles des membres de la
égion d'honneur. Des réglemens dressés par
i-même ordonnaient de n'y employer que ce
i aurait été confectionné dans la maison et
r les mains mêmes des élèves. Ces réglemens
nnissaient toute espèce de luxe, la coquet-
rie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but,
ait l'Empereur, que d'en faire de bonnes
énagères et d'honnêtes femmes.

Napoléon, auquel la voix publique donnait
temps de sa puissance un caractère si dur
un cœur si froid, est pourtant bien certaine-
ent le souverain qui a mis le plus de véritables
ntimens en action; c'est que, par une tour-
ure d'esprit qui lui était particulière, il évi-
t toutes démonstrations de sensibilité avec

autant de soin que d'autres en mettent à l
prodiguer.

Il avait adopté tous les enfans de militair
tués à Austerlitz; et, pour lui, un tel acte ne
bornait pas à une pure formalité : il les eût doté

Je tiens de la bouche d'un jeune homm
qui me l'a raconté depuis mon retour en Eu
rope, et encore avec les larmes de la reco
naissance, qu'ayant été assez heureux, sorta
à peine de l'enfance, pour donner une preu
de dévouement qui avait été remarquée, l'Em
pereur lui demanda quelle carrière il voula
suivre; et, sans attendre sa réponse, en dés
gna une lui-même. A quoi le jeune homm
ayant fait observer que la fortune de son pè
ne le lui permettrait pas : « Que vous importe
» reprit vivement Napoléon, *ne suis-je pas aus*
» *votre père?* » Geux qui l'ont connu dans so
intérieur, ou ont vécu près de sa personne
peuvent citer mille traits de la sorte.

Il avait beaucoup fait pour les militaires
les vétérans; et il se proposait encore bien d
vantage : c'était chaque jour quelques pensé
nouvelles.

Il nous fut présenté au Conseil d'État un pro-
et de décret pour qu'à l'avenir les places dans
es douanes, les perceptions, les droits réunis,
tc., etc., fussent données à des militaires bles-
és ou à des vétérans susceptibles de les exer-
er, à partir du simple soldat jusqu'aux rangs
upérieurs. Et comme ce projet était reçu avec
roideur, l'Empereur, adressant son adage or-
inaire à l'un des opposans, le somma d'abor-
er franchement la question, et de dire toute
a pensée. — « Eh bien! Sire, dit M. Malouet,
c'est que je crains que les citoyens ne se
trouvent heurtés de se voir préférer les mili-
taires. — Monsieur, repartit vivement l'Em-
pereur, vous séparez là ce qui ne l'est pas;
les citoyens et les soldats aujourd'hui ne font
qu'un. Dans la crise où nous nous trouvons,
la conscription atteint tout le monde; la car-
rière militaire n'est plus une affaire de goût,
elle est une affaire de force. La plupart de
ceux qui s'y trouvent ont perdu leur état con-
tre leur gré : il est donc juste de leur en tenir
compte. — Mais, observa encore l'opposant,
c'est qu'on pourrait croire, par la rédaction

» du projet, que Votre Majesté ne veut désor
» mais donner la plus grande partie de ces pla
» ces qu'aux militaires. — Mais c'est bien auss
» mon intention, Monsieur, dit l'Empereur; i
» ne s'agit que de savoir si j'en ai le droit, e
» si je blesse la justice. Or, la constitution m
» donne la nomination à tous ces emplois, e
» il me semble qu'il est de toute justice que c
» soit ceux qui ont le plus souffert qui aient l
» plus de droits aux indemnités. » Puis, haus
sant la voix : « Messieurs, la guerre n'est poin
» un métier de rose; vous ne la connaissez ici
» sur vos bancs, que d'après la lecture des bul
» letins ou le récit de nos triomphes. Vous n
» connaissez pas nos bivouacs, nos marche
» forcées, nos privations de tous genres, no
» souffrances de toutes espèces. Moi, je le
» connais, parce que je les vois et que parfoi
» je les partage. »

Quoi qu'il en soit, ce projet de décret après plusieurs rédactions, finit par disparaî tre comme beaucoup d'autres, et les inten tions de l'Empereur ne furent même pas con nues du public, que je sache, bien qu'il eû

emblé mettre un vif intérêt à le voir adopté, t qu'il en eût poursuivi la défense dans les lus petits détails.

« Mais, Sire, lui avait-on objecté dans le principe, Votre Majesté donnerait-elle de ces places à un militaire qui ne saurait point lire? — Pourquoi pas? — Mais comment pourrait-il remplir sa place, tenir ses registres? — Eh bien! Monsieur, il appellerait son voisin, il ferait venir de ses parens, et le bienfait intentionné pour un, se répandrait sur plusieurs. D'ailleurs, je ne tiens point à votre objection, nous n'avons qu'à prescrire la condition qu'il sera capable de la remplir, etc., etc. »

A la nuit, l'Empereur m'a fait appeler dans chambre; il y était seul avec un peu de feu dans l'ombre; les lumières étaient dans chambre voisine : cette obscurité plaisait, sait-il, à sa mélancolie. Il était triste et sncieux.

Après le dîner, il a repris la lecture du Chelier de Grammont, qu'il n'a pu continuer.

On s'est mis alors à analyser les moyens qui

faisaient passer le temps à Paris. On a parlé d
habitudes de la société ancienne et modern
L'Empereur répétait avoir beaucoup médité s
les moyens de récréer la société. Il avait
des cercles à la Cour, des spectacles, des voy
ges à Fontainebleau. Cela gênait, disait-il, l
gens de la Cour, et n'influait pas sur les cercl
de la capitale. Il n'y avait point encore assez
cohésion dans toutes ces parties hétérogèn
pour qu'elles pussent réagir convenablement l
unes sur les autres ; cependant cela fût ve
avec le temps, assurait-il. On lui faisait rema
quer qu'il avait beaucoup contribué à raccou
cir les soirées de la capitale. Tout ce qui ten
au gouvernement travaillait beaucoup, et d
vant se lever de grand matin, était obligé de
coucher de fort bonne heure.

« Ce fut, du reste, un grand étonnement po
» Paris, disait l'Empereur, une véritable rév
» lution dans les mœurs, presque une séditi
» dans la société, lorsque le premier Cons
» voulut qu'on quittât les bottes pour venir
» société, qu'on se mît en bas, et qu'on s
» gnât tant soit peu sa toilette. »

L'Empereur revenait beaucoup sur ce qui formait le bon ton et les manières agréables des sociétés de sa jeunesse. Il s'est arrêté surtout à définir ce qui rendait alors les intimités agréables : la teinte légère de flatterie réciproque ou du moins l'opposition fine et délicate, etc., etc.

## Jeudi 6.

Résistance à la médecine. — Gil Blas. — Général Bizanet. — Beaux-faits d'armes français. — Réflexions, etc.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à six heures; il était demeuré dans sa chambre, souffrant, et n'avait encore rien mangé de la journée. Il se trouvait du malaise, disait-il, et s'amusait en ce moment à parcourir des gravures sur la ville de Londres, que le docteur lui avait prêtées. Celui-ci avait eu l'honneur de le voir dans la journée, et l'avait beaucoup fait rire. « Apprenant » que je n'étais pas bien, disait l'Empereur, il » avait prétendu se saisir de moi comme de sa » proie, en me conseillant aussitôt une méde- » cine, à moi, qui ne me rappelle point d'en » avoir jamais pris dans ma vie. »

Il était déjà plus de sept heures; l'Empereur

a dit que celui qui se sentait faim n'était pas bien malade. Il a demandé à manger, on lui a apporté un poulet, qu'il a trouvé excellent : cela l'a remis ; il est devenu causant, et a passé en revue divers romans français. La lecture de Gil Blas avait rempli la plus grande partie de sa journée. Il était plein d'esprit, disait-il, mais il aurait mérité les galères, lui et tous les siens. De là il s'est mis à parcourir un recueil chronologique, et s'est arrêté sur la belle affaire de Bergop-zoom par le général *Bizanet*.

« Que de belles actions pourtant, disait l'Em-» pereur, ont été se perdre dans la confusion » de nos désastres, ou même dans la multipli-» cité de celles que nous avons produites. Celle » de Bergop-zoom est du nombre : la garnison » naturelle de cette place était de huit à dix » mille hommes peut-être, et pourtant elle ne » comptait en cet instant pas plus de deux mille » sept cents combattans. Un général anglais, à » la faveur de la nuit, et d'intelligence avec les » habitans, s'y introduit avec quatre mille huit » cents hommes d'élite. Ils sont dans la place, » la population est pour eux ; mais rien ne sau-

» rait triompher de la valeur française ! on se » bat en désespérés dans les rues, et la pres- » que totalité de la troupe anglaise est tuée ou » demeure prisonnière. Certes, concluait l'Em- » pereur, voilà un acte de braves ! le général » Bizanet est un brave !

Il est sûr que dans nos derniers momens, comme le disait l'Empereur, une foule de hauts faits, de traits historiques, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres et le gouffre de nos malheurs.

C'est l'extraordinaire et singulière défense d'Huningue par l'intrépide *Barbanègre.*

C'est la belle résistance du général *Teste* à Namur, où, dans une ville ouverte, avec une poignée de braves, il arrête court l'élan des Prussiens, et favorise la rentrée de Grouchi sans être entamé.

C'est l'expédition brillante du brave *Excelmans*, dans Versailles, qui eût pu avoir des suites si importantes, si elle eût été soutenue, ainsi que cela avait été décidé ; et enfin un grand nombre d'autres.

Toutefois ces beaux traits, dans ces momens

décisifs, ont honoré les rangs de l'armée beaucoup plus que ses principaux chefs. On eût aimé dans cette crise fatale, au milieu de l'effroyable catastrophe, à retrouver dans nos premiers généraux, de ces efforts d'audace, de ces actes éclatans qui signalèrent le commencement de nos triomphes, et que la gestion de Napoléon avait rendus presque une habitude parmi nous; quelqu'en eût été le résultat, le lustre national eût trouvé quelque soulagement, et la patrie s'arrêterait avec complaisance sur des convulsions héroïques de son agonie. Nous ne devions pas finir par des actes ordinaires.

A cette époque de douleur, nous nous trouvions avoir plus de troupes au dehors qu'au dedans : Dresde comptait une véritable armée; une seconde était dans Hambourg; une troisième dans Dantzick; de nombreuses garnisons intermédiaires en eussent composé une quatrième, tant elles renfermaient de nos soldats. Tous les efforts de l'ennemi ne tendaient qu'à séparer ces braves de la France, et à y prévenir leur retour. Que n'est-il venu au cœur et à la pensée de quelque chef du dehors de pro-

er de ces circonstances pour dégager le sol sa-
ré, en attaquant audacieusement lui-même ce-
ui de l'ennemi, et le forçant par-là de revenir
ur lui. La réunion en masse de la plupart de
es corps eût-elle donc été impossible?

L'agglomération de Dresde, Torgau, Magde-
ourg, Hambourg, n'eût-elle pas produit une
rmée formidable sur les derrières de l'ennemi,
apable de l'enfoncer ou de le compromettre?
'eût-elle pas pu enlever Berlin, dégager les
arnisons de l'Oder, secourir Dantzick et insur-
er la Pologne si bien disposée; ou bien enfin,
oute autre chose d'audacieux, de brillant, d'i-
attendu, en un mot, de digne de nous?

Et que fallait-il donc pour changer nos desti-
ées? Avant l'entrée des alliés en France, le
lus léger épisode eût suffi pour faire conclure
aisonnablement à Francfort; et même, encore
lus tard, et l'ennemi déjà sur notre territoire,
a plus petite inquiétude sur ses derrières, aux
poques héroïques de Champaubert, de Mont-
nirail, de Vauchamp, de Craon, de Monte-
eau, n'eût-elle pas décidé la retraite précipitée

des alliés, notre triomphe, peut-être leur des-
truction? Que si le général qui eût osé se dé-
vouer ainsi eût succombé, ce n'eût pas été pir
pour nous qui avons péri; mais pour lui; avec
nos mœurs nationales, il devenait un héros e
se rendait immortel.

Au lieu de cela, près de cent mille homme
furent perdus pour la France, en accomplissan
*routinement* leurs destinées, ce à quoi nous n'é
tions plus faits depuis long-temps. Mais peut
être parlé-je ici trop légèrement et sans con
naissance de cause; peut-être me répondrait-o
victorieusement par des localités, des obstacle
qui me sont inconnus; la santé des troupes, l
dénuement de toutes choses; la non-réceptio
des ordres (car l'Empereur essaya d'en donne
à cet égard et dans ce sens), la crainte de dé
ranger le plan principal, celle de se charge
d'une trop haute responsabilité, etc., etc.

Mais ne serait-ce pas bien plus encore parc
que le véritable foyer de ces hautes concep
tions et de leurs héroïques accomplissemen
ne résidait qu'en Napoléon, et que là où il n'é

tait plus, ainsi qu'on l'a pu remarquer souvent, es choses redevenaient abandonnées à leur marche ordinaire?

Quoi qu'il en soit, quelque chose de la sorte ut pourtant suggéré, au moment de la capitulation de Dantzick, au général en chef commandant l'armée de cette place. L'idée vint d'un officier bien inférieur, il est vrai, mais dont la émérité, l'audace et les succès lui devenaient eut-être quelques titres pour émettre une telle pinion : c'était *le capitaine de Chambure*, le hef de cette célèbre compagnie franche qui se ouvrit de gloire durant le siége. Elle avait été omposée, pour le service même du siége, de ent hommes d'élite tirés des plus notoirement intrépides de tous les corps de l'armée; lle justifia, surpassa même tout ce qu'on en ttendait : les assiégeans, terrifiés par ses coups, 'honorèrent de l'épithète d'*infernale*. On la vit débarquer la nuit sur les derrières de l'armée usse, égorger ses sentinelles, enclouer les canons, brûler les magasins, détruire les parcs, mettre en péril la personne des généraux même, et regagner la place en traversant le camp

ennemi, marchant sur le ventre de tous ceux qui s'opposaient à son passage. Ces faits et beaucoup d'autres sont consacrés dans les ordres du jour de cette armée.

Assurément, dans les temps ordinaires que nous ont devancés, il n'est pas un de ces actes qui n'eût suffi pour immortaliser chacun de ceux qui y avaient pris part. Et même parmi les prodiges de nos jours, ils méritaient encore d'être distingués. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, voulut voir le brave Chambure, qui avait été criblé de blessures; il lui fut amené par le ministre de la guerre, et se trouva dès lors désigné pour commander un corps de partisans sur la frontière orientale de la France : il s'y montra digne de lui-même. Deux officiers anglais tombèrent entre ses mains au cœur même de la France, et au moment de la violente exaspération que causaient nos nouveaux revers; de Chambure les sauva de la fureur des siens; leurs équipages, leurs effets furent même respectés. Le croira-t-on? à peu de temps de là, cet officier, dont le courage, la loyauté, la délicatesse surtout, eussent mérité une cou-

onne, fut condamné par un tribunal français, ux galères à perpétuité, à la marque et au car- an, pour avoir détroussé, était-il dit, sur le rand chemin deux officiers ennemis! Telle était justice des partis! Quelles monstrueuses aber- tions ne peuvent pas exercer les troubles ci- ls sur le jugement et la conscience!

Le colonel Chambure n'eut plus qu'à se dé- ber par une prompte expatriation; vainement ercha-t-il à faire connaître de loin la vérité; inement les deux officiers anglais eux-mêmes onnèrent-ils la plus grande publicité à leurs moignages, à leur reconnaissance; ce ne fut u'après bien du temps écoulé, et dans un mo- ent de bonace politique, qu'il lui devint ossible d'en appeler de nouveau devant les ibunaux, en venant leur livrer sa personne: ils déclarèrent cette fois qu'il n'y avait pas ême lieu à inculpation: certes voilà un des aits caractéristiques du temps.

## Vendredi 7. — Samedi 8.

Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de
maison même. — Ses idées religieuses.

Dans une longue conversation privée du m
tin, l'Empereur aujourd'hui revenait sur tout
les horreurs de notre situation présente, et épu
sait les chances d'un meilleur avenir.

A la suite de tous ces objets, que je ne pu
rendre ici, s'abandonnant à son imagination,
disait qu'il n'y avait plus pour lui de séjour q
l'Angleterre et l'Amérique. Celui de son inc
nation, disait-il, serait l'Amérique, parce qu
y serait vraiment libre, et qu'il n'aspirait pl
qu'à l'indépendance et au repos; et il faisa
alors son roman. Il se voyait près de son frè
Joseph, entouré d'une petite France, etc., et

Toutefois la politique, observait-il, pouva
décider pour l'Angleterre. Il devait demeur
peut-être l'esclave des événemens. Il se d
vait, après tout, à un peuple qui avait fait pl
pour lui qu'il ne lui avait rendu lui-même
son tour, etc. Et alors il faisait encore s
roman, etc., etc.

De là, la conversation allant toujours, l'Empereur ne revenait pas de s'être convaincu que beaucoup de ceux qui l'entouraient et qui formaient sa Cour croyaient la plupart des absurdités et des balivernes qui avaient été débitées sur son compte, et allaient jusqu'à douter de la fausseté des horreurs dont on souillait son caractère. Qu'ainsi, nous le croyions cuirassé au milieu de nous, soumis aux pressentimens et au fatalisme, sujet à des accès de rage ou d'épilepsie; ayant étranglé Pichegru, fait couper le cou à un petit capitaine anglais, etc..... Et sa sortie contre nous était en quelque sorte méritée; nous étions obligés d'en convenir; seulement nous avions à répondre que bien des circonstances se réunissaient pour que le gros de son entourage d'alors demeurât encore le vulgaire. Nous apercevions souvent sa personne, disais-je; mais nous n'avions jamais aucune communication avec lui: tout demeurait mystère pour nous. Aucune voix ne s'élevait pour réfuter, tandis qu'il en était une foule dans l'ombre, et quelques-unes des plus rapprochées de lui, qui, par travers d'esprit ou mauvaise inten-

tion, ne semblaient occupées qu'à insinuer sans
cesse. Quant à moi, je confessais de bonne foi
n'avoir eu d'idée certaine de son caractère
qu'ici; bien que j'eusse à me féliciter de l'avoir
réellement en partie deviné. « Et pourtant, ob-
» servait-il à cela, vous m'avez vu et entendu
» souvent au Conseil d'État. »

Le soir, après le dîner, la conversation
tomba sur la religion. L'Empereur s'y est arrêté
long-temps. Je vais en transcrire ici avec soin le
résumé, comme tout à fait caractéristique sur
un point qui a dû exercer sans doute souvent la
curiosité de plusieurs.

L'Empereur après un mouvement très-vi
et très-chaud, a dit : « Tout proclame l'existence
» d'un Dieu, c'est indubitable; mais toutes nos
» religions sont évidemment les enfans de
» hommes. Pourquoi y en avait-il tant? pour-
» quoi la nôtre n'avait-elle pas toujours existé
» pourquoi était-elle exclusive? que devenaient
» les hommes vertueux qui nous avaient de
» vancés? pourquoi ces religions se décriaient
» elles, se combattaient-elles, s'exterminaient
» elles? pourquoi cela avait-il été de tous le

temps, de tous les lieux? C'est que les hommes sont toujours les hommes, c'est que les prêtres ont toujours glissé partout la fraude et le mensonge. Toutefois, disait l'Empereur, dès que j'ai eu le pouvoir je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base et de racine. Elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis, l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez Mlle Lenormand, chez toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. » Quelqu'un ayant osé lui dire qu'il pourrait se faire qu'il finît par être dévôt, l'Empereur a répondu avec l'air de la conviction, qu'il craignait que non, et qu'il le prononçait à regret; car c'était sans doute une grande consolation; que toutefois son incrédulité ne venait ni de travers, ni de libertinage d'esprit; mais seulement de la force de sa raison. « Cependant, ajoutait-il, » l'homme ne doit jurer de rien sur tout ce qui » concerne ses derniers instans. En ce moment,

» sans doute, je crois bien que je mourrai san
» confesseur; et néanmoins voilà un tel, mon
» trant l'un de nous, qui me confessera peut
» être. Je suis bien loin d'être athée, assuré
» ment; mais je ne puis croire tout ce qu
» l'on m'enseigne en dépit de ma raison, sou
» peine d'être faux et hypocrite.

» Sous l'empire, et surtout après le mariage d
» Marie-Louise, on fit tout au monde pour m
» porter, à la manière de nos rois, à aller e
» grande pompe communier à Notre-Dame; j
» m'y refusai tout à fait : je n'y croyais pas assez
» disais-je, pour que ce pût m'être bénéficiel
» et je croyais trop encore pour m'exposer fro
» dement à un sacrilége. » A cela, comme o
citait quelqu'un qui s'était vanté en quelqu
sorte de n'avoir pas fait sa première commu
nion : « C'est fort mal à lui, a repris l'Empereu
» il a manqué là à son éducation, où l'on s'e
» rendu coupable vis-à-vis d'elle. » Puis cont
nuant son sujet : » Dire d'où je viens, ce qu
» je suis, où je vais, est au-dessus de mes idées
» et pourtant tout cela est. Je suis la montre q
» existe et qui ne se connaît pas. Toutefois, l

» sentiment religieux est si consolant, que c'est
» un bienfait du Ciel que de le posséder. De
» quelle ressource ne nous serait-il pas ici?
» quelle puissance pourraient avoir sur moi les
» hommes et les choses, si prenant en vue de
» Dieu mes revers et mes peines, j'en attendais
» le bonheur futur pour récompense !..... A
» quoi n'aurais-je pas droit, moi qui ai tra-
» versé une carrière aussi extraordinaire, aussi
» orageuse, sans commettre un seul crime;
» et j'ai pu tant en commettre! Je puis paraître
» devant ce tribunal de Dieu, je puis attendre
» son jugement sans crainte. Il n'entreverra
» jamais au-dedans de moi l'idée de l'assassinat,
» de l'empoisonnement, de la mort injuste ou
» préméditée, si commune dans les carrières
» qui ressemblent à la mienne. Je n'ai voulu que
» la gloire, la force, le lustre de la France;
» toutes mes facultés, tous mes efforts, tous mes
» momens étaient là. Ce ne saurait être un
» crime, je n'ai vu là que des vertus! Quelle
» serait donc ma jouissance, si le charme d'un
» avenir futur se présentait à moi pour cou-
» ronner la fin de ma vie, etc., etc.

. . . . . Plus loin, il disait : « Mais commen
» pouvoir être convaincu par la bouche absurde
» par les actes iniques de la plupart de ceux qu
» nous prêchent. Je suis entouré de prêtres qu
» me répètent sans cesse que leur règne n'es
» pas de ce monde, et ils se saisissent de tou
» ce qu'ils peuvent. Le Pape est le chef de cett
» religion du Ciel, et il ne s'occupe que de l
» terre. Que de choses celui d'aujourd'hui, qu
» assurément est un brave et saint homme, m'of
» frait pour retourner à Rome! La discipline d
» l'Église, l'institution des évêques ne lui étaien
» plus rien, s'il pouvait à ce prix redeveni
» prince temporel. Aujourd'hui même, il es
» l'ami de tous les protestans, qui lui accorden
» tout parce qu'ils ne le craignent pas. Il n'es
» l'ennemi que de l'Autriche catholique, parc
» que celle-ci serre de près son territoire, etc.
« . . . . . Nul doute, du reste, observait-i
» encore, que mon espèce d'incrédulité ne fût
» en ma qualité d'Empereur, un bienfait pou
» les peuples; et autrement, comment aurais-je
» pu exercer une véritable tolérance; commen
» aurais-je pu favoriser avec égalité des secte

aussi contraires, si j'avais été dominé par une seule? Comment aurais-je conservé l'indépendance de ma pensée et de mes mouvemens, sous la suggestion d'un confesseur qui m'eût gouverné par les craintes de l'enfer? Quel empire un méchant, le plus stupide des hommes, ne peut-il pas, à ce titre, exercer sur ceux qui gouvernent les nations? N'est-ce pas alors le moucheur de chandelles qui, dans la coulisse, peut faire mouvoir à son gré l'Hercule de l'Opéra? Qui doute que les dernières années de Louis XIV n'eussent été bien différentes avec un autre confesseur? J'étais tellement pénétré de ces vérités, que je me promettais bien de faire en sorte, autant qu'il eût été en moi, d'élever mon fils dans la même ligne religieuse où je me trouve, etc., etc. »

L'Empereur a terminé cette conversation en nvoyant mon fils chercher l'Évangile, et le renant au commencement, il ne s'est arrêté u'après le discours de Jésus sur la montagne. se disait ravi, extasié de la pureté, du sulime et de la beauté d'une telle morale, et ous tous l'étions de même.

## Dimanche 9.

**Portrait des Directeurs. — Anecdotes. — Dix-huit Fructidor.**

L'Empereur a beaucoup parlé de la création du Directoire ; il l'avait installé, se trouvant alors commandant en chef de l'armée de l'intérieur. Cela l'a conduit à passer en revue les cinq Directeurs dont il a donné les portraits et le caractère. Il a peint leurs ridicules et leurs fautes, ce qui a conduit aux événemens de Fructidor, et a fourni un grand nombre de choses fort curieuses. Voici ce que j'en ai recueilli, partie de ses conversations perdues, partie de ses dictées sur les campagnes d'Italie.

« *Barras*, disait l'Empereur, d'une des bonnes » familles de Provence, était officier au régiment » de l'île-de-France ; à la révolution, il fut » nommé député à la Convention nationale par » le département du Var. Il n'avait aucun talent » pour la tribune, et nulle habitude de travail. » Après le trente et un mai, il fut nommé avec » Fréron, commissaire à l'armée d'Italie et en » Provence, alors foyer de la guerre civile. De

retour à Paris ; il se jeta dans le parti thermidorien ; menacé par Robespierre, ainsi que Tallien et tout le reste du parti de Danton, ils se réunirent, et firent la journée du neuf thermidor. Au moment de la crise, la Convention le nomma pour marcher contre la commune, qui s'était insurgée en faveur de Robespierre ; il réussit.

» Cet événement lui donna une grande célébrité. Tous les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France.

» Le douze Vendémiaire, au moment de la crise, on imagina, pour se défaire subitement des trois commissaires près de l'armée de l'intérieur, de réunir dans sa personne les pouvoirs de commissaire et ceux de commandant de cette armée. Mais les circonstances étaient trop graves pour lui ; elles étaient au-dessus de ses forces : Barras n'avait pas fait la guerre, il avait quitté le service n'étant que capitaine ; il n'avait d'ailleurs aucune connaissance militaire.

» Les événemens de Thermidor et de Vendé-

» miaire le portèrent au Directoire : il n'avai
» point les qualités nécessaires pour cette place
» il fit mieux que ceux qui le connaissaient n'at
» tendaient de lui.

» Il donna de l'éclat à sa maison ; il avait u
» train de chasse, et faisait une dépense consi
» dérable. Quand il sortit du Directoire, au dix
» huit Brumaire, il lui restait encore une grand
» fortune ; il ne la dissimulait pas. Cette fortun
» n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir in
» flué sur le dérangement des finances ; mais l
» manière dont il l'avait acquise, en favorisan
» les fournisseurs, altéra la morale publique.

» Barras était d'une haute stature ; il parl
» quelquefois dans des momens d'orage, et s
» voix couvrait alors la salle. Ses facultés mo
» rales ne lui permettaient pas d'aller au-delà d
» quelques phrases. La passion avec laquelle i
» parlait, l'aurait fait prendre pour un homm
» de résolution. Il ne l'était point ; il n'avai
» aucune opinion faite sur aucune partie d
» l'administration publique.

» En Fructidor, il forma, avec Rewbell e
» La Réveillère-Lepaux, la majorité contr

Carnot et Barthélemi; après cette journée, il fut en apparence l'homme le plus considérable du Directoire; mais, en réalité, c'était Rewbell qui avait la véritable influence des affaires. Barras soutint constamment en public le rôle d'un ami chaud de Napoléon. Lors du trente Prairial, il eut l'adresse de se concilier le parti dominant dans l'assemblée, et ne partagea pas la disgrâce de ses collègues.

» *La Réveillère-Lepaux*, natif d'Angers, était de la très-petite bourgeoisie, petit, bossu, de l'extérieur le plus désagréable qu'on puisse imaginer : c'était un véritable Esope. Il écrivait passablement; son esprit était de peu d'étendue; il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes. Il fut alternativement dominé, selon les temps, par Carnot et Rewbell. Le Jardin des Plantes, et la *théophilantrhopie*, nouvelle religion dont il avait la manie de vouloir être fondateur, faisaient toute son occupation. Du reste, il était patriote chaud et sincère, honnête homme, citoyen probe et instruit; il entra pauvre au Directoire et en sortit pauvre. La nature ne

» lui avait accordé que les qualités d'un magistr
» subalterne. »

Napoléon, après son retour de l'armée d'
talie, se trouva, sans qu'il en pût deviner
cause, l'objet tout particulier du soin, de l'a
tention et des cajoleries du Directeur La Réve
lère, qui un jour lui offrit un dîner, *stricteme*
en famille, « et cela, disait-il, pour être pl
» ensemble. » Le jeune général l'accepta; e
en effet, il ne s'y trouvait que la femme et
fille du Directeur; et tous les trois, par pare
thèse, disait l'Empereur, étaient trois chef
d'œuvre de laideur. Après le dessert, les de
femmes se retirèrent, et la conversation devi
sérieuse. La Réveillère s'étendit longuement s
les inconvéniens de notre religion, la nécess
néanmoius d'en avoir une, et vanta en gra
détail les avantages de celle qu'il prétendait i
tituer; *la Théophilanthropie.* « Je commençai
» trouver, disait l'Empereur, la conversati
» longue et un peu lourde, quand tout à co
» se frottant les mains avec satisfaction et d'
» air malin : De quel prix serait pourtant u
» acquisition comme la vôtre? de quelle utili

le quel poids ne serait pas votre nom? et omme cela serait glorieux pour vous? Allons, qu'en pensez-vous? Le jeune général était oin de s'attendre à une pareille proposition ; outefois il répondit avec humilité qu'il ne se entait pas digne d'un tel honneur; et puis, que dans les routes obscures, il avait pour principe de suivre ceux qui le devançaient; qu'ainsi il était résolu de faire là-dessus comme vaient fait son père et sa mère. Une réponse si positive fit bien voir au grand-prêtre qu'il n'y avait rien à faire, et il en demeura là; mais aussi, depuis, plus de petits soins ni de cajoleries pour le jeune général.

» *Rewbell*, disait l'Empereur, natif d'Alsace, était un des meilleurs avocats de Colmar. Il avait de l'esprit, de cet esprit qui caractérise un bon praticien; il influença presque toujours les délibérations, prenait facilement des préjugés, croyait peu à la vertu, était d'un patriotisme assez exalté. C'est un problème que de savoir s'il s'est enrichi au Directoire : il était environné de fournisseurs, il est vrai; mais, par la tournure de son esprit, il serait possible

» qu'il se fût plu seulement dans la convers
» tion d'hommes actifs et entreprenans, et qu
» eût joui de leurs flatteries sans leur faire pay
» les complaisances qu'il avait pour eux. Il ava
» une haine particulière contre le système ge
» manique : il a montré de l'énergie dans l
» assemblées, soit avant ou après sa magistr
» ture; il aimait à travailler et à agir; il ava
» été membre de la constituante et de la co
» vention : celle-ci le nomma commissaire
» Mayence, où il montra peu de caractère
» nul talent militaire; il contribua à la redditio
» de la place, qui pouvait encore se défendr
» Il avait, comme les praticiens, un préjug
» d'état contre les militaires.

» *Carnot*, natif de Bourgogne, était entr
» très-jeune dans le génie, et soutint dans so
» corps le système de Montalembert. Il passa
» pour un original parmi les camarades, et éta
» déjà chevalier de Saint-Louis lors de la r
» volution, qu'il embrassa chaudement. Il fu
» nommé à la convention, et membre du comit
» de salut public avec Robespierre, Barrère
» Couthon, Saint-Juste, Billaud-Varennes

Collot-d'Herbois, etc. Il montra une grande exaltation contre les nobles, ce qui lui occasionna plusieurs querelles avec Robespierre, qui, sur les derniers temps, en protégeait un grand nombre.

» Carnot était travailleur, sincère dans tout, mais sans intrigues, et facile à tromper. Il fut employé auprès de Jourdan comme commissaire de la Convention au déblocus de Maubeuge, où il rendit des services; au comité de salut public, il dirigea les opérations de la guerre, où il fut utile; du reste, sans expérience ni habitude de la guerre. Il montra toujours un grand courage moral.

» Après Thermidor, lorsque la Convention mit en arrestation tous les membres du comité de salut public excepté lui, Carnot voulut partager leur sort. Cette conduite fut d'autant plus noble, que l'opinion publique était violemment prononcée contre le comité. Il fut nommé membre du Directoire après Vendémiaire; mais depuis le neuf Thermidor il avait l'âme déchirée par les reproches de l'opinion publique, qui attribuait au comité tout le sang

» qui avaît coulé sur les échafauds. Il sentit l
» besoin d'acquérir de l'estime, et en croyan
» diriger lui-même, il se laissa entraîner par de
» meneurs du parti de l'étranger. Alors il fu
» porté aux nues; mais il ne mérita pas les éloge
» des ennemis de la patrie; il se trouva plac
» dans une fausse position, et succomba e
» Fructidor.

» Après le dix-huit Brumaire, Carnot fut rap
» pelé et mis au ministère de la guerre par l
» Premier Consul; il eut beaucoup de querelle
» avec le ministre des finances et le directeu
» du trésor Dufrènes, dans lesquelles il est just
» de dire qu'il avait toujours tort. Enfin il quitt
» le ministère, persuadé qu'il ne pourrait plu
» aller faute d'argent.

» Membre du Tribunat, il parla et vota contr
» l'Empire; mais sa conduite toujours droite n
» donna point d'ombrage à l'administration. Plu
» tard, il fut fait inspecteur en chef aux revues
» et reçut de l'Empereur une pension de retrait
» de vingt mille francs.

» Tant que les choses prospérèrent, l'Empe
» reur n'en entendit point parler; mais après

» campagne de Russie, lors des malheurs de la » France, Carnot demanda du service; la ville » d'Anvers lui fut confiée; il s'y comporta bien. » Au retour de 1815, l'Empereur, après quelque » hésitation, le nomma ministre de l'intérieur, » et il n'eut pas lieu de s'en plaindre : il le » trouva fidèle, probe, travailleur, et toujours » vrai. Nommé de la commission du gouverne- » ment provisoire au mois de juin, et peu propre » à cette fonction, il y fut joué.

» *Le Tourneur de la Manche* est né en Nor- » mandie; il avait été officier dans le génie avant » la révolution. On a peine à s'expliquer com- » ment il fut nommé au Directoire; ce ne peut » être que par une de ces bizarreries attachées » aux grandes assemblées. Il était de peu d'es- » prit, de peu d'instruction et d'un petit carac- » tère. Il y avait à la Convention cinq cents » députés qui lui étaient préférables; du reste » il était probe et honnête homme : il sortit » pauvre du Directoire. »

Le Tourneur se rendit la fable et la risée de Paris. Il vint, dit-on, de son département pren- dre possession au Directoire, dans un chariot,

avec sa gouvernante, ses ustensiles de cuisine, sa basse-cour. Les mauvais plaisans de la capitale l'ajustèrent, et il fut aussitôt noyé. On le faisait revenir du Jardin des plantes, où il était accouru tout d'abord, et raconter ce qu'il y avait trouvé de rare; et, comme on lui demandait s'il y avait vu *Lacépède*, il s'étonnait fort de l'avoir passée, assurant qu'on ne lui avait montré que *la Giraffe**.

« A peine le Directoire fut établi, qu'il se » compromit à tous les yeux par de grands tra» vers d'esprit, de mœurs et de combinaisons. » Ce ne furent que fautes et absurdités; il se » trouva discrédité, perdu, au moment même » de son apparition. Les directeurs, étourdis » de leur élévation, songèrent à se donner des » manières, et coururent après le bon ton. » Pour mieux y réussir, chacun des directeurs » se composa une petite Cour, où fut accueil» lie la haute classe, jusque là disgraciée et » leur ennemie naturelle; tandis qu'on en re

* On m'a assuré, depuis, qu'une partie de ces quolibets étaient étrangers à Le Tourneur, et ne devaient regarder que Le Tourneux, ministre vers ces temps-là.

» poussait la masse des anciennes connaissan-
» ces, celle des camarades, comme trop vul-
» gaire désormais. Tous ceux qui, dans la ré-
» volution, avaient montré plus d'énergie que
» les membres du Directoire, ou avaient mar-
» ché avec eux, leur devinrent importuns et
» furent aussitôt éloignés : le Directoire donna
» donc à rire à l'un des deux partis, et s'aliéna
» l'autre. Les cinq petites Cours exigeaient d'au-
» tant plus de servitude, qu'elles étaient su-
» balternes et ridicules; mais un grand nombre
» d'hommes ne purent se résoudre à plier de-
» vant des formes que ni les circonstances ré-
» centes, ni la nature du gouvernement, ni le
» prestige des gouvernans ne pouvaient faire
» admettre.

» Cependant tout ce que le Directoire fit pour
» gagner les salons de Paris ne lui réussit pas;
» il n'acquit aucune influence sur eux; et le
» parti des Bourbons gagna du terrain. Lorsque
» le Directoire s'en aperçut, il revint brusque-
» ment en arrière; mais alors il ne trouva plus
» les républicains qu'il avait aliénés. Ce furent
» donc des oscillations perpétuelles qui ressem-

» blaient à des caprices; on naviguait sans di-
» rection, on n'avait aucun but, on n'était pas
» un. On ne voulait ni terreur ni royalisme;
» mais on ne savait pas prendre la route qui
» devait faire arriver.

» Le Directoire crut alors remédier à ces
» incertitudes, et éviter ces perpétuelles oscil-
» lations, en frappant à la fois les deux partis
» extrêmes, qu'ils l'eussent mérité ou non : s'il
» faisait arrêter un royaliste qui avait conspiré
» ou troublé la tranquillité publique, il faisait
» au même instant arrêter un républicain, n'eut-
» il rien fait. Ce système s'appela *la bascule po-*
» *litique*. L'injustice, la fausseté de ce système
» discrédita le gouvernement; toutes les âmes
» se resserrèrent; ce fut un gouvernement de
» plomb. Tous les sentimens vrais et généreux
» furent contre le Directoire.

» Les gens d'affaires, les agioteurs, les intri-
» gans s'emparèrent des ressorts, et eurent tout
» crédit; les places furent données à des hom-
» mes vils, à des protégés ou à des parens; la
» corruption s'introduisit dans toutes les bran-
» ches de l'administration; les dilapidateurs

» l'eurent bientôt senti, et purent agir sans » crainte. Les affaires étrangères, les armées, » les finances, l'intérieur, tout se ressentit d'un » système aussi vicieux.

» Un tel état de chose amoncela bientôt un » orage politique; et l'on marcha à grand pas » vers la crise de Fructidor.

» A cette époque, la manière du Directoire » continuait d'être molle, capricieuse, incer- » taine; des émigrés rentrés, des journalistes » aux gages de l'étranger, flétrissaient auda- » cieusement les meilleurs patriotes. La rage » des ennemis de la gloire nationale irritait, » exaspérait les soldats de l'armée d'Italie; ceux- » ci se prononçaient hautement contre eux; les » conseils de leur côté ne parlaient plus que » prêtres, cloches et émigrés; ils agissaient en » vrais contre-révolutionnaires; aussi tous les » officiers de l'armée qui avaient plus ou moins » marqué dans les départemens, dans les batail- » lons volontaires, ou même dans les troupes de » ligne, se sentant attaqués dans ce qui les » touchait de plus près, irritaient encore la

» colère de leurs soldats ; tous les esprits étaien
» enflammés.

» Dans une circonstance aussi orageuse, que
» parti devait prendre le général de l'armée d'I
» talie ? Il s'en présentait trois :

» 1°. Se ranger du parti dominant dans les
» Conseils ? Mais il était déjà trop tard ; l'armée
» se prononçait, et les meneurs du parti, les
» orateurs du Conseil, en l'attaquant sans cesse,
» lui et l'armée, ne lui laissaient plus la possi-
» bilité de prendre cette résolution.

» 2°. De prendre le parti du Directoire et de
» la République ? C'était le plus simple, celui
» du devoir, l'impulsion de l'armée, celui même
» où l'on se trouvait déjà engagé ; car tous les
» écrivains restés fidèles à la révolution s'étaient
» déclarés d'eux-mêmes les ardens défenseurs
» et les apologistes zélés de l'armée et de son
» chef.

» 3°. De dominer les deux factions, en se
» présentant franchement dans la lutte comme
» régulateur de la République ? Mais quelque
» fort que Napoléon se sentît de l'appui des

armées; quelque accrédité qu'il fût en France, il ne pensait pas qu'il fût encore dans l'esprit du temps, ni dans l'opinion publique, de lui permettre une marche aussi audacieuse. Et d'ailleurs, quand ce troisième parti eût été son but secret, il n'eût pu y arriver immédiatement et sans avoir au préalable épousé un des deux partis qui se partageaient en ce moment l'arène politique. Il fallait de nécessité d'abord se ranger ou du côté des Conseils, ou du côté du Directoire, lors même qu'on eût voulu former un tiers parti.

» Ainsi, des trois partis à prendre, le troisième, pour son exécution, rentrait dans l'un des deux premiers : depuis le renouvellement des Conseils et l'attaque déjà formée par eux contre Napoléon, l'un des deux autres, le premier, lui était absolument interdit.

» Cette analyse, observait l'Empereur, ressortait tout naturellement d'une profonde méditation sur les circonstances actuelles de la France. Le général n'avait donc rien à faire qu'à laisser aller les événemens, et seconder l'impulsion naturelle de ses troupes. De là

» l'Adresse de l'armée d'Italie et le fameux Ord
» du jour de son général.

» Soldats, je le sais, disait-il, votre cœ
» est plein d'angoisses sur les malheurs de
» patrie; mais si les menées de l'étranger po
» vaient l'emporter, nous volerions du somm
» des Alpes avec la rapidité de l'aigle, pour d
» fendre cette cause qui nous a déjà coûté ta
» de sang.

» Ces mots décidèrent la question, les s
» dats, en délire, voulaient tous marcher s
» Paris, le contre-coup en retentit aussit
» dans la capitale. Il s'y fit une véritable expl
» sion; et le Directoire, que chacun croy
» perdu, qui l'instant d'auparavant chancel
» seul et abandonné, se trouva tout-à-coup f
» de l'opinion publique; il prit aussitôt l'at
» tude et la marche d'un parti triomphant,
» terrassa à l'instant tous ses ennemis.

» Le général de l'armée d'Italie avait fait p
» ter l'Adresse de ses soldats au Directoire
» Augereau, parce qu'il était de Paris, et f
» prononcé dans les idées du moment.

» Cependant les politiques du temps

demandèrent : Qu'aurait fait Napoléon, si les Conseils l'eussent emporté ; si cette faction, qui fut vaincue, avait au contraire culbuté le Directoire? Dans ce cas, il paraît qu'il était décidé à marcher sur Lyon et Mirbel avec quinze mille hommes. Là se fussent aussitôt ralliés à lui tous les républicains du Midi et de la Bourgogne. Les Conseils, victorieux, n'auraient pas été trois ou quatre jours sans se diviser violemment ; car si ses membres étaient uniformes dans leur marche contre le Directoire, on savait qu'ils étaient loin de l'être dans le but ultérieur qu'ils se proposaient. Les meneurs tels que Pichegru, Imbert-Colomès et autres, vendus à l'étranger, poussaient violemment au royalisme et à la contre-révolution ; tandis que Carnot et autres voulaient des résultats tout à fait contraires. La confusion et l'anarchie n'eussent donc pas manqué d'être aussitôt dans l'État. Alors toutes les classes des citoyens, toutes les factions auraient vu avec plaisir dans Napoléon, un ancre de salut, un point de ralliement, seul propre à sauver tout à la fois

» et de la terreur royale, et de la terreur de
» magogique. Il devait donc arriver facilemen
» à Paris, et s'y trouver naturellement porté
» la tête des affaires par le vœu et l'assent
» ment de tous les partis. La majorité des con
» seils était forte et positive, à la vérité; ma
» c'était uniquement contre les directeurs. Ell
» devait se diviser à l'infini, sitôt qu'ils seraien
» renversés.

» Le choix de trois nouveaux directeurs ve
» nant à mettre au grand jour la véritable in
» tention des mesures de la contre-révolution
» l'immensité des citoyens, dans leur effroi
» allait se précipiter vers Napoléon déployan
» l'oriflamme national; car les vrais contre-ré
» volutionnaires étaient, au fait, en petit nom
» bre, et leurs prétentions trop ridicules et tro
» absurdes. Tout eût plié devant Napoléon
» l'eût-on appelé César ou Cromwel. Il marcha
» avec une religion, un parti dont les idé
» étaient fixes et populaires, il était maître d
» ses soldats, les caisses de l'armée étaient ple
» nes; il possédait tous les autres moyens pr
» pres à s'assurer leur constance et leur fidé

lité ; et s'il s'agissait de dire si Napoléon, dans le secret de son cœur, n'aurait pas désiré que les affaires eussent pris cette tournure? Nous penserions que oui. Que le triomphe de la majorité des Conseils, fut son désir et son espérance? Nous sommes portés à le croire par le fait suivant : c'est que dans le moment de la crise entre les deux factions, un arrêté secret, signé des trois membres composant le parti du Directoire, lui demanda trois millions pour soutenir l'attaque des Conseils, et que Napoléon, sous divers prétextes, ne les envoya pas, quoique cela lui fût facile ; et l'on sait qu'il n'est pas dans son caractère d'hésiter pour des mesures d'argent. . . . .

» Aussi, quand la lutte fut finie, et que le Directoire triomphant se plut à déclarer tout haut qu'il devait toute son existence à Napoléon, il conserva néanmoins dans le cœur quelques sentimens vagues que Napoléon n'avait embrassé son parti que dans l'espoir de le voir culbuté, et de se mettre à sa place.

» Quoi qu'il en soit, après le dix-huit Fructidor, l'ivresse de l'armée fut au comble, et le

» triomphe de Napoléon complet. Mais le Dire
» toire, malgré sa reconnaissance apparent
» l'entoura, dès ce moment, de nombre
» agens qui épièrent ses pas, et cherchèrent
» pénétrer ses pensées.

» La position de Napoléon était délicat
» quoique sa conduite eût été si régulière
» si parfaite, qu'encore même à présent, no
» n'entretenons que de simples conjectures s
» cet objet; seulement, c'est dans cette délic
» tesse de position que nous croyons trouv
» les principales raisons de la conclusion de
» paix à Campo-Formio, du refus de demeur
» au congrès de Rastadt, et enfin de l'entr
» prise de l'expédition d'Égypte.

» Comme il arrive toujours en France, aus
» tôt après le dix-huit Fructidor, le parti vain
» disparut tout-à-coup, et la majorité du Dire
» toire triompha sans modération. Il devint tou
» et réduisit les Conseils à rien.

» Napoléon sentit alors la nécessité de la pai
» qui, terminant les affaires actuelles, lui do
» nerait une nouvelle popularité : il avait to
» à craindre de la continuation de la guerre

elle pouvait fournir à ceux qui l'auraient sus-pecté, des prétextes faciles de lui nuire; on pouvait vouloir l'exposer dans des situations difficiles, et se servir contre lui du concours des autres généraux.

» Deux des plus célèbres d'alors avaient manifesté des dispositions authentiques dans cette grande affaire de Fructidor : c'étaient Moreau et Hoche.

» Moreau s'était tout à fait montré contre le Directoire; et, par une conduite pusillanime et répréhensible, il se perdit tout à la fois sous le rapport du devoir et sous celui du point d'honneur.

» Hoche fut en entier pour le Directoire; cédant à la fougue de son caractère, il fit marcher sur Paris une partie de son armée, manqua son but par trop d'impétuosité. Ses troupes furent contremandées par la puissance des Conseils, et lui-même fut obligé de se sauver de Paris, dans la crainte de se voir arrêté par ces mêmes Conseils.

» Hoche n'avait donc rien fait pour le succès de cette journée; il y avait même nui par

» trop de zèle; mais il avait montré un homm
» tout dévoué, et la majorité du Directoir
» pouvait se fier aveuglément à lui, bien qu
» son imprudence eût manqué de le perdre.

» Cette même majorité du Directoire doutai
» au contraire de Napoléon, qui l'avait fai
» triompher; il lui restait toujours que ce gé
» néral avait pu calculer que le Directoire suc
» comberait sous les Conseils, et qu'il pourra
» s'élever sur ses ruines.

» Cependant, comment le Directoire pou
» vait-il arranger cette pensée avec les acte
» de ce général, qui avait tout mis dans la ba
» lance pour le faire triompher; car il est évi
» dent que sans l'ordre du jour de Napoléo
» et l'adresse de son armée, le Directoire éta
» perdu.

» Des personnes bien instruites pensent qu'a
» vrai Napoléon n'avait pas assez calculé so
» influence personnelle en France, qu'il s'e
» était laissé imposer par les libelles et les jou
» naux dirigés contre lui; qu'il avait cru le
» mesures qu'il prenait, propres, non à fai
» triompher tout à fait le Directoire, mais just

e qu'elles devaient être pour devenir lui-
même le sauveur et le vrai soutien de la Ré-
ublique. Ces personnes ajoutent qu'au mo-
ment où les officiers que Napoléon avait à Paris
t toute la correspondance de la France lui
urent appris que sa proclamation avait, du
oir au matin, changé tout à fait l'esprit de
'intérieur, alors seulement il s'aperçut qu'il
vait trop fait. Nous nous rangerions d'autant
lus volontiers de cette opinion, que nous
e saurions comprendre comment Napoléon
ut pensé sérieusement à conserver trois
irecteurs dont il ne faisait aucun cas. Celui
le tous qu'il estimait (Carnot) était du parti
pposé, et nous savons qu'il était indigné de
a corruption ou de la faiblesse des autres.

» Le nommé Bottot, agent intime de Barras,
ut expédié auprès de Napoléon avec la mis-
ion secrète de le pénétrer, et de savoir pour-
uoi il n'avait pas envoyé les trois millions
ont le Directoire avait eu tant de besoin.

» Bottot joignit le général français à Passe-
iano; il intrigua beaucoup dans les alentours
le Napoléon; mais il trouva chacun très-chaud

» pour le parti qui avait triomphé; et, aya
» quelques intérêts à traiter pour lui-même,
» finit par avouer, dans quelques conversatio
» intimes, le secret de sa mission et les sou
» çons vagues du Directoire. Il avait été facil
» ment détrompé par la simplicité de l'ento
» rage du général, la franchise de Napoléon
» surtout par l'élan de toute l'armée, et cel
» de l'Italie entière en sa faveur. Mais le Dire
» toire eût-il eu raison, il n'eût pas été difficil
» au milieu de cette atmosphère, avec des pr
» venances et quelques conversations naïves
» simples, d'ôter à Bottot jusqu'au plus pe
» ombrage. Aussi écrivit-il à Paris que les crai
» tes conçues n'étaient que de véritables ch
» mères, bien moins dangereuses que le ma
» vais esprit des gens qui voulaient les fai
» croire. Mais les trois millions, lui disait-o
» d'où peut venir ce refus? — Napoléon av
» prouvé que l'ordre envoyé par le Directoi
» était mystérieux, irrégulier, et qu'environ
» de fripons qui avaient déjà si notoireme
» volé le trésor, il avait dû s'assurer pruden
» ment de la vérité; qu'il avait aussitôt expéd

à Paris son aide de camp de confiance Lavalette, et qu'aussitôt que Lavalette lui eut mandé le véritable état des choses, les trois millions partaient lorsque la journée se trouva décidée. »

## Lundi 10.

ur la diplomatie anglaise. — Lords Whitworth, Chatam. — Castelreagh, Cornwallis, Fox, etc.

Aujourd'hui, la suite de la conversation a onduit l'Empereur à dire que rien n'était dangereux et perfide comme les conversations officielles avec les agens diplomatiques anglais. Les ministres anglais, disait-il, ne présentent jamais une affaire comme de leur nation à une autre nation, mais bien comme d'eux-mêmes à leur propre nation; s'embarrassant peu de ce qu'ont dit ou disent leurs adversaires; ils présentent hardiment ce qu'ont dit leurs agens diplomatiques, ou ce qu'ils leur font dire, se retranchant sur ce que ces agens, ayant un caractère public, étant notariés, doivent avoir titre de foi dans leurs rapports. C'est ainsi, observait-il, que les ministres anglais avaient,

» dans le temps, publié une longue conversa
» tion avec moi, Napoléon, sous le nom d
» lord Whitworth, laquelle était entièremen
» fausse *. »

Cet ambassadeur avait sollicité une audienc
du Premier Consul, et des communication
personnelles. Le Premier Consul, qui lui-mêm
aimait à traiter directement les affaires, s'
prêta volontiers. « Mais ce fut pour moi, disa
» l'Empereur, une leçon qui changea ma mé
» thode pour jamais. A compter de cet instant
» je ne traitai plus officiellement d'affaires polit
» ques que par l'intermédiaire de mon ministr
» des relations extérieures. Celui-là du moin
» pouvait donner un démenti authentique
» formel; le souverain ne le pouvait pas.

* Nous tous qui avons été à Sainte-Hélène, nous to
qui avons vu et avons été pour quelque chose dans l
faits allégués au Parlement d'Angleterre par lord B
thurst, nous pouvons affirmer devant Dieu et deva
les hommes, que les ministres anglais n'ont pas cessé
mériter les justes reproches encourus au temps de lo
Whitworth. Nombre d'Anglais, sur les lieux mêmes,
sont demeurés d'accord avec nous, et en ont rougi, on
ils dit, pour leur pays!!!.....

» Il est entièrement faux, continuait l'Em-
» pereur, que notre entrevue personnelle ait
» eu rien qui sortît des bienséances accoutu-
» mées. Lord Whitworth, lui-même, au sortir
» de la conférence, se trouvant avec d'autres
» ambassadeurs, leur dit en avoir été très-sa-
» tisfait, et qu'il ne doutait pas que toutes nos
» affaires ne se terminassent bien. Or, quel ne
» fut pas l'étonnement de ces mêmes ambassa-
» deurs lorsqu'ils lurent, à quelque temps de là
» dans les papiers anglais, le rapport de lord
» Whitworth, dans lequel il m'accusait de m'ê-
» tre livré à des emportemens extrêmes et in-
» convenans. Nous avions alors des amis chauds
» parmi ces ambassadeurs, et quelques-uns fu-
» rent jusqu'à témoigner leur surprise au diplo-
» mate anglais, en lui rappelant que cela res-
» semblait peu à ce qu'il leur avait dit au sortir
» de la conférence même. Lord Whitworth esco-
» barda comme il put, mais n'en maintint pas
» moins les assertions du document officiel.

» Le fait, observait l'Empereur, est que
» tous les agens politiques anglais sont dans le
» cas de faire deux rapports sur le même objet;

» l'un public et faux, pour les archives ministé
» rielles, l'autre confidentiel et vrai, pour le
» seuls ministres; et quand la responsabilité d
» ceux-ci se trouve en jeu, ils produisent l
» premier, qui, bien que faux, répond à tout
» les met à couvert. Et c'est ainsi, disait l'Em
» pereur, que les meilleures institutions devie
» nent vicieuses quand la morale cesse d'en êt
» la base, et quand les agens ne sont plus co
» duits que par l'égoïsme, l'orgueil et l'insolenc
» Le pouvoir absolu n'a pas besoin de mentir;
» se tait. Le gouvernement responsable, oblig
» de parler, déguise et ment effrontément.

» C'est, du reste, une chose bien remarqua
» ble, que dans ma grande lutte avec l'Angl
» terre, son gouvernement ait eu l'art de jet
» constamment tant d'odieux sur ma personn
» et mes actes; qu'il se soit si impudemmen
» récrié sur mon despotisme, mon égoïsme
» mon ambition, ma perfidie, précisément quan
» lui seul était coupable de tout ce dont il osa
» m'accuser. Il fallait donc qu'il existât un bie
» fort préjugé contre moi, et que je fusse rée
» lement bien à craindre, puisqu'on pouvait s'

» laisser prendre. Je le conçois de la part des » rois et des cabinets, il y allait de leur exis- » tence; mais de la part des peuples!!!...

» Les ministres anglais ne cessaient de par- » ler de mes déceptions; mais pouvait-il être » rien de comparable à leur machiavélisme, à » leur égoïsme durant tout le temps de boule- » versement, et les convulsions qu'ils alimen- » taient eux-mêmes?

» Ils sacrifièrent la malheureuse Autriche » en 1805, uniquement pour échapper à l'in- » vasion dont je les menaçais.

» Ils la sacrifièrent encore en 1809, seule- » ment pour se mettre plus à l'aise sur la pé- » ninsule espagnole.

» Ils sacrifièrent la Prusse en 1806, dans » l'espoir de recouvrer le Hanovre.

» Ils ne secoururent pas la Russie en 1807, » parce qu'ils préféraient aller saisir des colonies » lointaines, et qu'ils essayaient de s'emparer » de l'Egypte.

» Ils donnèrent le spectacle de l'infâme bom- » bardement de Copenhague, en pleine paix, » et du larcin de la flotte danoise par un vrai

» guet-apens. Déjà ils avaient donné un pare
» spectacle, par la saisie, aussi en pleine paix
» de quatre frégates espagnoles chargées de ri
» ches trésors; ce qu'ils avaient opéré en véri
» table vol de grands chemins.

» Enfin, durant toute la guerre de la péni
» sule, dont ils cherchent à prolonger la con
» fusion et l'anarchie, on ne les voit s'em
» presser qu'à trafiquer des besoins et du san
» espagnol, en faisant acheter leurs services
» leurs fournitures au poids de l'or et des con
» cessions.

» Quand toute l'Europe s'égorge à la faveu
» de leurs intrigues et de leurs subsides, eu
» ne s'occupent, à l'écart, que de leur propr
» sûreté, des avantages de leur commerce, d
» la souveraineté des mers et du monopole d
» monde. Pour moi, je n'avais jamais rien fa
» de tout cela, et, jusqu'à la malheureuse a
» faire d'Espagne qui du reste ne vient qu'
» près celle de Copenhague, je puis dire qu
» ma moralité demeure inattaquable. Mes tra
» sactions avaient pu être tranchantes, dictat
» riales, mais jamais perfides.

» Et que l'on s'étonne à présent, que l'on » se demande comment il s'est fait qu'en 1814, » l'Angleterre ayant été la vraie libératrice de » l'Europe, aucun Anglais néanmoins n'ait pu » faire un pas sur le continent sans trouver par- » tout les malédictions, la haine, l'exécration !... » C'est que tout arbre porte son fruit, que l'on » ne recueille que ce que l'on a semé, et que » tel devait être le résultat infaillible des méfaits » de l'administration anglaise, de la dureté, de » l'insolence des ministres à Londres, et de » celles de leurs agens par tout le globe.

» Depuis un demi-siècle, les ministères an- » glais ont toujours été en baissant de considé- » ration et d'estime publiques. Jadis ils étaient » disputés par de grands partis nationaux, ca- » ractérisés par de grands systèmes distincts; » aujourd'hui ce ne sont plus que les débats » d'une même olygarchie, ayant toujours le » même but, et dont les membres discordans » s'arrangent entre eux, à l'aide de concessions » et de compromis : ils ont fait du cabinet de » Saint-James une boutique.

» La politique de lord Chatam pouvait avoir » ses injustices; mais il les proclamait du moins » avec audace et énergie : elles avaient une cer- » taine grandeur. M. Pitt y a introduit l'astuce » et l'hypocrisie; lord Castelreagh, son soi- » disant héritier, y a réuni le comble de toutes » les sortes de turpitudes et d'immoralités. Cha- » tam se faisait gloire d'être un *marchand;* lord » Castelreagh, au grand détriment de sa nation, » s'est donné la jouissance de faire le *Monsieur;* » il a sacrifié son pays pour fraterniser avec les » grands du continent, et dès-lors a joint les » vices du salon à la cupidité du comptoir; la » duplicité, la souplesse du courtisan, à la du- » reté, à l'insolence du parvenu.

» La pauvre constitution anglaise est grave- » ment compromise aujourd'hui : il y a loin de » là aux Fox, aux Sheridan, aux Gray; à ces » grands talens, à ces beaux caractères de l'op- » position, que l'oligarchie victorieuse a tant » bafoués. »

« Lord Cornwallis, observait l'Empereur, est » le premier Anglais qui m'ait donné une sé-

» rieuse bonne opinion de sa nation ; puis Fox ; » et je pourrais encore ajouter ici, au besoin, » l'amiral d'aujourd'hui : (Malcolm).

» *Cornwallis*, disait-il, était dans toute l'é- » tendue du terme un digne, brave et honnête » homme. Lors du traité d'Amiens, et l'affaire » convenue, il avait promis de signer le lende- » main à une certaine heure : quelque empêche- » ment majeur le retint chez lui ; mais il en- » voya sa parole. Le soir même un courrier de » Londres vint lui interdire certains articles ; il » répondit qu'il avait signé, et vint apposer sa » signature. Nous nous entendions à merveille ; » je lui avais livré un régiment qu'il s'amusait » fort à faire manœuvrer. En tout j'en ai con- » servé un agréable souvenir, et il est certain » qu'une demande de lui eût eu plus d'empire » sur moi, peut-être, que celle d'un souverain. » Sa famille a paru le deviner ; on m'a fait quel- » quefois des demandes en son nom, elles ont » toutes été satisfaites.

» *Fox* vint en France immédiatement après » le traité d'Amiens. Il s'occupait d'une histoire » des Stuart, et me fit demander à fouiller dans

» nos archives diplomatiques. J'ordonnai que » tout fût mis à sa disposition. Je le recevais » souvent; la renommée m'avait entretenu de » ses talens; je reconnus bientôt en lui une » belle âme, un bon cœur, des vues larges, » généreuses, libérales, un ornement de l'hu- » manité : je l'aimais. Nous causions souvent, et » sans nul préjugé, sur une foule d'objets; quand » je voulais l'asticoter, je le ramenais sur la ma- » chine infernale; je lui disais que ses ministres » avaient voulu m'assassiner; il me combattait » alors avec chaleur, et finissait toujours en me » disant dans son mauvais français : *Premier » Consul, ôtez-vous donc cela de votre tête.* Mais » il n'était pas convaincu sans doute de la bonté » de sa cause, et il est à croire qu'il s'escrimait » bien plus en défense de l'honneur de son » pays, qu'en défense de la moralité des mi- » nistres. »

L'Empereur a terminé disant : « Il suffirait » d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwallis » pour faire la fortune morale d'une nation..... » Avec de telles gens, je me serais toujours » entendu; nous eussions été bientôt d'accord.

» Non-seulement nous aurions eu la paix avec » une nation foncièrement très-estimable; mais » encore nous aurions fait ensemble de très- » bonne besogne. »

## Mardi 11.

**Histoire de la Convention par Lacretelle. — Statistique des bœufs de l'île. — Calembourgs. — De la statistique en général.**

Aujourd'hui a été un de ces jours affreux de pluie et de vent si communs ici. L'Empereur a profité d'un petit moment, sur les trois heures, pour aller au jardin. Il m'y a fait appeler; il venait de lire l'histoire de la Convention par Lacretelle. Ce n'était pas mal écrit sans doute, disait-il; mais c'était mal digéré, on n'en retenait rien : le tout était une surface plane, sans nulle aspérité qui vous arrêtât. Il ne creusait pas son sujet, il ne rendait pas assez de justice à beaucoup d'acteurs célèbres, il ne faisait pas assez ressortir les crimes de plusieurs autres, etc.

La pluie nous a forcés de rentrer, nous avons

marché seuls long-temps dans le salon et la salle à manger.

On nous disait qu'il y avait dans l'île quatre mille bœufs, et qu'il s'en consommait en ce moment cinq cents dans l'année, dont cent cinquante pour nous, cinquante pour la colonie et trois cents pour les vaisseaux. On ajoutait qu'il fallait quatre ans pour reproduire les bœufs, etc.; et de là nous faisions nos calculs; on sait combien l'Empereur les aimait.

C'est une grande affaire dans l'île que l'existence de ces bœufs et leur consommation : il ne peut s'en tuer un seul sans l'ordre préalable du Gouverneur; et l'un des nôtres racontait à ce sujet que dans une des maisons ou cabanes de l'île, le maître lui avait dit : « On prétend que » vous vous plaignez là-haut, et que vous vous » trouvez malheureux (il parlait de Longwood); » mais nous ne le comprenons pas; car on dit » que vous avez du bœuf tous les jours; nous, » nous ne pouvons en avoir que trois ou quatre » fois l'année, et encore nous le payons trente » ou quarante sous la livre. » L'Empereur, qui

riait fort de ce détail, a dit : « Parbleu ! vous » auriez pu l'assurer qu'à nous il nous coûtait » plus d'une *couronne* *. »

J'observais, plus tard, que c'était le seul calembourg que j'eusse jusqu'ici entendu de la bouche de l'Empereur; mais celui à qui je parlais me dit alors en avoir recueilli un pareil, et sur le même sujet, à l'île d'Elbe. Un maçon employé aux constructions ordonnées par l'Empereur, était tombé et s'était blessé. L'Empereur, cherchant à le rassurer, lui disait que cela ne serait rien. « J'ai fait bien une autre » chute que toi, lui disait-il, et pourtant re» garde-moi : je suis debout, je me porte bien. »

L'Empereur s'est arrêté sur *la statistique politique*. Il a beaucoup vanté les progrès et l'utilité de cette science nouvelle, si propre, disait-il, à mettre sur la voie de la vérité, et à asseoir le jugement et les décisions. Il l'appelait *le budjet des choses* : et sans budjet point de salut, disait-il gaiement.

---

* *Couronne* en anglais, et dans plusieurs langues du continent, veut dire aussi un écu.

Alors quelqu'un a cité l'application singulière qu'en avait faite un Anglais ou un Allemand, qui avait eu la patience et le courage d'évaluer le nombre de fois que chaque lettre de l'alphabet se trouvait répétée dans la bible. Il en a cité une autre application moins triste et non moins singulière : celle d'un vieil Allemand de quatre-vingts ans qui s'était amusé à évaluer ce qu'il pouvait bien avoir mangé durant sa vie en bœufs, moutons, volailles, légumes, etc.; ce qu'il pouvait avoir bu. Or cela composait d'immenses troupeaux, d'énormes amoncèlemens de toute espèce. La place publique ne suffisait plus pour contenir tout ce qu'il avait engouffré. Le minutieux staticien ne s'en tenait pas là; il avait la curiosité de rechercher combien de fois il pouvait avoir remangé les mêmes choses. Car, observait-il judicieusement, leur transmutation dans sa personne devait avoir nécessairement servi à les reproduire, etc., etc. L'Empereur a beaucoup ri de ce calcul, et surtout de la rotation des allées et des venues des mêmes choses.

## Mercredi 12.

Caractères. — Bailli, Lafayette, Monge, Grégoire, etc. — Saint-Domingue. — Système à suivre. — Dictées sur la Convention.

Nous avions eu trois jours d'un temps affreux, l'Empereur a profité d'un instant de beau pour monter en calèche. Il venait de lire l'histoire de la constituante par Rabeau de St.-Etienne. Il portait contre celui-ci à peu près les mêmes plaintes que contre Lacretelle; il est passé de là à certains caractères : *Bailli*, disait-il, avait » été bien loin d'être méchant, mais c'était un » niais politique. *Lafayette* en avait été un autre. » Sa bonhomie politique devait le rendre cons- » tamment dupe des hommes et des choses. » Son insurrection des chambres, au retour de » Waterloo, avait tout perdu. Qui avait donc » pu lui persuader que je n'arrivais que pour » les dissoudre, moi qui n'avais de salut que » par elles? * »

Quelqu'un ayant dit, comme excuse ou atté-

* Voir la note du 5e vol. page 59.

nuation : « Sire, c'est pourtant le même homme » qui, traitant plus tard avec les alliés, s'est in- » digné qu'on lui proposât de livrer Votre Ma- » jesté, leur demandant avec chaleur, si c'était » bien au prisonnier d'Olmutz qu'on osait s'a- » dresser. — Mais, Monsieur, a repris l'Empe- » reur, vous quittez là un sujet pour en prendre » un autre, ou plutôt vous concordez avec ma » pensée, loin de la combattre. Je n'ai point » attaqué les sentimens ni les intentions de » M. de Lafayette, je ne me suis plaint que de » ses funestes résultats. »

Puis l'Empereur a continué de la sorte à passer en revue les premiers acteurs du temps ; il s'est fort arrêté sur l'affaire Favras, etc.

« Du reste, observait l'Empereur, rien n'était » plus commun que de rencontrer des hommes » de cette époque fort au rebours de la réputa- » tion que sembleraient justifier leurs paroles » et leurs actes d'alors. On pourrait croire » *Monge*, par exemple, un homme terrible : » Quand la guerre fut décidée, il monta à la » tribune des Jacobins, et déclara qu'il donnait » d'avance ses deux filles aux deux premiers

» soldats qui seraient blessés par l'ennemi; ce » qu'il pouvait faire à toute rigueur pour son » compte, disait l'Empereur; mais il prétendait » qu'on y obligeât tout le monde, et voulait » qu'on tuât tous les nobles, etc. * Or Monge » était le plus doux, le plus faible des hommes, » et n'aurait pas laissé tuer un poulet s'il eût » fallu en faire l'exécution lui-même, ou seule- » ment devant lui. Ce forcené républicain, à ce » qu'il croyait, avait pourtant une espèce de » culte pour moi, c'était de l'adoration : il m'ai- » mait comme on aime sa maîtresse, etc.

» Autre exemple, disait l'Empereur, *Gré-* » *goire*, si acharné contre le clergé, qu'il vou- » lait ramener à sa simplicité première, eût pu » être pris pour un héros d'irréligion; et Gré- » goire, quand les révolutionnaires reniaient » Dieu et abolissaient la prêtrise, faillit se faire » massacrer en montant à la tribune pour y » proclamer hautement ses sentimens religieux, » et protester qu'il mourrait prêtre. Quand on » détruisait les autels dans toutes les églises,

* Voyez vol. VI, à la table, pour le redressement de cette anecdote tout à fait démentie.

» Grégoire en élevait un dans sa chambre, et y » disait la messe chaque jour. Du reste, ajoutait » l'Empereur, le lot de celui-ci est tout trouvé. » S'ils le chassent de France, il doit aller se ré- » fugier à Saint-Domingue. L'ami, l'avocat, le » panégyriste des nègres, sera un Dieu, un saint » parmi eux. »

De là, la conversation est passée naturellement à Saint-Domingue. Dans ma jeunesse j'avais vu cette colonie au plus haut point de sa splendeur. L'Empereur m'a questionné beaucoup, et s'est informé de tous les détails de cette époque éloignée. Après toutes mes réponses, il a dit : « Je vais bien vous étonner sans doute; mais » je suis persuadé, d'après vos renseignemens » mêmes, que cette île n'a pas en ce moment » perdu d'un tiers, bien sûrement pas d'une » moitié, et que, sous peu, elle vaudra tout » ce qu'elle a valu. «

Au fait, je n'en serais pas étonné; les contes absurdes que l'on avait répandus au dehors, en Europe, sur notre France, devaient nous tenir en garde sur ceux qu'on pourrait bien nous faire touchant Saint-Domingue.

Après la restauration, disait l'Empereur, le gouvernement français y avait envoyé des émissaires et des propositions qui avaient fait rire les nègres. « Pour moi, ajouta-t-il, à mon re» tour de l'île d'Elbe, je me fusse accommodé » avec eux : j'eusse reconnu leur indépendance, » je me fusse contenté de quelques comptoirs, » à la manière des côtes d'Afrique, et j'eusse » tâché de les rallier à la mère patrie, et d'éta» blir avec eux un commerce de famille, ce » qui, je pense, eût été facile à obtenir.

» J'ai à me reprocher une tentative sur cette » colonie lors du Consulat. C'était une grande » faute que d'avoir voulu la soumettre par la » force ; je devais me contenter de la gouverner » par l'intermédiaire de Toussaint. La paix n'é» tait pas encore assez établie avec l'Angleterre. » Les richesses territoriales que j'eusse acquises » en la soumettant, n'auraient enrichi que nos » ennemis. » L'Empereur avait d'autant plus à se reprocher cette faute, disait-il, qu'il l'avait vue et qu'elle était contre son inclination. Il n'avait fait que céder à l'opinion du Conseil d'État et à celle de ses ministres, entraîné par

les criailleries des Colons, qui formaient à Paris un gros parti, et qui de plus, observait-il, étaient presque tous royalistes et vendus à la faction anglaise.

L'Empereur assurait que l'armée qui y fut envoyée n'était que de seize mille hommes, et qu'elle était suffisante. Si l'expédition manqua, ce fut purement par des circonstances accidentelles, comme la fièvre jaune, la mort du général en chef, surtout les fautes qu'il commit, une nouvelle guerre, etc., etc.

« L'arrivée du capitaine général Leclerc, disait l'Empereur, fut suivie d'un succès complet; mais il ne sut pas s'en assurer la durée. » S'il avait suivi les instructions secrettes que je » lui avais dressées moi-même, il eût sauvé » bien des malheureux et se fût épargné de » grands chagrins. Je lui ordonnais entre autres » choses, de s'associer les hommes de couleur » pour mieux contenir les noirs; et, aussitôt » après la soumission de la colonie d'envoyer » en France tous les généraux et officiers supérieurs noirs à la disposition du ministre de » la guerre, qui les eût employés dans leurs

» grades respectifs. Cette mesure, qui eût privé » la population nègre de ses chefs et de ses » meneurs, eût été d'une politique décisive, » sans blesser en eux les lois et les réglemens » militaires. Mais Leclerc fit tout le contraire; » il abattit le parti de couleur et donna sa con- » fiance aux généraux noirs : il arriva ce qui » devait arriver, il fut dupé par ceux-ci, se vit » assailli d'embarras, et la colonie fut perdue. Il » ne voulut pas envoyer en France, dans le » principe, Toussaint, qui y eût occupé un » poste éminent, et à quelque temps de là il se » vit contraint à le faire arrêter et à nous l'en- » voyer prisonnier, ce que la malveillance ne » manqua pas de peindre sous les couleurs » odieuses de la tyrannie et de la déloyauté, » représentant Toussaint comme une innocente » victime digne du plus vif intérêt; et pourtant » il était éminemment criminel.

« Toussaint n'était pas un homme sans mé- » rite, bien qu'il ne fût pas ce qu'on a essayé » de le peindre dans le temps. Son caractère » d'ailleurs prêtait peu, il faut le dire, à inspi- » rer une véritable confiance : il était fin, astu-

» cieux; nous avons eu fort à nous en plaindre; » il eût fallu toujours s'en défier *.

» Un officier de génie ou d'artillerie, direc- » teur des fortifications de Saint-Domingue (le » colonel Vincent), le conduisait en grande » partie. Cet officier était venu en France avant » l'expédition de Leclerc; on avait conféré long- » temps avec lui; il avait beaucoup cherché à » détourner de l'entreprise; il en avait peint » exactement toutes les difficultés, sans préten- » dre néanmoins qu'elle fût impossible. » L'Empereur pensait que les Bourbons réussiraient à soumettre Saint-Domingue, s'ils employaient la force; mais ce n'était pas le résultat des armes qu'il fallait calculer ici, c'était plutôt le résultat du commerce et de la haute politique. Trois ou quatre cent millions de capitaux enlevés de France pour être transportés au loin, un temps

* Les Mémoires de Napoléon (Paris, Bossange frères, 1823), présentent des notes de Napoléon, sur une histoire de Saint-Domingue, qui renferment des détails précis et curieux sur l'expédition contre cette colonie, les causes qui l'ont fait entreprendre, celles qui l'ont fait échouer, etc.

indéfini pour en recueillir les avantages, la presque certitude de les voir enlevés par les anglais, ou les révolutions, etc., voilà ce qu'il y avait à considérer, et l'Empereur terminait, disant : « Le système colonial que nous avons vu » est fini pour nous, il l'est pour tout le conti- » nent de l'Europe ; nous devons y renoncer et » nous rabattre désormais sur la libre navigation » des mers et l'entière liberté d'un échange uni- » versel. »

L'histoire de la Convention, dont on a vu plus haut que Napoléon se montrait si mécontent, lui revenait dans la tête ; il était loin d'être satisfait de Lacretelle. « Beaucoup de phrases, » répétait-il, et peu de couleur ; point de résul- » tats : il est académique, et nullement historien. » Il m'a fait appeler mon fils, et a dicté les deux notes suivantes, que je transcris littéralement ici, quelle que puisse être d'ailleurs leurs imperfection ; car il ne les a jamais relues. Mais j'ai pensé que tout ce qui vient de lui est précieux.

Première Note. — La Convention, appelée par une loi de l'Assemblée législative pour donner une nouvelle constitution à la France, décréta

la République ; non que les meilleurs esprits ne pensassent dès-lors que le système républicain était incompatible avec les mœurs présentes de la France ; mais parce qu'on ne pouvait continuer la monarchie sans prendre pour monarque le duc d'Orléans, qui eût éloigné une grande partie de la nation.

» La Convention décréta, pour la marche des affaires de la République, un pouvoir exécutif composé de cinq ministres.

» Deux partis se disputaient le pouvoir dans la Convention nationale : celui des *Girondins*, composé des hommes qui avaient influencé l'Assemblée législative ; et celui de la *Montagne*, formé par la commune de Paris, laquelle avait dirigé les journées du dix août et du deux septembre, et maîtrisait la population de la capitale.

» Vergniaud, Brissot, Condorcet, Guadet et Rolland étaient les chefs des Girondins : Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes étaient les chefs de la Montagne : ces deux partis étaient également exaltés sur les principes de la révolution ; leurs meneurs

sortaient des sociétés populaires qu'ils avaient successivement maîtrisées.

» Le parti des Girondins était le plus fort en talens : il était éminemment populaire dans les grandes villes de province, et spécialement à Bordeaux, Montpellier, Marseille, Caen, Lyon, etc.

» Le parti de la Montagne avait plus d'énergie et de passion : il était éminemment populaire dans la capitale et parmi les clubs des départemens.

» Le parti des Girondins, qui, dans l'Assemblée législative, avait été le parti le plus chaud de la révolution, devint, dans la Convention, le parti modéré, parce qu'il se trouvait avoir en présence le parti beaucoup plus fougueux que lui qui sous la législative se trouvait en dehors de l'assemblée.

» Les Girondins appelaient leurs adversaires la faction de Septembre, et leur reprochaient sans cesse les indignes massacres dont ils s'étaient rendus coupables. Ils accusaient ce parti de ne vouloir point d'assemblée nationale, et

de vouloir faire gouverner la France par la commune de Paris; mais par là les Girondins ne faisaient précisément qu'exciter contre eux-mêmes les Jacobins de tous les départemens.

» De son côté, la commune de Paris (les Montagnards) appelait les Girondins fédéralistes, les accusant de vouloir établir en France un système fédératif semblable à celui de la Suisse. Elle les accusait encore de chercher à exciter les provinces contre la capitale, et les signalaient par là à la haine du peuple de Paris, qui ne pouvait conserver sa splendeur que par l'union et l'unité de tout le territoire. Lorsque les Girondins accusaient les Montagnards des massacres du deux Septembre, ceux-ci reprochaient aux Girondins d'avoir, sous la législative, imprudemment et sans raison, déclaré la guerre à toute l'Europe.

» Dans la Convention, les Girondins parurent d'abord prendre le dessus, ils firent mettre en jugement Marat, et ordonnèrent qu'il serait procédé au jugement des journées de Septembre. Mais Marat, soutenu par les Jacobins et la

commune de Paris, fut acquitté par le tribunal révolutionnaire, et rentra en triomphe dans le sein de l'assemblée.

» Le procès du Roi avait été une autre pomme de discorde. Les deux partis semblèrent marcher d'accord, et votèrent, il est vrai, pour la mort; mais la plus grande partie des Girondins vota aussi pour l'appel au peuple; et ici il est difficile de comprendre la raison de la conduite de ce parti dans cette circonstance. S'il voulait sauver le Roi, il en était le maître; il n'avait qu'à voter pour la déportation, l'exil ou l'ajournement; mais le condamner à mort, et faire dépendre son sort d'une volonté populaire, était le comble de l'inconséquence et de l'impolitique : c'était, après avoir tué la monarchie, vouloir encore déchirer la France en lambeaux par la guerre civile.

» Dès ce moment se vérifia ce qu'on avait toujours pensé depuis le commencement de la révolution, que le parti le plus audacieux et le plus exagéré aurait toujours le dessus. Néanmoins les Girondins luttèrent avec courage, et très-souvent obtinrent la majorité dans l'assemblée

pendant tous les mois de mars, avril et mai. Mais le parti de la Montagne usa dans cette circonstance du moyen qu'il avait constamment employé : le trente et un mai, une insurrection des sections de Paris décida du sort du parti Girondin ; vingt-sept furent arrêtés, traduits au tribunal révolutionnaire et condamnés à mort ; soixante-treize furent retenus dans les prisons : dès-lors la Montagne triomphante ne connut plus d'obstacles dans la Convention. Mais une partie des membres de la députation de la Gironde s'était réfugiée à Caen, et y arbora l'étendard de l'insurrection. Lyon, Marseille, Bordeaux, Montpellier, plusieurs villes de la Bretagne épousèrent la cause des Girondins, et s'insurgèrent aussi contre la Convention.

» Tous ces efforts isolés ne pouvaient rien contre la capitale ; et la Montagne restait en possession paisible de la tribune nationale. Une circonstance toute particulière contribuait à assurer la prépondérance de Paris ; c'étaient les assignats, alors la seule ressource qui alimentât le trésor : on ne payait plus aucune imposition.

» Les provinces apprirent l'événement du

trente et un mai, puis la mort des hommes les plus fameux du parti Girondin, et s'en émurent grandement. Les armées ne furent point ébranlées par ces catastrophes; elles ne participèrent point aux insurrections de quelques provinces; elles restèrent toutes attachées à la Convention, et au parti qui dominait à Paris.

Lorsque les insurrections partielles de quelques villes, en faveur des Girondins, furent connues, toutes les armées avaient déjà prêté leur serment et fait leur acte d'adhésion à la Montagne; et puis, pour les Français, Paris était la France. D'ailleurs, les départemens d'Alsace, de la Moselle, de la Flandre, de la Franche-Comté, du Dauphiné, où étaient les principales forces de la République, ne partageaient pas l'esprit des villes fédéralistes.

Le trente et un mai priva la France d'hommes d'un grand talent, qui étaient chaudement attachés à la liberté et aux principes de la révolution. Cette catastrophe put affliger les bons esprits, mais ne dut pas les surprendre. Il était impossible qu'une assemblée qui avait à tirer la France de la situation critique où elle se trou-

vait, pût marcher avec deux partis aussi acharnés et aussi irréconciliables. Pour que la République pût être sauvée, l'un des deux partis devait nécessairement faire disparaître l'autre; nul doute que si le parti Girondin eût triomphé, il n'eût envoyé ses adversaires à l'échafaud. »

L'Empereur qui avait dicté, comme de coutume, de pure mémoire et sans nulle recherche, soit qu'il fût peu satisfait de la marche qu'il venait de prendre, ou pour toute autre raison, s'est interrompu en cet endroit pour recommencer, a-t-il dit, une nouvelle dictée sur le même sujet,

Deuxième note. — « La Convention a commencé en septembre 1792, et a fini en octobre 95. Son règne a duré un peu plus de trois ans; elle montre quatre âges.

» Le premier, depuis son commencement jusqu'au trente et un mai 93, époque de la destruction des Girondins.

» Le deuxième, jusqu'en mars 94, destruction de la commune de Paris.

» Le troisième, jusqu'en juillet 94, chute de Robespierre.

» Le quatrième jusqu'au treize vendémiaire (quatre octobre 1795), installation du Gouvernement du Directoire.

» Son premier âge est de huit mois, son second de dix, son troisième de quatre, son quatrième de quatorze. Total trois ans.

» *Dans son premier âge*, la Convention fut constamment divisée entre le parti de la Montagne et celui de la Gironde.

» Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Carnot, Hérault-de-Séchelles, étaient les chefs du parti de la *Montagne*.

» Brissot, Condorcet, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Pétion, Lasource, Barbaroux, étaient les chefs du parti de la *Gironde*.

» Les deux partis étaient également ennemis des Bourbons et des royalistes.

» Les hommes du premier parti avaient plus d'énergie, ceux du second plus de talens; tout les deux voulaient la république, les Montagnards pour détruire ce qui avait existé avant la révolution, hommes et choses; les Girondins par enivrement de jeunesse. C'était pour eux

Athènes et Rome; elle leur retraçait le souvenir de la belle antiquité.

» Les Montagnards existaient dès l'Assemblée constituante, ils étaient les énergumènes des clubs si connus sous le nom de Jacobins. Ce furent eux qui formèrent l'insurrection du Champ de Mars.

» Pendant la constituante et la législative ce parti se trouvait en dehors de ces assemblées.

» Les Girondins, dans la législative, qu'ils dominèrent, furent les ennemis de la constitution de 91 et du Roi. Ils ne voulurent point le défendre, et le laissèrent succomber sous les efforts de la Montagne, qui pourtant était aussi leur ennemie. Ce furent les Montagnards qui firent les journées du vingt juin, du dix août et du deux septembre; ils n'avaient alors aucun parti dans l'assemblée; mais ils contraignirent les Girondins à se joindre à eux après leur victoire.

» Le premier âge de la Convention offre la lutte des Girondins et des Montagnards; les Girondins la dominèrent d'abord par la supériorité de leurs talens, de leur éloquence et de

leur réputation déjà acquise. Presque tous les présidens furent Girondins ; ils accusaient la Montagne de vouloir détruire l'Assemblée nationale et y substituer une dictature parisienne ; ils l'accusaient du massacre de Septembre, etc.

» La Montagne, de son côté, leur reprochait de vouloir une république fédérative comme la Suisse, d'être ennemis de la capitale, et d'avoir, sans raison, mis la République en guerre contre toute l'Europe.

» La Montagne dominait les Jacobins de Paris et la plus grande partie des sociétés populaires de la République ; la commune de Paris, les sections, le tribunal révolutionnaire, le bas peuple de la capitale lui étaient dévoués.

» Les Girondins avaient un grand crédit sur la plupart des départemens et sur les parties les plus instruites de la nation ; ils avaient plus de partisans dans les hautes classes de la société. Les Girondins, qui avaient occupé le côté gauche de la législative, et avaient montré tant de violence contre le Roi, contre les ministres et contre le côté droit, ou les modérés, ne se trouvaient plus à leur tour ici que le côté droit

et le parti modéré de la Convention, opposé à la violente et fougueuse Montagne, qui formait désormais le côté gauche.

» Les Montagnards, suivant le rôle qu'ils avaient adopté sous la constituante, faisaient fermenter toutes les passions, et demandaient à grands cris la mort du Roi. Les Girondins pouvaient le sauver en le défendant ouvertement : ils adoptèrent le singulier système de le condamner; et, après avoir ainsi détruit la monarchie, de vouloir que la sentence fût confirmée par un appel au peuple; c'est-à-dire, détruire la France par une épouvantable guerre civile. Cette fausse combinaison les perdit; Vergniaud, une des colonnes de la Gironde, proclama la sentence de mort du Roi.

» La force des Girondins était telle dans l'assemblée, que plusieurs mois de travail et plusieurs jours d'insurrection furent nécessaires pour que la Convention les abandonnât.

» Ce parti eût dominé la Convention, gouverné la France, écrasé la Montagne, si sa marche eût été plus simple et plus franche; il fut trop dominé par les métaphysiciens.

» *Le second âge* de la Convention est le règne de la Montagne. Vingt-deux des principaux Girondins périrent sur l'échafaud ou se suicidèrent; soixante-treize furent mis en arrestation. La Montagne régna sans contradiction; elle créa le gouvernement révolutionnaire, et la Convention en masse se mit elle-même sous le joug du comité de salut public et du tribunal révolutionnaire.

» Dans ce second âge, les séances de la Convention ne ressemblèrent plus à celles du premier; il n'y avait plus de discussion, plus de liberté; c'était le règne des Décemvirs. Une partie des députés gouverna les comités de sûreté générale, de finances, etc. Une autre partie fut envoyée par le comité de salut public aux armées et dans les départemens, et devinrent de véritables proconsuls.

» Tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, le gouvernement devint plus farouche et plus sanglant; tout ce qui, dans les classes élevées de la société, n'a pas émigré, est entassé comme suspect dans des prisons, et conduit à la mort par centaines.

» Après avoir considéré comme suspect tout ce qui était noble, prêtre, négociant, grand propriétaire, les excès du parti se repliant sur lui-même, il domina les Jacobins, la commune de Paris, maîtrisa la Convention, et la menaça d'une destruction finale; il prêcha l'athéisme, proscrivit les arts et les sciences et tous les genres de talens; les artistes, les savans furent emprisonnés comme suspects; on vit le moment où la bibliothèque nationale, le jardin des plantes allaient être incendiés, détruits.

» Robespierre et Danton s'en indignèrent à la fois, et travaillèrent d'accord pour arrêter cette marche effrayante du délire populaire. Alors le capucin Chabot, Bazire, Fabre d'Eglantine, Hébert, Chaumet, Vincent et tous leurs confrères périrent sur l'échafaud.

» Pour la première fois, depuis le commencement de la révolution, le peuple vit conduire à la mort comme ultra-révolutionnaire, et non plus comme ayant voulu arrêter la révolution. Ce fut un renversement, une véritable révolution dans ses idées.

» Les prisons furent remplies de sans-culottes

et de tout ce que la société avait de plus impur. On a remarqué que les prêtres apostats étaient nombreux dans ce parti.

» Le peuple vit sans étonnement et avec joie le supplice de ceux dont il avait suivi jusque là la direction, et ce sentiment fut une révolution qui échappa à Robespierre et à Danton, ou dont ils ne surent pas profiter.

» *Le troisième âge* présente un spectacle différent des deux premiers; Danton, Robespierre, avaient sans efforts arrêté la révolution et terminé le pouvoir de la commune de Paris; mais ils se divisèrent après le succès.

» Danton, Camille des Moulins, Héraut-de-Séchelles, Lacroix voulurent faire un pas de plus, et mettre un terme aux assassinats du tribunal révolutionnaire. Danton et Lacroix avaient rapporté des richesses de leur mission dans la Belgique. Camille des Moulins, qui, dès l'origine de la révolution, s'était titré de procureur-général de la lanterne, se trouvait séduit et adouci par une jeune femme. Ils osèrent demander que le coup qui venait d'être porté contre Hébert, ou le reste du parti de Marat, tournât

tout à fait au profit de la République entière; qu'aucun innocent ne fût plus condamné, qu'on mît un terme à la terreur, qu'on établît un comité de clémence.

» Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, qui dominaient au comité de salut public, et la masse des Jacobins repoussèrent ces mesures avec indignation et fureur, et Robespierre, après avoir hésité, n'osa point soutenir Danton, et le sacrifia. Danton, Camille des Moulins, Hérault-de-Séchelles, etc., périrent sur l'échafaud, et y furent traînés par le comité de salut public tout entier, et par les Jacobins en furie. Le peuple fut consterné, et pour la première fois ne donna aucun signe d'allégresse.

» Cependant ce que Robespierre n'avait pas osé faire, et de qui lui eût été facile, s'il eût appuyé Danton, il osa tenter de l'opérer seul, après que celui-ci eut péri. Pour mettre un terme à l'athéisme, il fit proclamer l'existence de Dieu, et essaya de réhabiliter les vertus, les sciences et les arts. Alors Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Barrère, frémirent de voir la fin du gouvernement révolutionnaire; ils se

réunirent à tous les représentans qui, dans leurs missions, avaient fait couler le sang, à tous les nombreux amis que Danton avait dans la Convention, tels que Tallien, Fréron, Legendre; et lorsque Robespierre osa laisser entrevoir à son tour qu'il fallait que le régime des proconsuls se terminât, qu'il fallait faire justice des hommes impurs qui avaient rendu la révolution odieuse dans les provinces, il trouva l'échafaud.

» La journée du neuf Thermidor fut réellement le triomphe de Collot-d'Herbois et de Billaud-Varennes, hommes plus affreux et plus avides de sang que Robespierre; mais cette victoire n'avait pu se remporter sur les Jacobins et la commune que par l'appel de tous les citoyens; de sorte que, pour la masse de la bourgeoisie et du peuple, la mort de Robespierre fut la mort du gouvernement révolutionnaire, et qu'après diverses oscillations, ceux qui voulaient continuer la terreur et qui avaient sacrifié Robespierre comme celui-ci avait sacrifié Danton, parce qu'il voulait adoucir et modérer la révolution, se trouvèrent entraînés, maîtrisés par l'opinion publique.

» Dans les dix derniers mois, Robespierre se plaignait souvent qu'on le rendait odieux en mettant sous son nom tous les massacres qui se commettaient. C'étaient des hommes plus sanguinaires et plus affreux que Robespierre, qui le faisaient périr ; mais toute la nation, qui attribuait depuis long-temps tous les assassinats à Robespierre, cria que la journée avait été contre la tyrannie, et cette croyance la fit finir. »

*N. B.* La dictée se termina ici ; l'Empereur ne fit plus que causer, et comme il n'y est plus revenu, nous demeurons privés du quatrième âge.

## Jeudi 13.

Le Moniteur, etc. — Liberté de la presse.

L'Empereur venait de parcourir beaucoup de Moniteurs. « Ces Moniteurs, disait-il, si terri» bles, si à charge à tant de réputations, ne » sont constamment utiles et favorables qu'à » moi seul. C'est avec les pièces officielles que » les gens sages, les vrais talens écriront l'his» toire ; or, ces pièces sont pleines de moi, et » ce sont celles que je sollicite et que j'invoque. »

Il ajoutait qu'il avait fait du Moniteur l'âme et la force de son gouvernement; son intermédiaire et ses communications avec l'opinion publique du dedans et du dehors. Tous les gouvernemens depuis l'ont imité plus ou moins.

Arrivait-il au-dedans, parmi les hauts fonctionnaires, une faute grave quelconque, aussitôt, disait l'Empereur, trois conseillers d'État établissaient une enquête; ils me faisaient un rapport, affirmaient les faits, discutaient les principes; moi, je n'avais plus qu'à écrire au bas : « *Envoyé pour faire exécuter les lois de la* » *République ou de l'Empire*, et mon ministère » était fini, le résultat public obtenu; l'opinion » faisait justice. C'était là le plus redoutable et » le plus terrible de mes tribunaux. S'agissait-il, » au dehors, de quelques grandes combinaisons » politiques ou de quelques points délicats de » diplomatie, les objets étaient indirectement » jetés dans le Moniteur; ils attiraient aussitôt » l'attention universelle, occupaient toutes les » discussions; c'était le mot d'ordre pour les » partisans du gouvernement, en même temps » qu'un appel à l'opinion pour tous. On a accusé

» le Moniteur pour ses notes tranchantes, trop » virulentes contre l'ennemi; mais, avant de » les condamner, il faudrait mettre en ligne de » compte le bien qu'elles peuvent avoir produit, » l'inquiétude parfois dont elles étaient à l'en- » nemi, la terreur dont elles frappaient un ca- » binet incertain, le coup de fouet qu'elles » donnaient à ceux qui marchaient avec nous, » la confiance et l'audace qu'elles inspiraient à » nos soldats, etc., etc. »

La conversation est tombée de là sur la liberté de la presse. L'Empereur nous demandait notre avis. Nous avons bavardé longuement et débité force lieux communs. Les uns étaient contre : Rien ne résiste à la liberté de la presse, disaient-ils; elle est capable de renverser tout gouvernement, de troubler toute société, de détruire toute réputation. Ce n'est que son interdiction qui est dangereuse, disaient les autres; si on la comprime, c'est une mine qui fera explosion; si on la laisse à elle-même, ce n'est plus qu'un arc débandé qui ne saurait blesser personne. A ceci, l'Empereur disait qu'il était loin d'être convaincu; mais que ce

n'était plus là au demeurant la question; qu'il était des institutions aujourd'hui, et la liberté de la presse était de ce nombre, sur lesquelles on n'était plus appelé à décider si elles étaient bonnes, mais seulement s'il était possible de les refuser au torrent de l'opinion. Or, il prononçait que l'interdiction, dans un gouvernement représentatif, était un anachronisme choquant, une véritable folie. Aussi, à son retour de l'île d'Elbe, avait-il abandonné la presse à tous ses excès, et il pensait bien qu'ils n'avaient été pour rien dans sa chute nouvelle. Quand on voulut discuter au Conseil, devant lui, les moyens d'en mettre l'autorité à l'abri : « Mes» sieurs, avait-il dit plaisamment, c'est appa» remment pour vous autres que vous voulez » défendre ou gêner cette liberté; car, pour moi, » désormais je demeure étranger à tout cela. » La presse s'est épuisée sur moi durant mon » absence; je la défie bien à présent de rien » produire de neuf ou de piquant contre moi. »

## Vendredi 14.

Guerre et Maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey, — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événemens, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat.

L'Empereur a été malade toute la nuit, il était encore souffrant tout le jour, il a pris un bain de pied, et ne s'est pas trouvé en humeur de sortir; il a dîné seul dans son intérieur, et m'a fait venir vers le soir.

L'Empereur s'est remis en causant; le sujet a été constamment la guerre d'Espagne : j'en ai déjà mentionné quelque chose plus haut, où l'on a vu que l'Empereur s'y condamne entièrement *. Je cherche à répéter le moins possible, aussi je vais inscrire ici seulement ce qui m'a paru neuf.

« Le vieux Roi et la Reine, disait l'Empereur, » étaient, au moment de l'événement, l'objet » de la haine et du mépris des sujets. Le prince » des Asturies conspira contre eux, les fit abdi- » quer, et devint aussitôt l'amour, l'espoir de la

* Voyez 3e vol., page 306.

» nation. Toutefois, cette nation était mûre pour » de grands changemens, et les sollicitait avec » force; j'y étais très-populaire; c'est dans cette » situation des esprits que tous ces personnages » furent réunis à Bayonne; le vieux Roi me » demandant vengeance contre son fils, le jeune » prince sollicitant ma protection contre son » père et me demandant une femme. Je résolus » de profiter de cette occasion unique pour me » délivrer de cette branche des Bourbons, con- » tinuer dans ma propre dynastie le système de » famille de Louis XIV, et enchaîner l'Espagne » aux destinées de la France. Ferdinand fut » envoyé à Valencey; le vieux Roi, à Compiègne, » à Marseille, où il voulut; et mon frère Joseph » fut régner dans Madrid avec une constitu- » tion libérale adoptée par une junte de la na- » tion espagnole qui était venue la recevoir à » Bayonne.

» Il me paraît, continuait-il, que l'Europe et » même la France n'ont jamais eu une idée » juste de la situation de Ferdinand à Valencey. » On se méprend étrangement dans le monde » sur le traitement qu'il a éprouvé, et plus

» encore peut-être sur ses dispositions et ses » opinions personnelles relatives à sa situation. » Le fait est qu'il était à peine gardé à Valencey, » et qu'il n'eût pas voulu s'en échapper. S'il se » trama quelques intrigues pour favoriser son » évasion, il fut le premier à les dénoncer. Un » Irlandais (baron de Colli) pénétra jusqu'à sa » personne au nom de Georges III, lui offrant » de l'enlever; mais loin d'y accéder, Ferdinand » tout aussitôt en donna connaissance à l'au- » torité.

» Il ne cessait de me demander une femme » de ma main. Il m'écrivait spontanément pour » me complimenter toutes les fois qu'il m'arri- » vait quelque chose d'heureux. Il avait donné » des proclamations aux Espagnols, pour qu'ils » se soumissent; il avait reconnu Joseph; choses » qu'on eût pu regarder comme forcées peut- » être; mais il lui demandait son grand cordon : » il m'offrait dom Carlos, son frère, pour com- » mander les régimens espagnols qui allaient en » Russie, choses auxquelles il n'était nullement » obligé. Enfin il me sollicitait vivement de le » laisser venir à ma Cour à Paris, et si je ne me

» suis pas prêté à un spectacle qui eût frappé » l'Europe, et lui prouvant par là tout l'affer- » missement de ma puissance, c'est que la gra- » vité des circonstances qui m'appelaient au- » dehors, et mes fréquentes absences de la » capitale, ne m'en ont pas laissé l'occasion. »

Vers un commencement d'année, à un lever de l'Empereur, je me trouvais le voisin du chambellan comte d'Arberg, faisant le service à Valencey près des princes d'Espagne. Arrivé à lui, l'Empereur demanda comment se conduisaient ces princes, s'ils étaient sages; et puis il ajouta : « Vous m'avez apporté une bien jolie » lettre : entre nous, c'est vous qui la leur aurez » faite ? » D'Arberg l'assura qu'il ignorait même l'objet de son contenu. « Eh bien ! dit l'Empe- » reur, elle est charmante; un fils n'écrirait pas » autrement à son père. »

» Quand les circonstances devinrent difficiles » pour nous en Espagne, disait l'Empereur, je » proposai plus d'une fois à Ferdinand de s'en » retourner, d'aller régner sur son peuple, lui » disant que nous nous ferions franchement la » guerre, que le sort des armes en déciderait.

» Non, répondait le prince, qui semble avoir été » bien conseillé, et ne varia jamais de ce système; » des troubles politiques agitent mon pays, je ne » manquerais pas de compliquer les affaires, je » pourrais en devenir la victime et porter ma » tête sur l'échafaud : je reste; si vous voulez » m'accorder votre protection et l'appui de vos » armes, je pars, et je vous serai un allié fidèle. »

» Plus tard, lors de nos désastres, et vers la » fin de 1813, je me rendis à cette proposition, » et le mariage de Ferdinand fut arrêté avec la » fille aînée de Joseph; mais alors les circons- » tances n'étaient plus les mêmes, et Ferdinand » demanda d'ajourner le mariage. — Vous ne » pouvez plus m'accorder l'appui de vos armes, » disait-il, je ne dois point me donner en ma » femme un titre d'exclusion aux yeux de mes » peuples. Et il partit dans des intentions de » bonne foi, à ce qu'il semble, continuait l'Em- » pereur, car il est demeuré fidèle aux prin- » cipes de son départ jusqu'aux événemens de » Fontainebleau. »

Il est hors de doute que si les affaires de 1814 eussent tourné différemment, il n'eût

accompli, assurait l'Empereur, son mariage avec la fille de Joseph.

L'Empereur, en revenant sur ces événemens, disait que les résultats lui donnaient irrévocablement tort; mais qu'indépendamment de ce tort du destin, il se reprochait aussi des fautes graves dans l'exécution. Une des plus grandes était d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons, et à maintenir comme base de ce système, pour souverain nouveau, précisément celui qui, par ses qualités et son caractère, devait nécessairement le faire manquer.

Lors de la réunion à Bayonne, l'ancien précepteur de Ferdinand, son principal conseil (Escoiquiz), apercevant tout aussitôt les grands projets de l'Empereur, et défendant la cause de son maître, lui disait : « Vous voulez vous » créer un travail d'Hercule, lorsque vous n'a» vez sous la main qu'un jeu d'enfant. Vous » voulez vous délivrer des Bourbons d'Espagne: » pourquoi les craindriez-vous? Ils sont nuls, » ils ne sont plus Français. Vous n'avez aucune» ment à les craindre : ils sont tout à fait étran-

» gers à votre nation et à vos mœurs. Vous avez » ici Mme de Montmorency et de vos dames » nouvelles ; ils ne connaissent pas plus les » unes que les autres, elles sont sans différence » à leurs yeux, etc., etc. » Malheureusement l'Empereur en décida autrement. Je me suis permis de lui dire que des Espagnols m'avaient assuré que si l'orgueil national avait été épargné, que si la junte espagnole se fût tenue à Madrid au lieu de Bayonne, ou bien encore qu'on eût renvoyé Charles IV, et gardé Ferdinand, la révolution eût été populaire, et les affaires auraient pris une autre tournure. L'Empereur n'en doutait pas, et convenait que cette entreprise avait été mal embarquée, que beaucoup de circonstances eussent pu être mieux conduites. « Toutefois, disait-il, Charles IV était » usé pour les Espagnols : il eût fallu user de » même Ferdinand; le plan le plus digne de » moi, le plus sûr pour mes projets eût été une » espèce de médiation à la manière de celle de » la Suisse. J'aurais dû donner une constitution » libérale à la nation espagnole, et charger Fer» dinand de la mettre en pratique. S'il l'exécu-

» tait de bonne foi, l'Espagne prospérait et se » mettait en harmonie avec nos mœurs nou- » velles; le grand but était obtenu, la France » acquérait une alliée intime, une addition de » puissance vraiment redoutable. Si Ferdinand, » au contraire, manquait à ses nouveaux enga- » gemens, les Espagnols eux-mêmes n'eussent » pas manqué de le renvoyer, et seraient venus » me solliciter de leur donner un maître. Quoi » qu'il en soit, terminait l'Empereur, cette mal- » heureuse guerre d'Espagne a été une véritable » plaie, la cause première des malheurs de la » France. Après mes conférences d'Erfurt avec » Alexandre, disait-il, l'Angleterre devait être » contrainte à la paix par la force des armes ou » par celle de la raison. Elle se trouvait perdue, » déconsidérée sur le continent; son affaire de » Copenhague avait révolté tous les esprits, et » moi je brillais en ce moment de tous les avan- » tages contraires, quand cette malheureuse » affaire d'Espagne est venue tourner subite- » ment l'opinion contre moi et réhabiliter l'An- » gleterre. Elle a pu dès-lors continuer la guerre; » les débouchés de l'Amérique méridionale lui

» ont été ouverts ; elle s'est fait une armée dans » la péninsule ; et de là elle est devenue l'agent » victorieux, le nœud redoutable de toutes les » intrigues qui ont pu se former sur le conti- » nent, etc., etc. ; c'est ce qui m'a perdu !

» Toutefois on m'assaillit alors de reproches » que je ne méritais pas : l'histoire me lavera. » On m'accusa, dans cette affaire, de perfidie, » d'embûches et de mauvaise foi, et il n'y avait » rien de tout cela. Jamais, quoi qu'on en ait » dit, je ne manquai de foi, ni ne violai de pa- » roles, pas plus contre l'Espagne que contre » aucune autre puissance.

» On sera certain un jour que, dans les gran- » des affaires d'Espagne, je fus complétement » étranger à toutes les intrigues intérieures de » sa Cour, que je ne manquai de paroles ni à » Charles IV, ni à Ferdinand VII ; que je ne » rompis aucun engagement vis-à-vis du père » ni du fils, que je n'employai point de men- » songe pour les attirer tous deux à Bayonne ; » mais qu'ils y accoururent à l'envi l'un de l'au- » tre. Quand je les vis à mes pieds, que je pus » juger par moi-même de toute leur incapacité,

» je pris en pitié le sort d'un grand peuple, je
» saisis aux cheveux l'occasion unique que me
» présentait la fortune, pour régénérer l'Espa-
» gne, l'enlever à l'Angleterre et l'unir intime-
» ment à notre système. Dans ma pensée, c'é-
» tait poser une des bases fondamentales du
» repos et de la sécurité de l'Europe. Mais loin
» d'y employer d'ignobles, de faibles détours,
» comme on l'a répandu ; si j'ai péché c'est, au
» contraire, par une audacieuse franchise, par
» un excès d'énergie. Bayonne ne fut pas un
» guet-apens ; mais un immense, un éclatant
» coup d'État. Quelque peu d'hypocrisie m'eût
» sauvé, ou bien encore si j'avais voulu seule-
» ment abandonner le Prince de la Paix à la
» fureur du peuple ; mais l'idée m'en parut
» horrible ; il m'eût semblé recueillir le prix
» du sang ; et puis il est vrai de dire encore que
» Murat m'a beaucoup gâté tout cela....

» Quoi qu'il en soit, je dédaignai les voies
» tortueuses et communes, je me trouvais si
» puissant !.... J'osai frapper de trop haut. Je
» voulus agir comme la Providence qui remédie
» aux maux des mortels par des moyens à sou

» gré, parfois violens, et sans s'inquiéter d'au-
» cun jugement.

» Toutefois j'embarquai fort mal toute cette
» affaire, je le confesse ; l'immoralité dut se
» montrer par trop patente, l'injustice par trop
» cinique, et le tout demeure fort vilain, puis-
» que j'ai succombé ; car l'attentat ne se pré-
» sente plus que dans sa hideuse nudité, privé
» de tout le grandiose et des nombreux bien-
» faits qui remplissaient mon intention. La pos-
» térité l'eût préconisé pourtant si j'avais réussi,
» et avec raison, peut-être, à cause de ses
» grands et heureux résultats : tel est le sort
» et le jugement dans les choses d'ici bas !.!!...
» Mais, je le répète, il n'y eut ni manque de
» foi, ni perfidie, ni mensonge ; bien plus, il
» n'y avait nulle occasion pour cela. » Et ici l'Empereur a repris, dans son entier et dans son principe, tout l'historique de l'affaire d'Espagne, répétant beaucoup de choses déjà dites plus haut.

« Deux partis, disait l'Empereur, divisaient
» la Cour et la famille régnante ; l'un était celui
» du monarque, aveuglément gouverné par son

» favori, le prince de la Paix, lequel s'était fait » le véritable roi. L'autre était celui de l'héri- » tier présomptif, conduit par son précepteur, » Escoiquiz, qui aspirait à gouverner. Ces deux » partis recherchaient également mon appui, » et me faisaient beau jeu; nul doute que je ne » fusse résolu d'en tirer tout l'avantage possible.

» Le favori, pour se maintenir dans son poste, » aussi bien que pour se mettre à l'abri de la » vengeance du fils (la mort du père arrivant), » m'offrait au nom de Charles IV, de faire, de » concert, la conquête du Portugal, se réser- » vant pour lui la souveraineté des Algarves » comme asile.

» D'un autre côté, le prince des Asturies m'é- » crivait clandestinement, à l'insu de son père, » pour me demander une femme de ma main, » et implorer ma protection.

» Je conclus avec le premier, et laissai le se- » cond sans réponse. Mes troupes étaient déjà » admises dans la péninsule, quand le fils pro- » fita d'une émeute pour faire abdiquer son père » et régner à sa place.

» On m'a imputé bêtement d'avoir pris part

» à toutes ces intrigues ; mais j'y étais d'autant » plus étranger, que la dernière circonstance » surtout dérangeait tous mes projets arrêtés » avec le père, et par suite desquels mes trou- » pes se trouvaient déjà au sein de l'Espagne. » Les deux partis sentirent bien dès-lors que » je pouvais et devais être leur arbitre. Le roi » détrôné s'adressa donc à moi pour obtenir » vengeance ; et le fils y eut recours pour être » reconnu. Tous deux s'empressèrent de venir » plaider devant moi, également poussés par » leurs conseillers respectifs, ceux-là même » qui les gouvernaient tout à fait, et qui ne » voyaient plus d'autres moyens pour assurer » leur propre tête, que de se jeter dans mes » bras.

» Le prince de la Paix, ayant failli être mas- » sacré, persuada facilement ce voyage à Char- » les IV et à la reine, qui s'étaient eux-mêmes » vus en danger de périr par la multitude.

» De son côté, le précepteur Escoiquiz, le » véritable auteur de tous les maux de l'Espa- » gne, alarmé de voir Charles IV protester con- » tre son abdication, ne voyant que l'échafaud

» si son pupille ne triomphait pas, fut fort ar-
» dent à déterminer le jeune roi. Ce chanoine,
» d'ailleurs très-confiant dans ses moyens, ne
» désespérait pas d'influencer de vive voix sur
» mes déterminations, et de m'amener ainsi à
» reconnaître Ferdinand, m'offrant, pour son
» propre compte, de gouverner, disait-il, tout
» à fait à ma dévotion, aussi bien que pourrait
» le faire le prince de la Paix, au nom de Char-
» les IV. Et il faut convenir, disait l'Empereur,
» que si j'eusse écouté plusieurs de ses raisons,
» et suivi quelques-unes de ses idées, je m'en
» serais beaucoup mieux trouvé.

» Quand je les tins tous réunis à Bayonne,
» ma politique se trouva posséder bien au-delà
» de ce qu'elle eût jamais osé prétendre; il en
» a été ainsi de plus d'un autre événement de
» ma vie, dont on a fait honneur à ma politi-
» que, et qui n'appartenaient qu'au hasard : je
» n'avais pas combiné, mais je profitais. Ici j'a-
» vais le nœud gordien devant moi, je le cou-
» pai; j'offris à Charles IV et à la reine de me
» céder la couronne d'Espagne, et de vivre
» paisiblement en France; ils s'y prêtèrent,

» je pourrais dire presque volontiers, tant ils » étaient ulcérés contre leur fils, et tant eux » et leur favori ne recherchaient autre chose » désormais que le repos et la sûreté. Le prince » des Asturies n'y résista pas extraordinaire- » ment; mais il ne fut employé contre lui ni » violence, ni menace; et si la peur le décida, » ce que je crois bien, cela ne dut regarder » que lui.

» Voilà, mon cher, en bien peu de mots tout » l'historique de l'affaire d'Espagne : quoi qu'on » en dise ou qu'on écrive, on en arrivera là; » et vous voyez qu'il ne saurait y avoir occasion » pour moi à détour, mensonges, manque de » paroles, ou violations d'engagemens. Pour » m'en rendre coupable, il eût donc fallu vou- » loir me salir gratuitement; or, jamais je n'ai » montré ce penchant.

» Du reste, dès que j'eus prononcé, la tourbe » des intrigans qui fourmille dans toutes les » Cours, ceux-là même qui avaient été les plus » actifs à provoquer les malheurs, cherchèrent » aussitôt à faire leur affaire auprès de Joseph, » comme ils l'avaient faite auprès de Charles IV

» et de Ferdinand VII ; mais, soigneusement » attentifs à la marche des événemens, ils ont » tourné plus tard à mesure que les circons- » tances devenaient difficiles, et que nos dé- » sastres approchaient ; si bien que ce sont en- » core eux qui se trouvent gouverner aujour- » d'hui Ferdinand ; et, chose effroyable ! pour » mieux s'asseoir, ils n'ont pas hésité à rejeter » l'odieux et le crime des malheurs éprouvés » sur la masse des *niais*, qu'ils ont proscrits et » qu'ils tiennent dans le bannissement, de ces » gens naturellement honnêtes, qui, dans le » principe, blâmèrent fort le voyage de Ferdi- » nand, dont plusieurs même s'y opposèrent, » puis prêtèrent serment à Joseph, qui leur » sembla identifié pour lors au bonheur et au » repos de leur patrie, et lui demeurèrent fidè- » les jusqu'à ce que la grande catastrophe vînt » le faire descendre du trône.

» Il serait difficile d'accumuler plus d'effron- » terie et de turpitude, que n'en ont montré » tous ces intrigans, principaux acteurs de » cette grande scène, ce qui, pour le dire en » passant, atténue la dégradation dont de pa-

» reilles vilenies ont chargé la France aux yeux » de l'Europe. On voit qu'elles ne lui sont pas » exclusives; les intrigans, les ambitieux, les » avides se trouvent partout, sont les mêmes » partout; les individus seuls sont coupables; » les nations ne sauraient être responsables, leur » seul tort est de se trouver pour un moment » en évidence : malheur à celle qui occupe la » scène. »

*N. B.* Aujourd'hui l'affaire d'Espagne demeure parfaitement connue, grâce aux écrits des principaux acteurs, le chanoine Escoiquiz, le ministre Cevallos et autres, et surtout l'honnête et respectable M. Llorente, qui, sous la signature anagrammatique de Nellerto, a publié les mémoires du temps, appuyés du recueil de toutes les pièces officielles. Les contradictions adverses des deux premiers, leurs disputes entre eux, les réclamations et les dénégations des contemporains, ont réduit leurs écrits à leur juste valeur, en les dépouillant de tout ce qu'il y avait d'erroné, de faux ou même de falsifié : il en résulte qu'aux yeux de tout homme impartial et froid, ils concourent tous,

même involontairement, à confirmer les assertions justificatives émises plus haut par Napoléon; non qu'ils ne reproduisent cette différence qu'on doit inévitablement attendre de la diversité du parti et d'intérêts; mais seulement parce qu'il est vrai de dire qu'aucun n'établit avec fondement une occasion positive, qu'il ne présente aucune pièce officielle qui puisse la constater, tandis que toutes celles qui existent attestent et consacrent le contraire.

Ce qu'on peut observer encore dans l'histoire, aujourd'hui bien authentique, de ces affaires, c'est que l'Angleterre elle-même s'y est trouvée tout à fait étrangère, du moins dans le principe, ce qui était loin de la pensée de Napoléon, qui accusa, dans le temps, les Anglais d'être la première cause de toutes les intrigues, et qui les en accusait encore à Sainte-Hélène, tant il était habitué à les trouver au fond de tout ce qui se tramait contre lui.

Au surplus, voici sur cette affaire d'Espagne une lettre de l'Empereur qui y jette plus de jour que ne sauraient le faire des volumes. Elle est admirable; les événemens qui ont suivi la

rendent un chef-d'œuvre. Elle fait voir la rapidité, le coup-d'œil d'aigle avec lequel Napoléon jugeait immédiatement les choses et les personnes.

Malheureusement, elle montre aussi combien l'exécution des subalternes, la plupart du temps, détruisait ou gâtait les plus belles, les plus hautes conceptions, et, sous ce rapport encore, cette lettre demeure bien précieuse pour l'histoire. Sa date la rend prophétique.

29 *Mars* 1808.

« Monsieur le grand duc de Berg, je crains » que vous ne me trompiez sur la situation de » l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous-» même. L'affaire du vingt mars a singulière-» ment compliqué les événemens. Je reste dans » une grande perplexité.

» *Ne croyez pas que vous attaquiez une nation* » *désarmée, et que vous n'ayiez que des troupes à* » *montrer pour soumettre l'Espagne.* La révolu-» tion du vingt mars prouve qu'il y a de l'éner-» gie chez les Espagnols. Vous avez à faire à un » peuple neuf : il a tout le courage, et il aura

» tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez » des hommes que n'ont point usés les passions » politiques.

» L'aristocratie et le clergé sont les maîtres » de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs pri- » viléges et pour leur existence, ils feront » contre nous des levées en masse, qui pour- » ront éterniser la guerre. J'ai des partisans; » si je me présente en conquérant, je n'en au- » rai plus.

» Le prince de la Paix est détesté, parce qu'on » l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France. » Voilà le grief qui a servi l'usurpation de Fer- » dinand. Le parti populaire est le plus faible.

» Le prince des Asturies n'a aucune des qua- » lités qui sont nécessaires au chef d'une nation; » cela n'empêchera pas que, pour nous l'oppo- » ser, on en fasse un héros. Je ne veux pas que » l'on use de violence envers les personnages » de cette famille : il n'est jamais utile de se » rendre odieux et d'enflammer les haines. » L'Espagne a plus de cent mille hommes sous » les armes, c'est plus qu'il ne faut pour sou- » tenir avec avantage une guerre intérieure.

» Divisés sur plusieurs points, ils peuvent servir » de noyau au soulèvement total de la mo- » narchie.

» Je vous présente l'ensemble des obstacles » qui sont inévitables; il en est d'autres que » vous sentirez. L'Angleterre ne laissera pas » échapper cette occasion de multiplier nos em- » barras. Elle expédie journellement des avisos » aux forces qu'elle tient sur les côtes du Por- » tugal et dans la Méditerranée; elle fait des » enrôlemens de *Siciliens* et de *Portugais*.

» La famille royale n'ayant point quitté l'Es- » pagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a » qu'une révolution qui puisse changer l'état de » ce pays. C'est peut-être celui de l'Europe qui » y est le moins préparé. Les gens qui voient » les vices monstrueux de ce gouvernement et » l'anarchie qui a pris la place de l'autorité » légale, font le plus petit nombre; le plus » grand nombre profite de ces vices et de cette » anarchie.

» Dans l'intérêt de mon Empire, je puis faire » beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les » meilleurs moyens à prendre?

» Irai-je à Madrid? Exercerai-je l'acte d'un » grand protectorat, en prononçant entre le » père et le fils? Il me semble difficile de faire » régner Charles IV : son gouvernement et son » favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne » se soutiendraient pas trois mois.

» Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est » pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le » trône sera servir les factions qui, depuis » vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de » la France. Une alliance de famille serait un » faible lien. *La reine Elisabeth et d'autres prin-* » *cesses* françaises ont péri misérablement lors- » que l'on a pu les immoler impunément à d'a- » troces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien » précipiter, qu'il convient de prendre conseil » des événemens qui vont suivre.... Il faudra » fortifier les corps d'armée qui se tiendront » sur les frontières du Portugal, et attendre....

» Je n'approuve pas le parti qu'a pris Votre » Altesse Impériale de s'emparer aussi précipi- » tamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée » à dix lieues de la capitale. Vous n'aviez pas » l'assurance que le peuple et la magistrature

» allaient reconnaître Ferdinand sans contestation. Le prince de la Paix doit avoir dans les » emplois publics des partisans ; il y a d'ailleurs » un attachement d'habitude au vieux Roi, qui » pouvait produire des résultats. Votre entrée à » Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand. J'ai donné ordre à » Savary d'aller auprès du nouveau Roi voir ce » qui se passe. Il se concertera avec Votre Altesse Impériale. J'aviserai ultérieurement au » parti qui sera à prendre ; en attendant, voici » ce que je juge convenable de vous prescrire :

» Vous ne m'engagerez à une entrevue, *en* » *Espagne*, avec Ferdinand, que si vous jugez » la situation des choses telle que je doive le » reconnaître comme roi d'Espagne. Vous userez de bons procédés envers le Roi, la Reine » et le prince Godoy. Vous exigerez pour eux, » et vous leur rendrez les mêmes honneurs » qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas soupçonner le parti » que je prendrai. Cela ne vous sera pas difficile : je n'en sais rien moi-même.

» Vous ferez entendre à la noblesse et au

» clergé, que si la France doit intervenir dans » les affaires d'Espagne, leurs priviléges et leurs » immunités seront respectés. Vous leur direz » que l'Empereur désire le perfectionnement » des institutions politiques de l'Espagne, pour » la mettre en rapport avec l'état de civilisation » de l'Europe, pour la soustraire au régime des » favoris..... Vous direz aux magistrats et aux » bourgeois des villes, aux gens éclairés, que » l'Espagne a besoin de recréer la machine de » son gouvernement, et qu'il lui faut des lois » qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et » des usurpations de la féodalité, des institutions » qui raniment l'industrie, l'agriculture et les » arts. Vous leur peindrez l'état de tranquillité » et d'aisance dont jouit la France, malgré les » guerres où elle s'est toujours engagée ; la » splendeur de la religion, qui doit son établis- » sement au concordat que j'ai signé avec le » Pape. Vous leur démontrerez les avantages » qu'ils peuvent tirer d'une régénération poli- » tique : l'ordre et la paix dans l'intérieur, la » considération et la puissance dans l'extérieur. » Tel doit être l'esprit de vos discours et de

» vos écrits. Ne brusquez aucune démarche ; » je puis attendre à Bayonne, je puis passer les » Pyrénées, et, me fortifiant vers le Portugal, » aller conduire la guerre de ce côté.

» Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y » songez pas vous-même..... Le Portugal restera » à ma disposition..... Qu'aucun projet per- » sonnel ne vous occupe et ne dirige votre » conduite, cela me nuirait et vous nuirait » encore plus qu'à moi.

» Vous allez trop vîte dans vos instructions » du quatorze ; la marche que vous prescrivez » au général Dupont est trop rapide, à cause de » l'événement du dix-neuf mars. Il y a des chan- » gemens à faire, vous donnerez de nouvelles » dispositions, vous recevrez des instructions de » mon ministre des affaires étrangères.

» J'ordonne que la discipline soit maintenue » de la manière la plus sévère : point de grâce » pour les plus petites fautes. L'on aura pour » l'habitant les plus grands égards. L'on respec- » tera principalement les églises et les couvens.

» L'armée évitera toute rencontre, soit avec » des corps de l'armée espagnole, soit avec des

» détachemens : il ne faut pas que, d'aucun » côté, il soit brûlé une amorce.

» Laissez *Solano* dépasser *Badajoz*, faites-le » observer; donnez vous-même l'indication des » marches de mon armée, pour la tenir tou- » jours à une distance de plusieurs lieues des » corps espagnols. Si la guerre s'allumait, tout » serait perdu.

» C'est à la politique et aux négociations qu'il » appartient de décider des destinées de l'Espa- » gne. Je vous recommande d'éviter des expli- » cations avec Solano, comme avec les autres » généraux et les gouverneurs espagnols.

» Vous m'enverrez deux estafettes par jour. » En cas d'événemens majeurs, vous m'expé- » dierez des officiers d'ordonnance. Vous me » renverrez sur-le-champ le chambellan de » T...., qui vous porte cette dépêche; vous lui » remettrez un rapport détaillé.

» Sur ce, je prie Dieu, M. le grand Duc » de Berg, qu'il vous ait, etc.

» *Signé* NAPOLÉON. »

## Samedi 15.

Le temps était magnifique; nous avons fait notre tour en calèche, durant lequel nous avons aperçu, très-près du rivage, un gros bâtiment, dont la manœuvre nous a paru singulière. Les marques distinctives nous l'ont fait prendre pour le Neuwcastel, annoncé depuis quelque temps pour venir relever le Northumberland; mais ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie.

Dans une partie de la journée, l'Empereur, au travers d'un grand nombre d'objets, en est arrivé à mentionner plusieurs personnes qui viendraient le joindre à Sainte-Hélène, disait-il, si on leur en laissait la liberté, et il s'est mis à analyser les motifs qui les détermineraient. De là il est passé aux motifs de ceux qui se trouvent autour de lui. « *Bertrand*, disait-il, est dé» sormais identifié avec mon sort : c'est devenu » historique. *Gourgaud* était mon premier offi» cier d'ordonnance : il est mon ouvrage, c'est » mon enfant. *Montholon* est le fils de Semon» ville, un beau-frère de Joubert, un enfant » de la révolution et des camps. Vous, mon

» cher, disait-il au quatrième, vous, » Et après avoir cherché un instant, il a repris : « Mais » vous, mon cher, au fait, par quel diable de » hasard vous trouvez-vous ici? — Sire, lui a-» t-il répondu, par le bonheur de mon étoile, » et pour l'honneur de l'émigration.

## Dimanche 16.

Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsit. — Reine de Prusse, le Roi. — Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc.

Le temps était tout à fait beau; l'Empereur est entré vers les dix heures dans ma chambre: je m'habillais, je dictais à mon fils précisément mon Journal. L'Empereur y a jeté les yeux quelques instans, et n'a rien dit; il l'a quitté pour saisir quelques dessins commencés : c'était la topographie, à la plume, de quelques-uns des champs de bataille d'Italie, un essai de mon fils et une surprise que nous nous plaisions à ménager à l'Empereur. Nous les avions travaillés jusque là en secret.

J'ai suivi l'Empereur au jardin, il y a beaucoup causé sur des objets qu'on venait de nous envoyer d'Angleterre : c'était principalement des meubles ; il a fait ressortir le peu de grâce et la gaucherie de ceux qui étaient chargés de nous les remettre ; en nous offrant, observait-il, même ce qui nous eût été le plus agréable, ils trouvaient encore moyen de nous offenser ; aussi était-il bien déterminé à n'en pas faire usage, et il avait déjà fait remercier pour deux fusils de chasse qui étaient particulièrement destinés à lui être offerts. L'Empereur a voulu déjeûner en plein air, et nous y a tous fait appeler.

La conversation s'étant trouvée sur la mode et les parures, l'Empereur a dit qu'un moment il avait voulu proscrire l'usage du coton en France, pour mieux soutenir les batistes et les linons de nos villes de la Flandre. L'Impératrice Joséphine s'était révoltée, elle avait poussé les hauts cris : il avait fallu y renoncer.

L'Empereur était très-causant, le temps fort doux et assez agréable : il s'est mis à marcher dans l'espèce d'allée perpendiculaire à la face de la maison. La conversation s'est fixée sur

l'époque fameuse de Tilsit; voici les détails précieux que j'en ai recueillis :

L'Empereur racontait que si la Reine de Prusse était venue au commencement des négociations, elle eût pu influer beaucoup sur leur résultat ; heureusement elle arriva les choses assez avancées pour que l'Empereur pût se décider à conclure vingt-quatre heures après. On a pensé que le Roi l'en avait empêchée jusque là par un commencement de jalousie contre un grand personnage; et cette jalousie, disait l'Empereur, n'était pas, assurait-on, sans quelque léger fondement.

Dès le moment de son arrivée, l'Empereur se rendit chez elle pour lui faire visite. La Reine de Prusse, disait-il, avait été très-belle, mais elle commençait à perdre de sa première jeunesse.

L'Empereur dit que cette Reine le reçut comme M^lle^ Duchesnois dans Chimène, demandant, criant *justice;* renversée en arrière, en un mot tout à fait en scène; c'était de la véritable tragédie : il en fut un moment interloqué, et il n'imagina, dit-il, d'autre moyen de se dé-

barrasser, qu'en ramenant la chose au ton de la haute comédie; ce qu'il essaya en lui avançant un siège, et la forçant de s'y asseoir; elle n'en continua pas moins du ton le plus pathétique. « La Prusse s'était aveuglée sur sa puis- » sance, disait-elle; elle avait osé combattre un » héros, s'opposer aux destinées de la France, » négliger son heureuse amitié : elle en était » bien punie !..... La gloire du grand Frédéric, » ses souvenirs, son héritage, avaient trop » enflé le cœur de la Prusse, ils causaient sa » ruine !..... etc., etc. » Elle sollicitait, suppliait, implorait. Magdebourg surtout était l'objet de ses efforts, de ses vœux. L'Empereur eut à se tenir le mieux qu'il put; heureusement le mari arriva; la Reine, d'un regard expressif, réprouva ce contre-temps, et montra de l'humeur. En effet, le Roi essaya de mettre son mot dans la conversation, gâta toute l'affaire, et je fus délivré, dit l'Empereur.

L'Empereur eut la Reine à dîner : elle déploya, disait-il, vis-à-vis de lui tout son esprit, elle en avait beaucoup; toutes ses manières, elles étaient fort agréables; toute sa coquette-

rie, elle n'était pas sans charmes. « Mais j'étais » résolu de tenir bon, ajoutait-il; toutefois il » me fallut beaucoup d'attention sur moi-même » pour demeurer exempt de toute espèce d'en- » gagement et de toute parole douteuse, d'au- » tant plus que j'étais soigneusement observé, » et tout particulièrement par Alexandre. »

Un instant avant de se mettre à table, Napoléon s'étant approché d'une console, y avait pris une très-belle rose, qu'il présenta à la Reine, dont la main exprima d'abord une espèce de refus apprêté; mais, se ravisant aussitôt, elle dit : *Oui, mais au moins avec Magdebourg*. Sur quoi l'Empereur lui répliqua : « Mais.... j'observerai à Votre Majesté que c'est » moi qui la donne, et vous qui allez la rece- voir. » Le dîner et tout le reste du temps se passa de la sorte.

La Reine était à table entre les deux Empereurs, qui firent assaut de galanterie. On s'était placé d'après la bonne oreille d'Alexandre : il en est une dont il entend à peine. Le soir venu, et la Reine retirée, l'Empereur, qui n'avait cessé d'être de la plus grande amabilité, mais

qui s'était vu pourtant souvent poussé à bout, résolut d'en finir. Il manda M. de Talleyrand et le prince Kourakin, parla de la grosse dent; et, lâchant, dit-il, les gros mots, observa qu'après tout, une femme et de la galanterie ne pouvaient ni ne devaient altérer un système conçu pour les destinées d'un grand peuple; qu'il exigeait que l'on conclût à l'instant, et que l'on signât de suite; ce qui fut fait comme il l'avait voulu. « Ainsi la conversation de la » Reine de Prusse, disait-il, avança le traité de » huit ou quinze jours. » Le lendemain, la Reine se préparait à venir renouveler ses attaques; elle fut indignée quand elle apprit la signature du traité. Elle pleura beaucoup, et résolut de ne plus voir l'Empereur Napoléon. Elle ne voulait pas accepter son second dîner. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider; elle jetait les hauts cris, elle prétendait que Napoléon lui avait manqué de parole. Mais Alexandre avait toujours été présent. Il avait été un témoin même dangereux, prêt à témoigner en sa faveur au moindre geste, à la moindre parole échappés à Napoléon. « Il ne vous a rien promis, lui di-

» sait-il ; si vous pouvez me prouver le contraire, » je m'engage ici à le lui faire tenir d'homme à » homme, et il le fera, j'en suis sûr. — Mais il » m'a donné à entendre, disait-elle.... — Non, » disait Alexandre, et vous n'avez rien à lui » reprocher. » Enfin, elle vint. Napoléon, qui n'avait plus à se défendre, n'en fut que plus aimable pour elle. Elle joua quelques momens le rôle de coquette offensée ; et le dîner fini, quand elle voulut se retirer, Napoléon la reconduisant, arrivant au milieu de l'escalier, où il s'arrêtait, elle lui serra la main et lui dit avec une espèce de sentiment : « Est-il possible » qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près » l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me » laisse pas la liberté et la satisfaction de pou- » voir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie !.... » — Madame, je suis à plaindre, lui répondit » gravement l'Empereur ; c'est un effet de ma » mauvaise étoile. » Et il prit congé d'elle.

Arrivée à sa voiture, elle s'y jeta en sanglotant, fit appeler Duroc, qu'elle estimait beaucoup, lui renouvela toutes ses plaintes, et lui

dit, en montrant le palais : « Voilà une maison » où l'on m'a cruellement trompée ! »

» La Reine de Prusse, disait l'Empereur, » avait certainement des moyens, beaucoup » d'instruction et une grande habitude ; elle » régnait véritablement depuis plus de quinze » ans ; aussi, en dépit de mon adresse et de » tous mes efforts, se montra-t-elle constam- » ment maîtresse de la conversation, la domina » toujours, revint sans cesse à son sujet, peut- » être trop, mais, du reste, avec une grande » convenance, et sans qu'il fût possible de s'en » fâcher ; et il est vrai de dire que l'objet était » important pour elle, le temps précieux et » court.

» Un des hauts contractans lui répéta plu- » sieurs fois, disait l'Empereur, qu'elle eût dû » venir dès le principe, ou pas du tout, lui » rappelant que, pour sa part, il avait fait tout » son possible pour qu'elle vînt tout de suite. » On voulait, disait l'Empereur, qu'il y eût re- » cherché un intérêt personnel ; mais, par contre, » le mari avait mis un intérêt tout aussi personnel

» à s'y opposer. » Napoléon croit bien, en cette circonstance, avoir été très-officieux, et s'être montré bon ami.

» Le Roi de Prusse m'avait fait demander » son audience de congé pour le jour même, » disait l'Empereur, et je la reculai de vingt-» quatre heures, à la prière secrète d'Alexan-» dre. Le roi de Prusse ne m'a jamais pardonné » d'avoir renvoyé ainsi cette audience, tant il » lui semblait que la majesté royale se trouvait » blessée de mon refus.

» Un autre poids à mon sujet, qu'il n'a jamais » pu s'ôter de dessus le cœur, c'était d'avoir » violé, disait-il, son territoire d'Anspach, dans » notre guerre d'Austerlitz. Dans toutes nos » rencontres depuis, quelque grands que fus-» sent les intérêts du moment, il les laissait » tous de côté, pour revenir à me prouver que » j'avais bien réellement violé son territoire à » Anspach. Il avait tort; mais enfin il en était » persuadé, et son ressentiment était celui d'un » honnête homme. Toutefois, sa femme s'en » dépitait, et lui eût voulu une plus haute » politique, etc., etc. »

Napoléon, du reste, se reprochait, disait-il, comme une véritable faute d'avoir reçu en aucune manière le roi de Prusse à Tilsit. Sa première détermination avait été de le refuser : il eût alors été tenu à moins de ménagemens envers lui, et eût pu lui garder la Silésie; il en eût enrichi la Saxe, et se fût probablement par-là réservé d'autres destinées. Il disait aussi : « J'apprends que les politiques aujourd'hui blâ- » ment fort mon traité de Tilsit : ils ont décou- » vert, depuis mes désastres, que par-là j'avais » mis l'Europe à la merci des Russes; mais si » j'avais réussi à Moscou, et on sait à combien » peu cela a tenu, ils auraient admiré sans doute » alors combien j'avais mis, au contraire, par » ce traité, les Russes à la merci de l'Europe. » J'avais de grandes vues sur les Allemands.... » Mais j'ai échoué, et partant, j'ai eu tort : cela » est de toute justice..... »

Presque tous les jours, à Tilsit, les deux Empereurs et le Roi sortaient ensemble à cheval; mais celui-ci était toujours maladroit ou malheureux, disait Napoléon. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était cons-

tamment entre les deux souverains : or le Roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse Napoléon. Revenait-on ? d'un saut les deux Empereurs étaient à terre, et ils se prenaient par la main pour monter ensemble les escaliers. Mais comme Napoléon faisait les honneurs, il n'eût pas voulu rentrer avant d'avoir vu passer le Roi; alors il fallait l'attendre long-temps; et comme il plut souvent, il en résultait que les deux Empereurs se mouillaient à cause du Roi, au grand mécontentement de tous les spectateurs.

« Cette maladresse ressortait d'autant plus, » disait l'Empereur, qu'Alexandre est plein de » grâces, et se trouverait de niveau avec tout » ce qu'il y a de plus aimable dans les salons » de Paris. Celui-ci se trouvait parfois si fatigué » de son compagnon, qu'absorbaient ses chagrins ou toute autre cause, que nous rom» pions de concert la société, pour nous déli» vrer plus tôt. On se séparait donc aussitôt » après le dîner, sous prétexte de quelques af» faires chez soi; mais Alexandre et moi nous » nous retrouvions bientôt ensuite pour pren-

» dre le thé chez l'un ou chez l'autre, et nous » restions alors à causer ensemble jusqu'à mi- » nuit et au-delà. »

Alexandre et Napoléon se revirent quelque temps après à Erfurt, et se donnèrent les plus grandes marques d'affection. Alexandre y proféra hautement les sentimens d'une amitié tendre et d'une admiration véritable. Ils passèrent ensemble quelques jours dans le charme d'une intimité parfaite et les communications les plus familières de la vie privée. « C'étaient deux » jeunes gens de bonne compagnie, disait l'Em- » pereur, dont les plaisirs en commun n'au- » raient eu rien de caché l'un pour l'autre. »

Napoléon avait fait venir à Erfurt tout ce que notre scène française comptait de plus distingué. Une actrice fort connue, Mlle B....., attira l'attention de son hôte, qui eut un moment la fantaisie de faire sa connaissance. Il demandait à son compagnon s'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient. — « Nul, répondit celui-ci; seule- » ment, ajouta-t-il avec intention, c'est un » moyen sûr et rapide pour que vous soyez » bientôt connu de tout Paris. Après demain,

» jour de poste, partiront les plus petits renseignemens, et, sous peu, il n'y a pas de statuaire à Paris qui ne pût facilement modeler » votre personne de la tête aux pieds. » Le danger d'une telle publicité calma sur-le-champ l'ardeur naissante; car, le soupirant, disait Napoléon, se montrait fort circonspect sur cet article, et sans doute, observait-il gaiement, par la crainte de l'adage connu : quand le masque tombe, le héros s'évanouit.

Si l'Empereur l'eût voulu, Alexandre, assurait-il, lui eût certainement donné sa sœur en mariage; sa politique l'y eût déterminé, si même son inclination n'y avait pas été. Il fut saisi en apprenant le mariage avec l'Autriche, et s'écria : « me voilà renvoyé au fond de mes » forêts. » S'il sembla tergiverser d'abord, c'est qu'il lui fallait quelque temps pour prononcer; sa sœur était bien jeune, et puis il lui fallait le consentement de sa mère. Le testament de Paul le voulait ainsi; et l'Impératrice mère était des plus passionnées contre Napoléon. Livrée d'ailleurs à toutes les absurdités, aux contes ridicules qu'on s'était plu à répandre sur sa per-

sonne : « Comment, disait-elle, marierai-je ma » fille à un homme qui ne peut être le mari de » personne ? Un autre homme viendra donc dans » le lit de ma fille, si l'on veut en avoir des en- » fans ? elle n'est pas faite pour cela. » — Ma mère, » lui disait Alexandre, pouvez-vous bien vous » nourrir des libelles de Londres et des lazzis » des salons de Paris ? Si c'est là toute la diffi- » culté, s'il n'y a que cela qui vous embarrasse, » moi, je vous le cautionne, et beaucoup d'au- » tres pourront vous le cautionner avec moi.

» Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour » moi, disait encore l'Empereur, c'est l'intrigue » qui me l'a aliéné. Des intermédiaires, M..... » ou autres, à l'instigation de T..... n'ont cessé » en temps opportun de lui citer les ridicules » dont je l'avais accablé, disaient-ils, l'assurant » qu'à Tilsit et à Erfurt il n'avait pas plus tôt le » dos tourné que je m'égayais fort d'ordinaire » à son sujet. Alexandre est fort susceptible, » ils l'auront facilement aigri. Ce qu'il y a de » certain c'est qu'il s'en est plaint amèrement à » Vienne lors du congrès, et pourtant rien n'é- » tait plus faux, il me plaisait et je l'aimais. »

Un aide-de-camp de Napoléon, fut envoyé aussitôt après le traité de Tilsit, auprès d'Alexandre, à Pétersbourg; il y fut comblé de bons traitemens, et ne tarit pas sur les efforts et la galanterie d'Alexandre, pour se rendre agréable à son nouvel allié.

Ce même aide-de-camp devint plus tard ministre de la police, et en 1814, peu de temps après la restauration, il fit, assure-t-on, une citation fort heureuse au sujet de sa mission en Russie. Lui étant demandé un jour aux Tuileries, avec une sorte d'abandon tout à fait naïf, par quelqu'un très-avant dans la confiance du Roi: « A présent que tout est fini, vous pouvez tout » dire; apprenez-nous quel était votre agent à » Hartwell (c'était, comme l'on sait, la demeure » de Louis XVIII, en Angleterre). L'interpellé, » surpris du peu de goût de la question, répon- » dit avec dignité: M. le comte, l'Empereur re- » gardait l'asile des rois comme un sanctuaire » inviolable; c'était le principe qu'il imposait à » sa police, et nous l'observions. On nous a fait » connaître aujourd'hui qu'on n'en agissait pas » de même à son égard. Mais vous, M. le comte,

» vous devriez avoir moins de doute qu'un au-
» tre. Quand j'arrivai à Pétersbourg, vous y
» étiez au nom du roi. L'Empereur Alexandre,
» dans la première chaleur de sa réconciliation,
» me donna connaissance de tout ce qui vous
» concernait, et demanda si l'on voulait qu'il
» vous fît sortir de ses États. Je n'avais point
» d'ordres. J'écrivis pour prendre ceux de l'Em-
» pereur. Sa réponse fut, courrier par courrier,
» qu'il lui suffisait de l'amitié sincère d'Alexan-
» dre, que jamais il n'entrerait dans ses autres
» rapports particuliers; qu'il n'avait pas de haine
» personnelle contre les Bourbons; que, s'il
» croyait même qu'il leur fût possible de l'ac-
» cepter, il leur offrirait un asile en France,
» et tel château royal qui leur serait agréable.
» Si vous ignorâtes alors cette lettre, continua
» le Duc de R....., faites-la chercher aujour-
» d'hui, vous la trouverez sans doute dans les
» cartons des relations extérieures. »

## Lundi 17.

Arrivée des commissaires étrangers. — Étiquette forcée de Napoléon, anecdotes. — Conseil d'État; détails du local; habitudes, etc. — Citations de quelques séances; digression. — Gassendi. — Les régimens Croates. — Ambassadeurs. — Bans de la garde nationale. — L'Université, etc., etc.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Il a demandé la calèche pour faire un tour avant déjeûner. Au moment de monter, on est venu nous dire que la frégate le Newcastle et la frégate l'Oronte étaient devant le port, courant des bordées pour entrer. Ces deux bâtimens avaient manqué l'île dans la nuit, et étaient obligés de l'attaquer sous le vent. Ils avaient quitté l'Angleterre le vingt-trois avril, et nous apportaient le bill qui concerne la détention de l'Empereur. La législature anglaise avaient converti en loi la détermination des ministres à cet égard. Les commissaires des trois puissances d'Autriche, de France et de Russie, étaient aussi à bord de ces bâtimens.

Dans le courant de la journée, l'Empereur,

parlant des formes, des costumes qu'il avait prescrits, de l'étiquette qu'il avait introduite, disait : « Il m'était devenu bien difficile de m'abandonner à moi-même. Je sortais de la foule; » il me fallait, de nécessité, me créer un extérieur, me composer une certaine gravité, » en un mot, établir une étiquette, autrement » l'on m'eût journellement frappé sur l'épaule. » En France, nous sommes naturellement enclins à une familiarité déplacée; et j'avais à » me prémunir surtout contre ceux qui avaient » *sauté à pieds joints* sur leur éducation. Nous » sommes très-facilement courtisans, très-obséquieux au début, portés d'abord à la flatterie, à l'adulation; mais bientôt arrive, si on » ne la réprime, une certaine familiarité qu'on » porterait très-aisément jusqu'à l'insolence. On » sait que nos rois n'étaient pas exempts de » cet inconvénient. » Et l'Empereur a cité une anecdote, sous Louis XV, fort caractéristique : celle de ce courtisan, disait-il, à qui ce prince demanda, à son lever, combien il avait d'enfans. — « Quatre, Sire, répondit-il. » Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux

ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question : « Un tel, combien avez-vous d'enfans ? — Et toujours l'autre répondit : « Quatre, Sire. » Enfin, le soir, au jeu, le roi lui ayant demandé encore : « Un tel, » combien avez-vous d'enfans? — Sire, répon- » dit-il cette fois, six. — Comment diable, re- » prit le roi, mais il me semble que vous m'a- » viez dit quatre? — Ma foi, Sire, c'est que j'ai » craint de vous ennuyer en vous répétant tou- » jours la même chose. »

» Sire, dit alors à l'Empereur l'un de nous, » voici une anecdote d'un pays voisin, digne de » celle qui vient d'être mentionnée, et qui » pourra servir à comparer l'insolence gratuite » du courtisan d'un maître absolu, avec l'éner- » gique ressentiment de celui qui n'a rien à » redouter de son souverain constitutionnel.

» Quelqu'un de la haute société, à Londres, » ayant à se plaindre d'un grand personnage, » dont il avait été fort maltraité, à je ne sais » quel sujet, jura devant ses amis de le lui » faire payer ostensiblement. Ayant appris que » le grand personnage devait paraître à une

» fort belle assemblée, il s'y rend lui-même de » bonne heure, et se place près de la maîtresse » de la maison. Quand le grand personnage » vient débiter à cette dame son petit mot de » compliment, et qu'il n'a pas encore la face » retournée, le mécontent se penche négligem- » ment vers la dame, lui demandant à haute » voix quel peut-être là son gras ami (who is » your fat friend)? La dame, qui en devient » rouge, le pousse du coude, lui disant tout » bas : taisez-vous donc, ne voyez-vous pas que » c'est le prince! A quoi le monsieur de ré- » pondre, d'une voix encore plus élevée : Com- » ment, le prince!... mais, sur mon honneur, » le voilà devenu aussi gras qu'un cochon (how » the prince!.... but, upon my word, he is » grown as fat as a pig.) »

Libre à chacun de deviser sur le mérite relatif des deux insolens : tous deux sont fort blâmables, sans doute; et si le nôtre présente moins de grossièreté, il faut convenir aussi que son impertinence est tout à fait sans but et purement gratuite.

Dans un autre moment de la journée, l'Em-

pereur a dit beaucoup de choses sur les séances du Conseil d'État. Je lui en avais cité plusieurs, d'autres nous demeuraient déjà douteuses et effacées : « Eh bien, m'a-t-il observé, encore » quelque temps et il en restera à peine vestige » dans le souvenir. » Ne pouvant dormir cette nuit, ces paroles me sont revenues, et durant mon insomnie, je repassais minutieusement dans mon esprit tout ce que j'avais connu du Conseil d'État : le local de ses séances, les habitudes, les formes, etc., etc., et je ne crois pouvoir mieux employer l'oisiveté de notre solitude de Sainte-Hélène, que de les consigner ici ; j'y joindrai de temps à autre ce qui me reviendra des séances dont j'ai été le témoin, à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire. Il en est pour qui tous ces détails seront de quelque prix.

La salle du Conseil d'État aux Tuileries, lieu ordinaire des séances, était une pièce latérale à la chapelle et de toute sa longueur ; le mur mitoyen présentait plusieurs portes pleines qui, ouvertes le dimanche, formaient les travées de la chapelle ; c'était une très-belle pièce allon-

gée. A l'une de ses extrémités, vers l'intérieur du palais, était une grande et belle porte qui servait de passage à l'Empereur, lorsque, suivi de sa Cour, il se rendait le dimanche à sa tribune pour y entendre la messe. Cette porte ne s'ouvrait le reste de la semaine que pour l'Empereur, quand il arrivait à son Conseil d'État. Les membres de ce conseil n'entraient que par deux petites portes pratiquées à l'extrémité opposée.

Dans toute la longueur de la salle, à droite et à gauche, était établie accidentellement, et pour le temps du conseil seulement, une longue file de tables assez éloignées du mur pour y admettre un siége et une libre circulation extérieure. Là s'asseyaient hiérarchiquement les conseillers d'État, dont la place d'ailleurs se trouvait désignée par un carton portant leur nom, et renfermant leurs papiers. A l'extrémité de la salle, vers la grande porte d'entrée et transversalement à ces deux files de tables, il en était placé de semblables pour les maîtres des requêtes; les auditeurs prenaient place sur des tabourets ou des chaises, en arrière des conseillers d'État.

A l'extrémité supérieure de la salle, en face de la grande porte d'entrée, se trouvait la place de l'Empereur, sur une estrade élevée d'une ou deux marches. Là était son fauteuil et une petite table recouverte d'un riche tapis, et garnie de tous les accessoires nécessaires, ainsi qu'en avaient devant eux tous les membres du conseil : papier, plumes, encre, canifs, etc.

A la droite de l'Empereur, mais au-dessous de lui et à notre niveau, le prince archi-chancelier, sur sa petite table séparée; à sa gauche, le prince archi-trésorier, qui y assistait fort rarement; et enfin, à la gauche encore de celui-ci, M. Locré, rédacteur des procès-verbaux du conseil.

Quand il venait accidentellement des princes de la famille, ils avaient une pareille table placée sur le même alignement, et selon leur rang hiérarchique. Si c'étaient seulement des ministres, qui tous d'ailleurs avaient faculté de se présenter au conseil quand bon leur semblait, ceux-ci prenaient place sur les files latérales, en tête des premiers conseillers d'État. Une grande enceinte intérieure restait vide ; elle

n'était jamais traversée que par l'Empereur ou les membres du conseil quand ils allaient lui prêter serment.

Des huissiers, même pendant les délibérations, parcouraient silencieusement la salle pour le service des membres du conseil. Chacun de ceux-ci d'ailleurs se levait à son gré, et circulait extérieurement, pour chercher auprès de ses collègues les renseignemens particuliers dont il eût pu avoir besoin.

Les pourtours supérieurs de la salle représentaient des peintures allégoriques relatives aux fonctions du Conseil d'État : telles que la Justice, le Commerce, l'Industrie, etc., etc.; et enfin, le plafond se trouvait décoré du beau tableau de la bataille d'Austerlitz par Gérard; ainsi c'était sous un des plus beaux lauriers dont Napoléon ait ennobli la France, qu'il administrait son intérieur.

C'est dans cet endroit que, durant près de dix-huit mois, j'ai joui de la satisfaction inappréciable d'assister régulièrement deux fois la semaine à des séances si précieuses par leur intérêt spécial, et bien plus encore par la pré-

sence de l'Empereur, qui n'y manquait jamais, et semblait en être réellement l'âme et la vie. C'est là que je l'ai vu prolonger quelquefois les séances depuis onze heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et montrer à la fin autant de facilité, d'abondance, de fraîcheur d'esprit et de tête qu'en commençant, lorsque nous autres nous tombions tous de lassitude et de fatigue.

Quand la Cour était à Saint-Cloud, c'était là que le Conseil était convoqué; mais quand la séance y était indiquée de trop bon matin, ou s'annonçait devoir être trop longue, alors il arrivait à l'Empereur de la suspendre, pour qu'on pût prendre quelque nourriture, et il s'élevait alors dans quelques pièces voisines, pour les besoins du Conseil, une certaine quantité de petites tables des plus magnifiquement servies, et surtout comme par enchantement; car, pour le dire en passant, rien ne saurait donner une juste idée de l'espèce de féerie en toutes choses dont nous avons été les témoins dans les palais impériaux.

L'heure de la séance du Conseil était indi-

quée chaque fois dans nos lettres de convocation ; en général, c'était pour onze heures.

Quand un nombre suffisant de membres était arrivé, l'archi-chancelier, qu'on y trouvait toujours le premier, et qui présidait le Conseil en l'absence de l'Empereur, ouvrait la séance, et entamait alors ce qu'on appelait *le petit ordre du jour*, ne contenant que les affaires de simples localités et de pure forme.

Une heure plus tard, d'ordinaire, le tambour, battant au champ dans l'intérieur du palais, nous annonçait l'arrivée de l'Empereur. La grande porte s'ouvrait, on annonçait Sa Majesté : tout le Conseil se levait, et l'Empereur entrait, précédé de son chambellan et de son aide-de-camp de service, qui lui présentaient son fauteuil, recevaient son chapeau, et demeuraient à la séance en arrière de lui, prêts à recevoir et à exécuter ses ordres.

L'archi-chancelier présentait alors à l'Empereur *le grand ordre du jour*, contenant la série des objets en délibération. L'Empereur les parcourait, et nommait tout haut l'objet qu'il lui plaisait de déterminer. Le conseiller d'État

chargé de ce rapport en faisait lecture, et la délibération commençait.

Chacun pouvait prendre la parole : si plusieurs se présentaient à-la-fois, l'Empereur en désignait l'ordre : on parlait de sa place et assis ; on ne pouvait pas lire, il fallait improviser. Quand l'Empereur jugeait la discussion, à laquelle d'ailleurs il prenait beaucoup de part lui-même, suffisamment éclaircie, il faisait un résumé toujours lumineux, souvent neuf et piquant, concluait et mettait aux voix.

J'ai dit ailleurs de quelle liberté on jouissait dans ces délibérations. L'ardeur, s'animant par degrés, devenait parfois extrême, et souvent les discussions se prolongeaient outre mesure, surtout lorsque l'Empereur, s'occupant probablement d'autre chose, semblait, par distraction ou autrement, y être devenu étranger ; alors d'ordinaire il promenait sur la salle un œil incertain, ou mutilait des crayons avec son canif, ou piquait avec ce même canif le tapis de sa table, ou le bras de son fauteuil, ou bien encore usait son crayon ou sa plume à des griffonnages ou à des traits bizarres, qui, à son

départ, devenaient l'objet de la convoitise des jeunes gens, qui se les arrachaient; et il fallait voir alors, si par hasard il y avait tracé quelque nom de pays ou de capitale, les inductions à perte de vue qu'on cherchait à en tirer.

Quelquefois aussi, comme l'Empereur venait au Conseil précisément après avoir mangé, et souvent après de grandes fatigues du matin, il lui arrivait d'arrondir son bras sur sa table, d'y poser sa tête et de s'endormir. L'archi-chancelier se saisissait, dès cet instant, de la délibération, qui allait toujours son train, et que l'Empereur, à son réveil, reprenait au point où elle se trouvait, si même elle n'était terminée et remplacée par une nouvelle. Il arrivait encore très-souvent à l'Empereur de demander un verre d'eau et de sucre; et à cet effet, et pour son usage, il se trouvait toujours sur l'une des tables de la chambre voisine, et hors de toute précaution, tout ce qui était nécessaire.

L'Empereur avait l'habitude, comme l'on sait, de prendre du tabac à chaque instant; c'était en lui une espèce de manie exercée la plupart du temps par la distraction. Sa tabatière

se trouvait bientôt vide, et il n'en continuait pas moins d'y puiser à chaque instant, ou de la porter constamment toute ouverte à son nez, surtout quand il avait lui-même la parole. C'était alors aux chambellans qui s'étaient faits le plus à son service, ou qui y mettaient le plus de recherches, à lui soustraire cette tabatière vide pour y en substituer une pleine; car il existait une grande émulation de soins, de galanterie parmi les chambellans favorisés du service habituel près de l'Empereur, service extrêmement envié. C'était, du reste, à-peu-près toujours les mêmes, soit qu'ils s'intriguassent beaucoup pour y demeurer, soit qu'il fût naturellement plus agréable à l'Empereur de voir continuer un service déjà goûté. Au demeurant, c'était le grand-maréchal Duroc qui arrêtait toutes ces dispositions.

Au sujet de ces soins et de cette galanterie, l'un d'eux qui s'était aperçu que l'Empereur, allant au théâtre, oubliait parfois sa lorgnette, dont il faisait un grand usage au spectacle, avait imaginé d'en faire faire une toute semblable, et de verres pareils, si bien que la première fois qu'il vit l'Empereur en être privé, il la lui pré-

senta comme la sienne. De retour dans son intérieur, l'Empereur se trouva donc avoir deux lorgnettes, sans qu'on pût lui dire comment. Le lendemain il s'enquit du chambellan dont il l'avait reçue, qui lui répondit simplement que c'en était une en réserve pour son besoin.

L'Empereur ne laissait pas d'être fort sensible à ces soins, innocens en eux-mêmes, l'on pourrait même dire touchans, s'ils ne venaient que du cœur et s'ils n'avaient d'autre guide qu'une véritable affection ; car alors on ne se montrait pas par-là un courtisan servile, mais bien un serviteur tendrement dévoué ; d'autant plus que Napoléon, de son côté, bien qu'on en ait voulu dire dans les salons de Paris, était plein de véritables égards pour les personnes de son service. Quand il quittait Paris pour Saint-Cloud, la Malmaison ou autres lieux, en un mot ce qu'on appelait à la Cour être à la campagne, il admettait d'ordinaire son service au nombre des réceptions privées qui composaient le soir son cercle familier, et dont la faveur était tenue à si haut prix. Dans ces circonstances encore, il faisait manger avec lui

ses chambellans. Aussi, un jour, à Trianon, à table, et fort enrhumé du cerveau, ce qui lui arrivait souvent, il eut besoin d'un mouchoir; et comme on courait le chercher, le chambellan de service, assis à ses côtés, et parent de Marie-Louise, s'empressa de lui en présenter un dont il avait eu soin de se précautionner, et voulait reprendre l'autre. « Je vous remercie, » dit l'Empereur; mais je ne me pardonnerais » pas qu'on pût dire que j'ai laissé M. un tel » toucher mon mouchoir sale. » Et il le jeta par terre. Tel était pourtant l'homme que l'on disait, dans nos cercles, si grossier, si brutal; maltraitant tout son service, et jusqu'aux dames du palais même. Le fait est que l'Empereur, au contraire, était des plus scrupuleusement attaché aux convenances, et fort sensible aux petits soins qu'il recevait, bien qu'il n'en témoignât jamais rien, il est vrai; c'était manie ou système chez lui; il fallait savoir le deviner, et l'on s'en apercevait à son œil devenu plus attentif, au son de sa voix plus radouci. Au rebours d'autres qui accablent d'expressions touchantes, qu'ils ne sentent souvent pas, Napoléon sem-

blait s'être fait la loi de contenir ou de déguiser les sensations bienveillantes qu'on lui inspirait. Je crois l'avoir déjà dit ailleurs ; en voici quelques preuves nouvelles qui me reviennent en cet instant : elles seront d'autant plus caractéristiques, qu'elles appartiendront à Longwood même, où Napoléon néanmoins devait avoir plus d'abandon, et se tenir moins en garde.

J'étais d'ordinaire assis auprès de mon fils quand l'Empereur lui dictait tout en marchant dans son appartement ; or, il lui arrivait souvent de s'arrêter derrière moi pour voir où en était la dictée. Combien de fois, dans cette situation, il me serrait la tête de ses deux bras. Souvent alors une légère pression me rapprochait d'abord de lui ; mais presque aussitôt réprimant ce mouvement, il ne semblait plus qu'avoir voulu s'accouder sur mes épaules, ou bien encore s'essayer, comme par jeu, de me faire plier, se récriant alors sur ma force.

A mon fils, qu'il aimait beaucoup, je l'ai vu souvent faire de la main ce qu'on eût pu appeler une caresse ; et comme pour annuller tout aussitôt ce geste, l'accompagner à l'instant de

paroles dites d'une voix relevée, approchant fort de la brusquerie. Enfin, je l'ai vu entrant un jour au salon, dans des dispositions de contentement et de distraction, prendre affectueusement la main de Mme Bertrand, l'élever pour la porter à ses lèvres, et s'arrêter subitement par un mouvement qui eût eu de la gaucherie, si Mme Bertrand elle-même n'y eût pourvu en s'empressant, avec cette grâce parfaite qui la caractérise, de baiser elle-même cette main qui lui avait été tendue. Mais me voilà bien loin de mon sujet, je me suis laissé aller au bavardage. Revenons au Conseil d'État.

On nous distribuait, imprimés et à domicile, tous les rapports, les projets d'avis et de décrets que nous devions discuter. Il est tel objet, l'Université, par exemple, qui a subi peut-être vingt rédactions; d'autres languissaient longtemps dans les cartons, ou finissaient même par disparaître tout à fait sans qu'il en fût donné aucun motif.

Au retour de ma mission en Hollande, et tout nouvellement membre du Conseil d'État, spécialement attaché à la marine, dans tout le

feu de mon premier zèle, et fort de mes observations en Hollande, je pris la parole sur la conscription, laquelle se discutait en cet instant. Je demandai qu'il fût permis à tous les conscrits hollandais, vu leur sympathie naturelle, de choisir le service de la marine. Je demandai encore que dans toute la conscription française, il fût loisible à chacun de faire le même choix. Je faisais ressortir les inconvéniens qu'on évitait par-là, et les grands avantages qu'on se procurait. On ne pouvait, disais-je, trop multiplier nos marins. Nos équipages de vaisseaux étaient de vrais régimens; les mêmes hommes étaient donc tout à la fois matelots et soldats, canonniers et pontonniers; avec la même solde, on obtenait deux services, etc. Le tout allait fort bien jusque là; je me félicitais intérieurement, je touchais à ma conclusion quand le mot eut le malheur de me manquer; l'absence atteignit bientôt jusqu'à l'idée, et me voilà muet, interdit, sans plus savoir ni ce que je voulais, ni même où j'étais. Je parlais là pour la première fois; j'avais fait une entreprise extraordinaire, celle de surmonter ma timidité

naturelle. Un silence profond régnait autour de moi, une multitude d'yeux m'ajustaient; je crus que j'allais défaillir. Il ne me resta plus qu'à avouer ma souffrance, à dire à l'Empereur que je préférerais bien davantage de me trouver à une bataille, et qu'à lui demander enfin la permission d'achever par la lecture de quelques lignes écrites; mais à partir de là il ne m'est jamais venu l'envie de prendre la parole de nouveau; j'en ai été guéri pour toujours; mon éloquence ne s'est jamais répétée. Toutefois, et malgré ma mésaventure, mon peu de paroles n'avait pas été perdu pour l'Empereur; car, à quelques jours de là, l'aide-de-camp de service, le comte Bertrand, me dit que Sa Majesté jouant au billard, et voyant entrer le ministre de la marine, l'avait apostrophé sur le sujet, lui disant : « Eh bien! Las Cases nous a lu au » Conseil un très-bon mémoire sur la compo- » sition des matelots : il est loin d'être de votre » avis sur l'âge que vous voulez d'eux, etc. etc. »

Il n'y avait pas de séance présidée par l'Empereur, qui ne fût du plus grand intérêt, parce qu'il y parlait toujours, et que tout ce qu'il

disait était extrêmement remarquable. J'en sortais toujours enthousiasmé ; mais ce qui me surprenait fort et m'indignait beaucoup, c'était d'entendre le soir répéter dans les salons quelques-unes de ces choses ; mais toujours très-défigurées et en général très-malveillantes. D'où pouvait naître une si singulière circonstance ? Etait-ce l'infidélité dans celui qui avait entendu ? était-ce méchanceté chez celui à qui on l'avait redit ? Toutefois la chose était ainsi.

J'eus plus d'une fois l'envie, dans le temps, d'écrire ce dont j'avais été le témoin, et j'ai beaucoup regretté depuis de ne l'avoir pas fait. Je vais transcrire ici quelques souvenirs épars qui reviennent à ma mémoire.

Un jour l'Empereur, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers, d'origine française, disait : « Le plus beau titre sur la » terre est d'être né Français ; c'est un titre » dispensé par le Ciel, qu'il ne devrait être » donné à personne sur la terre de pouvoir re» tirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français » d'origine, fût-il à sa dixième génération d'é» tranger, se trouvât encore Français s'il le

» réclamait. Je voudrais, s'il se présentait sur » l'autre rive du Rhin, disant : Je veux être » Français, que sa voix fût plus forte que la loi, » que les barrières s'abaissassent devant lui, et » qu'il rentrât triomphant au sein de la mère » commune. »

Une autre fois il disait, au sujet de je ne sais quoi : « L'Assemblée Constituante fut bien » gauche d'abolir jusqu'à la noblesse purement » titulaire; ce qui humilia beaucoup de monde. » Moi, je fais mieux, j'ennoblis tous les Fran- » çais : chacun peut être fier. »

Une autre fois, et je l'ai peut-être déjà cité ailleurs, il disait : « Je veux élever la gloire du » nom français si haut qu'il devienne l'envie des » nations; je veux un jour, Dieu aidant, qu'un » Français, voyageant en Europe, croye se trou- » ver toujours chez lui. »

Enfin, une autre fois encore, et au sujet d'un projet de décret dont je ne me rappelle pas quel a été le résultat; mais qui avait pour objet de déterminer que les Rois de la famille impériale occupant des trônes étrangers laisseraient leurs titres et leur étiquette de Roi à la

frontière, pour ne les reprendre qu'en sortant, l'Empereur, répondant à quelques objections et exposant les motifs, dit : « Du reste, je leur » réserve en France un bien plus beau titre » encore; ils y seront plus que Rois, ils seront » princes Français. »

Je pourrais multiplier à l'infini une foule de citations pareilles : elles doivent être demeurées dans le souvenir de tous les membres du Conseil comme dans le mien. A présent l'on s'étonnera peut-être qu'ayant vu si souvent l'Empereur, qu'en ayant entendu de telles paroles, j'aie dit que je ne le connaissais pas encore quand je me suis déterminé à le suivre. Ma réponse est que dans les temps dont je parle, j'avais à son sujet encore plus d'admiration et d'enthousiasme que de véritable conviction. Nous étions assaillis, dans le palais même, de tant de bruits absurdes sur sa personne et son petit intérieur; nous avions si peu de communication directe avec lui, qu'à force d'avoir entendu répéter les mêmes choses, il me restait peut-être, à l'insu de moi-même, une espèce de défiance et de doute. On nous le disait si dissimulé, si astucieux,

si rusé, qu'il était possible après tout qu'il prononçât en public d'aussi magnifiques paroles dans quelque vue particulière et sans les sentir aucunement : il en est tant qui pensent si mal et s'expriment si bien! Aussi ce n'est qu'ici, à Longwood, et depuis que j'ai appris à le connaître à fond, que je sais combien il était là réellement et naturellement lui-même. Jamais peut-être sur la terre nul n'aima la France et son lustre comme lui; il n'est pas de sacrifice qui lui eût coûté pour elle. Il l'a prouvé à Châtillon, il l'a prouvé au retour de Waterloo, et il l'exprimait énergiquement quand, sur son roc, il me disait ces paroles mémorables que j'ai déjà citées : « Non, mes véritables souf-» frances ne sont point ici! »

Mais voici d'autres sujets, les uns plaisans, d'autres plus graves. Un jour le conseiller d'État général Gassendi se trouvant prendre part à la discussion du moment, s'y appuya de la doctrine des économistes; l'Empereur qui l'aimait beaucoup à titre d'ancien camarade de l'artillerie, l'arrêtant, lui dit : « Mais, mon » cher, qui vous a rendu si savant? où avez-

» vous pris de tels principes? » Gassendi, qui parlait rarement, après s'être défendu de son mieux, se trouvant dans ses derniers retranchemens, répondit qu'après tout c'était de lui, Napoléon, qu'il avait pris cette opinion. « Comment! s'écria l'Empereur avec chaleur, que » dites-vous là, est-ce bien possible? Comment! » de moi, qui ai toujours pensé que s'il existait » une monarchie de granit, il suffirait des idéalités des économistes pour la réduire en poudre! » » Et après quelques autres développemens, partie ironiques, partie sérieux, il conclut: « Allons, mon cher, vous vous serez endormi » dans vos bureaux, et vous y aurez rêvé tout » cela. » Gassendi, qui se fâchait aisément, lui riposta: « Oh! pour nous endormir dans nos » bureaux, Sire, c'est une autre affaire, j'en » défierais bien avec vous, vous nous y tour- » mentez trop pour cela. » Et tout le Conseil de rire, et l'Empereur plus fort que les autres.

Une autre fois, on s'occupait d'organiser les provinces Illyriennes, acquises depuis peu. La partie de ces provinces limitrophes des Turcs avait des régimens croates, dont l'organisation

était toute particulière; c'étaient de vraies colonies militaires : elles avaient été imaginées, il y avait plus d'un siècle, par le grand prince Eugène, pour servir de barrière contre les incursions et les brigandages des Turcs, et avaient toujours depuis fort bien rempli leur destination. La commission chargée de ce travail, proposait la dissolution de ces régimens croates, et les remplaçait par une garde nationale à l'instar de la nôtre. « Est-on fou ? s'écria l'Empereur à cette lecture; des Croates sont-ils » des Français, et a-t-on bien compris l'excellence de l'institution, son utilité, son importance? — Sire, répondit celui qui se trouvait » dans l'obligation de défendre le rapport, les » Turcs n'oseraient pas aujourd'hui recommencer leurs excès. — Et pourquoi cela? — Sire, » parce que Votre Majesté est devenue leur voisin. — Eh bien? — Sire, ils auraient trop de » respect pour votre puissance. — Ah! oui, Sire, » Sire, reprit vertement l'Empereur, des compliméns à présent! Eh bien, Monsieur, allez » les porter aux Turcs, qui vous répondront » par des coups de fusil, et vous viendrez m'en

» donner des nouvelles. » Et il prononça dès cet instant que les régimens croates seraient conservés.

Un jour on nous proposa un projet de décret touchant les ambassadeurs. Ce projet était fort remarquable; je ne pense pas qu'on en ait eu connaissance dans le monde. La froideur du Conseil à son sujet le fit disparaître, ainsi que beaucoup d'autres qui ont éprouvé le même sort, ce qui, pour le dire en passant, donne une preuve de plus d'une certaine indépendance dans le Conseil, et montre dans l'Empereur plus de modération qu'on ne lui en croyait.

L'Empereur, qui semblait seul appuyer ce décret et y tenir beaucoup, dit, dans sa défense, des choses très-curieuses. Il prétendait que les ambassadeurs n'eussent ni prérogatives ni priviléges qui pussent les mettre à l'abri des lois du pays; tout au plus accordait-il qu'ils fussent soumis seulement à une juridiction plus relevée. « Je ne m'opposerais pas, par exemple, » disait-il, à ce qu'ils ne devinssent justiciables » qu'après une décision préalable d'une réunion » des ministres et des hauts dignitaires de l'Em-

» pire; à ce qu'ils ne fussent jugés que par un
» tribunal spécial, composé des premiers magis-
» trats et des premiers fonctionnaires de l'État.
» M'objecteriez-vous que les souverains, se trou-
» vant compromis dans la personne de leurs
» représentans, ne m'enverraient plus d'ambas-
» sadeurs? Où serait le malheur? je retirerais
» les miens, et l'État gagnerait d'immenses sa-
» laires fort onéreux, et souvent, au moins,
» très-inutiles. Pourquoi voudrait-on soustraire
» les ambassadeurs à toute juridiction? Ils ne
» doivent être envoyés que pour être agréables,
» pour entretenir un échange de bienveillance
» et d'amitié entre les souverains respectifs.
» S'ils sortent de ces limites, je voudrais qu'ils
» rentrassent dans la classe de tous, dans le
» droit commun. Je ne saurais admettre tacite-
» ment qu'ils pussent être auprès de moi à titre
» d'espions à gages; ou bien alors je suis un
» sot, et je mérite tout le mal qu'il peut m'en
» arriver. Seulement il s'agit de s'entendre et de
» le proclamer d'avance, afin de ne pas tomber
» dans l'inconvénient de violer ce qu'on est

» convenu d'appeler jusqu'ici le droit des gens » et les habitudes reçues.

» Au plus fort d'une crise célèbre, disait-il, » on vint m'avertir qu'un grand personnage » s'était réfugié chez M. de Cobentzel, et s'y » croyait à l'abri sous les immunités de cet » ambassadeur d'Autriche. Je mandai M. de Co- » bentzel pour connaître le fait, et lui déclarer » qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi; car » un puéril usage ne serait rien à mes yeux » contre le salut d'une nation; que je n'hésite- » rais pas à faire saisir le coupable et son re- » céleur privilégié, à les livrer tous deux à un » tribunal, et à les faire exécuter : et je l'aurais » fait, Messieurs, ajouta-t-il fièrement en éle- » vant la voix. On le savait bien, aussi on ne » s'y frottait pas. » Ces paroles me parurent terribles alors, mais aujourd'hui que je connais si bien Napoléon, je suis sûr qu'elles étaient prononcées bien moins pour le personnage qu'elles concernaient que pour nous tous qui écoutions.

— L'Empereur, long-temps avant son expé-

dition de Russie, un ou deux ans peut-être, avait voulu établir dès-lors un classement militaire de la nation. Il fut lu au Conseil d'État jusqu'à quinze ou vingt rédactions de l'organisation des trois bans de la garde nationale en France. Le premier, celui des jeunes gens, était tenu d'aller jusqu'à la frontière; le second, celui de l'âge mitoyen et des hommes mariés, ne sortait pas du département; enfin le dernier, celui des hommes âgés, demeurait uniquement à la défense de la ville. L'Empereur, qui y tenait beaucoup, y revint souvent, et dit de très-belles choses extrêmement patriotiques; mais il y eut constamment dans tout le Conseil une défaveur marquée, une opposition sourde et inerte. Les affaires marchaient, et l'Empereur, attiré par d'autres objets, vit échapper ce plan que sa prévoyance calculait sans doute pour notre salut, et qui l'eût été en effet! Par ce plan plus de deux millions d'individus se seraient trouvés classés, armés, lors des désastres : qui alors eût osé nous aborder? Dans une de ces séances, l'Empereur eut un mouvement fort chaud, fort remarquable. Un membre

(M. Maloues) employait beaucoup de circonlocutions peu favorables à cette organisation. L'Empereur lui adressa sa phrase habituelle. « Parlez hardiment, Monsieur, ne mutilez pas » votre pensée, dites-la toute entière; nous » sommes ici entre nous. » L'orateur alors déclara que cette mesure alarmait tout le monde, que chacun frémissait de se voir classé, dans la persuasion que, sous le prétexte de la défense intérieure, on ne s'occupait que du moyen de les transporter au dehors. « Eh bien! à la bonne » heure, dit l'Empereur, je vous comprends à » présent. Mais, Messieurs, dit-il en s'adressant à tout le Conseil, vous êtes tous pères de » famille, jouissant d'une grande fortune, exerçant des emplois importans; vous devez avoir » une immense clientelle; vous devez être bien » gauches ou bien peu soigneux, si, avec tous » ces avantages, vous n'exercez pas une grande » influence d'opinion. Or, comment se fait-il » que vous, qui me connaissez si bien, me laissiez si peu connu? Et depuis quand m'avez-» vous vu employer la ruse et la fraude dans » mon système de gouvernement? Je ne suis

» point timide, et n'ai pas l'usage des voies
» obliques. Si j'ai un défaut, c'est de m'expli-
» quer trop vertement, trop laconiquement
» peut-être; je me contente de prononcer; j'or-
» donne, parce que je m'en repose ensuite,
» pour les formes et les détails, sur les inter-
» médiaires qui exécutent, et Dieu sait si, sur
» ce point, j'ai beaucoup à me louer. Si donc
» j'avais besoin de monde, je le demanderais
» hardiment au Sénat qui me l'accorderait; et
» si je ne l'obtenais de lui, je m'adresserais au
» peuple même, que vous verriez marcher avec
» moi. Je vous étonne peut-être, car vous sem-
» blez parfois ne pas vous douter du véritable
» état des choses. Sachez que ma popularité
» est immense, incalculable; car, quoi qu'on
» en veuille dire, partout le peuple m'aime et
» m'estime, son gros bon sens l'emporte sur toute
» la malveillance des salons et la métaphysique
» des niais. Il me suivrait en opposition de vous
» tous. Cela vous étonne encore, et pourtant
» il en serait ainsi; c'est qu'il ne connaît que
» moi: c'est par moi qu'il jouit sans crainte de
» tout ce qu'il a acquis; c'est par moi qu'il voit

» ses frères, ses fils indistinctement avancés, » décorés, enrichis; c'est par moi qu'il voit ses » bras facilement et toujours employés, ses » sueurs accompagnées de quelques jouissances. » Il me trouve toujours sans injustice, sans pré- » férence. Or, il voit, il touche, il comprend » tout cela et rien de plus, rien surtout de la » métaphysique; non que je repousse les vrais, » les grands principes, le Ciel m'en préserve, » on me les voit pratiquer autant que nos cir- » constances extraordinaires me le permettent; » mais je veux dire que le peuple ne les com- » prend pas encore, au lieu qu'il me comprend » tout à fait, et s'en fie à moi. Croyez donc qu'il » fera toujours ce que nous règlerons pour son » bien. Ne vous en laissez pas surtout imposer » par l'opposition que vous mentionnez : elle » n'existe que dans les salons de Paris, nulle- » ment dans la nation; et dans le projet qui » nous occupe en cet instant, je n'ai nulle vue » ultérieure au dehors, je le déclare; je ne » pense qu'à la sûreté, au repos, à la stabilité » de la France au dedans. Poursuivez donc les » bans de la garde nationale; que chaque citoyen

» connaisse son poste au besoin ; que M. Cam-
» bacérès, que voilà, soit dans le cas de prendre
» son fusil si le danger le requiert, et alors
» vous aurez vraiment une nation maçonnée à
» chaux et à sable, capable de défier les siècles
» et les hommes. Je relèverai, du reste, cette
» garde nationale à l'égale de la ligne ; les vieux
» officiers retirés en seront les chefs et les pères ;
» j'en ferai solliciter les grades à l'égal des fa-
» veurs de la Cour, etc., etc. »

On doit retrouver tout cela dans les registres de M. Locré, partie au sujet des bans de la garde nationale, partie encore, autant que je puis me le rappeler, au sujet d'une des conscriptions annuelles. Je me souviens aussi qu'il fut particulièrement question, un jour, de l'Université. L'Empereur se fâchait sur le peu de progrès et la mauvaise direction de sa marche. M. de Ségur fut chargé de présenter un rapport à ce sujet, et le fit avec sa franchise et sa loyauté accoutumées. Il abordait franchement la question, trouvait que la création de l'Empereur était mal comprise, mal exécutée ; que la science ne devait y être que secondaire ; que

les principes et la doctrine nationale devaient y passer avant tout, et que c'était pourtant ce dont on semblait s'y occuper le moins.

L'Empereur ne se trouvait pas à la séance. Une telle sortie déplut sans doute aux amis du principal intéressé. Nous avions le tort de sacrifier beaucoup à l'esprit de coteries. Ce rapport ne reparut jamais; on le retira de nos cartons, et l'on y mit même assez d'importance pour le redemander à ceux de nous qui l'avaient emporté chez eux.

Toutefois, à quelque temps de là, les grands dignitaires de l'Université furent mandés à la barre du Conseil. L'Empereur se fâcha, parla de la mauvaise organisation, du mauvais esprit qui semblait présider à cette institution importante, dit qu'on gâtait toutes ses idées, qu'on n'exécutait jamais bien ses intentions, etc., etc. Le grand-maître courba devant l'orage, et n'en continua pas moins son train accoutumé; et l'Empereur dit qu'à son retour de l'île d'Elbe on l'a assuré que ce même grand-maître de l'Université s'était vanté auprès du gouvernement qui succédait, d'avoir gêné, dénaturé,

autant qu'il avait été en son pouvoir, l'impulsion que Napoléon avait prétendu imprimer aux générations qui s'élevaient.

## Mardi 18.

### Souvenirs de Waterloo.

L'Empereur m'avait fait appeler dans son cabinet avant le dîner : il était occupé à lire les journaux qui venaient d'arriver. M. de Montholon a fait demander la permission de se présenter. Il lui a appris que M^me^ de Montholon venait d'accoucher d'une fille, et a sollicité Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la faveur d'en être le parrain.

Après dîner, en résumant les papiers déjà lus, l'Empereur observait que l'agitation et l'incertitude continuaient à régner en France ; il faisait remarquer que les derniers papiers anglais s'exprimaient avec la dernière indécence sur la famille royale..... Plus tard, un autre article l'a porté à dire : « Les circonstances actuelles, les besoins du moment, et une sympathie d'ancienne date, concourent extrêmement à favoriser le retour des moines en

» France : cela doit y être caractéristique comme » chez le Pape. » Et s'arrêtant sur celui-ci il concluait : « Encore pour lui, du moins, est-ce » son affaire spéciale, et qui peut lui redonner » une force réelle. Croirait-on bien que, pri- » sonnier à Fontainebleau, et lorsqu'il s'agissait » de savoir s'il existerait lui-même, il discutait » sérieusement avec moi l'existence des moines, » et prétendait m'amener à les rétablir !... C'est » bien là de la Cour de Rome !.... etc., etc. »

C'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Le souvenir en a été réveillé par quelqu'un ; il a produit une impression visible sur l'Empereur. « Journée incompréhensible ! » a-t-il prononcé avec douleur..... Concours de » fatalités inouies !... Grouchy !... Ney !... Der- » lon !... N'y a-t-il eu que du malheur !.... Ah ! » pauvre France !... » Et il s'est couvert les yeux de la main. « Et pourtant, disait-il, tout ce qui » tenait à l'habileté avait été accompli !.... tout » n'a manqué que quand tout avait réussi !... »

Dans un autre moment, il disait, sur le même sujet : « Singulière campagne, où, dans moins » d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper

» de mes mains le triomphe assuré de la France » et la fixation de ses destinées.

» Sans la désertion d'un traître, j'anéantissais » les ennemis en ouvrant la campagne.

» Je les écrasais à Ligni, si ma gauche eût » fait son devoir.

» Je les écrasais encore à Waterloo, si ma » droite ne m'eût pas manqué.

» ..... Singulière défaite, où, malgré la plus » horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a » point souffert, ni celle du vainqueur augmenté : » la mémoire de l'un survivra à sa destruction ; » la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être » dans son triomphe !..... »

## Mercredi 19.

Départ du Northumberland. — Introduction et forme des Campagnes d'Italie. — Campagne de Russie, par un aide-de-camp du Vice-Roi.

Aujourd'hui, le Nortumberland est parti pour l'Europe.

Nous avions fait la traversée sur ce vaisseau, nous avions souvent conversé avec tous les officiers, qui nous avaient extrêmement bien traités ;

l'équipage nous avait montré beaucoup de bienveillance; enfin, l'amiral Cockburn même, contre lequel nous avions bien plus d'humeur que de répugnance, et dont les torts au fond ne nous avaient pas blessé le cœur; soit ces choses réunies, ou toute autre dont je ne me rends pas compte, ou bien peut-être encore cette disposition si forte, si naturelle à s'attacher à ses semblables, et à se créer des liens sociaux, toujours est-il certain que nous ne nous trouvâmes pas indifférens à ce départ; il nous semblait que nous perdions quelque chose.

L'Empereur avait eu une très-mauvaise nuit: il a mis les pieds dans l'eau, pour soulager un grand mal de tête.

Il est sorti vers une heure pour se promener dans le jardin, tenant le premier volume d'un ouvrage anglais sur sa vie. Il le parcourait en marchant. L'auteur se donnait pour moins mal intentionné que Goldsmith. Il renfermait moins de saletés, il est vrai; mais c'étaient encore les mêmes inventions ou la même ignorance, les mêmes contes, les mêmes fausseté. Il lisait l'article de son enfance, ou de ses premières

années de son collége. Tout y était imaginaire et controuvé; ce qui lui fit me dire que j'avais eu bien raison d'insister pour que tous ces objets se trouvassent en tête de la campagne d'Italie, que ce qu'il lisait en ce moment l'y décidait plus que jamais.

Pour comprendre ceci, je dois dire, ce que j'ai toujours négligé, que la campagne d'Italie dictée, les chapitres réglés et finis, l'Empereur s'était montré très-incertain sur la manière d'entrer en matière. Il avait varié beaucoup et souvent, tournant autour de trois ou quatre idées qu'il abandonnait et reprenait tour-à-tour. Quelquefois il voulait commencer par quelques entreprises insignifiantes dont il avait fait partie avant le siége de Toulon; une expédition manquée sur la Sardaigne, etc. Quelquefois encore il voulait mettre en tête les premiers commencemens de notre révolution, l'état de l'Europe et les mouvemens de nos autres armées. Je combattais toujours ces idées; cela devait le mener trop loin, disais-je. Il avait commencé par me dicter le siége de Toulon, et c'était là, soutenais-je constamment, le véritable point de

départ, l'ordre naturel, car ce n'était pas, observais-je, une Histoire qu'il voulait entreprendre, mais bien ses Mémoires particuliers. Or, dans ce bel épisode des siècles, il devait, disais-je, apparaître tout-à-coup sur la scène et sur le premier plan qu'il était destiné à ne jamais plus quitter. C'était à moi, éditeur, à consacrer dans une introduction de ma façon tous les détails des premières années et des temps antérieurs à celui où lui, Napoléon, prenait la parole. Il goûta enfin cette idée; l'exposa, la débattit un jour à table, et prononça qu'il s'y arrêtait. Voilà l'historique de la forme des campagnes d'Italie, et ce à quoi l'Empereur faisait allusion plus haut.

A trois heures, le Gouverneur et le nouvel amiral, sir Pulteney Malcom, ont été introduits chez l'Empereur, qui, bien qu'il fût souffrant, a été néanmoins très-gracieux et fort causant.

Avant et après dîner, l'Empereur a parcouru l'ouvrage d'un ancien aide-de-camp du vice-roi, sur la campagne de Russie. On le lui avait dit affreux. L'Empereur s'est tellement habitué aux libelles et aux pamphlets, que les déclamations ne lui font plus rien. Il ne voit plus dans ces

ouvrages que les faits; et, sous ce point, il ne trouvait pas celui-ci si mauvais qu'on le lui avait dit: « Un historien y prendrait de bonnes choses, » disait-il, des faits, et négligerait les déclama- » tions, qui ne sont faites que pour les sots. » Or, ici, l'auteur prouve que les Russes eux- » mêmes ont brûlé Moscow, Smolenks, etc.... , » que nous avons été victorieux dans toutes les » affaires, etc., etc. Les faits, dans cet ouvrage, » observait alors l'Empereur, ont été évidem- » ment rédigés pour être publiés sous mon règne » au temps de ma puissance. Les déclamations » ont été intercalées depuis ma chute. L'auteur » n'a pas pu gâter le fond de son ouvrage ; mais » il l'a orné de turpitudes à la façon du jour.

» Quant aux désastres de la retraite, je ne lui » ai laissé rien à dire non plus qu'aux autres » libellistes, mon vingt-neuvième bulletin a été » leur désespoir. Ils ont été, dans leur rage, » jusqu'à me reprocher d'avoir exagéré. Ils » étaient furieux; je les privais ainsi d'un beau » sujet; je leur avais enlevé leur proie. »

Après la citation de cet auteur et de plusieurs autres Français, tous dénaturant nos victoires et

déclamant contre nous-mêmes, il n'a pu s'empêcher d'observer qu'il était sans exemple dans l'histoire de voir une nation s'acharner ainsi à ruiner sa propre gloire, de voir s'élever de son propre sein les mains occupées à flétrir et à détruire ses trophées. « Mais du milieu d'elle s'élèveront indubitablement aussi, disait-il, des » vengeurs. Les temps à venir noteront d'infamie » le délire d'aujourd'hui. » Et il s'écriait : « Se » peut-il bien que ce soient des Français qui » parlent, qui écrivent ainsi? N'ont-ils donc ni » cœur ni entrailles pour la patrie? Non, ils ne » sont point Français; ils parlent notre langue » peut-être, ils sont nés sur le même sol que » nous; mais ils n'ont ni notre cœur ni nos sen- » timens. Ils ne sont point Français! »

## Vendredi 21.

Paroles prophétiques, etc. — Lord Holland, etc., Princesse Charlotte de Galles. — Conversation particulière et personnelle inappréciable pour moi.

L'Empereur marchait dans le jardin; nous étions tous autour de lui. La conversation est tombée sur la possibilité de se retrouver un jour

en Europe, de revoir la France. « Mes chers » amis, nous a-t-il dit avec un véritable senti- » ment, avec une expression impossible à ren- » dre, vous autres vous la reverrez! — Non pas » sans vous! nous sommes-nous écriés tous. » Cela a conduit à analyser de nouveau les chances probables de sortir de Sainte-Hélène, et toutes venaient se perdre dans l'obligation et la néces- sité de convenir que ce ne pouvait être qu'avec l'intermédiaire des Anglais. Et l'Empereur ne voyait pas trop comment cela pourrait arriver: « L'impression est faite, disait-il, elle est trop » profonde, ils me craindront toujours. M. Pitt » le leur a dit : il n'y a point de salut pour vous » avec un homme qui a toute une invasion dans » sa seule tête. — Mais, observait quelqu'un, » s'il venait à se trouver pourtant de nouveaux » intérêts; s'il arrivait un ministère vraiment li- » béral et constitutionnel, n'aurait-il donc au- » cun avantage à fixer par vous, Sire, les prin- » cipes libéraux en France, et à les propager » par-là sur tout le continent? — A la bonne » heure, disait l'Empereur, je conçois ceci. — » Ce ministère, continuait-on, n'aurait-il donc

» aucune garantie dans ces principes libéraux » mêmes, et dans vos propres intérêts? — J'en » conviens encore, disait l'Empereur. Lord Hol- » land, ministre, m'écrivant à Paris : si vous » faites cela, je serai renversé; ou la princesse » Charlotte de Galles qui m'eût tiré d'ici, me » faisant dire à Paris : si vous agissez ainsi, je » deviendrai l'horreur, j'aurai été le fléau de » ma nation, seraient des paroles qui m'arrête- » raient court, et m'enchaîneraient plus que » des armées, etc., etc.

» Et puis au fait, qu'aurait-on à craindre? » Que je fisse la guerre? je suis trop vieux. Que » je courusse encore après la gloire! je m'en suis » gorgé, j'en avais fait litière, et, pour le dire en » passant, c'était une chose que j'avais rendue » désormais tout à la fois bien commune et bien » difficile. Que je commençasse des conquêtes? » je n'en fis pas par manie, elles étaient le ré- » sultat d'un grand plan, je dirais bien plus, de » la nécessité : elles furent raisonnables dans » leur temps; aujourd'hui elles seraient impos- » sibles; elles étaient exécutables alors, il serait » insensé d'en avoir l'intention à présent; et puis,

» les bouleversemens et les malheurs de la pau-
» vre France ont désormais enfanté assez de
» difficultés ; il y aurait assez de gloire à la
» déblayer, pour n'avoir pas à en rechercher
» d'autre. »

Deux de ces messieurs avaient été à la ville voir les nouveaux arrivans, et courir après les nouvelles. Leur retour et leur récit ont fait au jardin, quelques instans, l'occupation de l'Empereur. Il est rentré sur les six heures dans son cabinet, où il m'a dit de le suivre; bientôt après, le hasard a amené une très-longue conversation d'un intérêt et d'un prix inexprimables pour moi. Bien que le sujet m'en soit purement et exclusivement personnel, je n'ai garde de le passer sous silence : les traits caractéristiques qui s'y rencontrent à chaque instant seraient mon excuse, si j'en avais besoin.

Les nouveaux venus sur le Newcastle avaient encore parlé beaucoup de mon Atlas historique, ce qui porta l'Empereur à observer de nouveau qu'il était inoui le bien que m'avait fait cet ouvrage, et qu'il était inoui aussi qu'il n'en eût pas eu une exacte connaissance.

« Comment ne s'est-il donc trouvé, me disait-il, aucun de vos amis qui m'en ait donné une idée juste? Je ne l'ai bien vu qu'à bord du Northumberland, et il est connu de toute la terre. Comment n'avez-vous pas demandé à m'en entretenir vous-même? je vous eusse apprécié, je vous eusse fait une toute autre fortune. J'en avais une idée tellement confuse et tellement subalterne, que peut-être vous était-elle défavorable. Voilà les souverains et leur malheur; car personne n'avait plus de bonne volonté sans doute que moi. Ceux qui étaient déjà fixés autour de ma personne eussent pu tout auprès de moi pour une chose comme la vôtre, parce que c'était un fait que je pouvais juger moi-même, et que je ne demandais pas mieux. A présent que je connais vos cartes, que j'ai une idée juste du classement inappréciable qu'elles présentent, de l'impression ineffaçable qu'elles doivent inculquer aux enfans, quant aux temps, aux distances, aux embranchemens; j'aurais voulu créer une espèce d'*École normale* pour cet objet, ou en assurer du moins l'enseignement

» uniforme. Votre ouvrage, ou certaines parties, » eussent inondé les lycées, je lui aurais donné » une bien autre célébrité. Je vous le répète, » pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connaître? » C'est un secret fâcheux à confesser, mais il » faut le dire, mon cher, un peu d'intrigue est » indispensable auprès des souverains; la mo- » destie est presque toujours perdue. Se peut-il » que Clarke, Decrès, Montalivet, M. de Mon- » tesquiou, ne m'en aient pas parlé d'après vos » suggestions, même Barbier, mon bibliothé- » caire? car c'est encore une autre vérité à con- » fesser, qu'on réussit quelquefois mieux par la » porte du valet de chambre qu'autrement. » Comment M^me^ de S....., votre amie, ne m'en » parlait-elle pas? Nous avons été si souvent, » dans le principe, en voiture ensemble; elle » eût pu faire alors de vous ce qu'elle eût voulu, » en vous peignant à moi ce que vous êtes. — » Oui, Sire, répondais-je..... mais alors je..... » — Je vous entends, alors vous ne le cherchiez » pas peut-être? Sire, mon heure n'était pas » encore venue. » Alors a suivi une explication très-prolongée sur la manière dont j'étais arrivé

auprès de l'Empereur; les missions qu'il m'avait données, l'opinion qu'il avait prise; les traits dont, suivant sa coutume, il m'avait frappé à demeure dans son esprit. Je demeurais debout, près de la table de travail, dans la seconde pièce; l'Empereur allait et venait de toute la longueur des deux chambres; le sujet était des plus précieux pour moi, et pour bien comprendre mes sensations présentes, il faudrait se reporter à la toute-puissance de Napoléon, à ce temps où, bien que près de lui, personne n'eût osé espérer connaître le fond de sa pensée sur soi, ni supposer qu'on eût jamais la possibilité de s'en entretenir contradictoirement et confidentiellement avec lui : le bonheur d'une telle circonstance m'eût paru alors un rêve; aujourd'hui ce me semblait une véritable conversation aux Champs-Élysées. « Je n'avais nulle idée » juste de vous, disait-il, je n'avais aucune con- » naissance exacte de ce qui vous concernait. » Vous n'avez eu auprès de moi aucun ami pour » vous faire apprécier; vous l'avez négligé vous- » même. Quelques-uns de ceux sur qui vous » auriez pu compter vous ont même desservi.

» Je ne connaissais pas votre ouvrage; cela eût » fait beaucoup. J'ignorais que vous eussiez été » à l'École-Militaire de Paris comme moi; c'eût » été encore un titre à mon attention. »

« Vous avez été émigré, vous n'auriez jamais » eu mon entière confiance; je savais que vous » aviez été très-attaché aux Bourbons, vous » n'auriez jamais été dans les grands secrets. — » Mais, Sire, Votre Majesté m'avait admis au- » près de sa personne, elle m'avait fait entrer » dans son Conseil d'État, elle m'avait donné des » missions? — C'est que je m'étais fait de vous » l'idée d'un honnête homme, je ne suis pas » défiant non plus : sans savoir pourquoi, je » vous regardais comme très-pur en fait d'ar- » gent. Si vous étiez venu me dire un mot lors » de votre affaire de licences avec P....., je » vous eusse donné raison à l'instant; mais, je » le répète, je ne vous eusse mis dans aucune » affaire politique. — Quel danger, Sire, n'ai-je » pas couru, quand, à Paris et en Hollande, les » Anglais situés vis-à-vis de nous comme nous » le sommes aujourd'hui à Sainte-Hélène vis-à- » vis d'eux, je n'hésitai pas, vu mes anciens

» rapports, et en dépit de vos réglemens, de » faire passer leurs lettres quand je les avais » lues, et qu'elles ne me présentaient aucun in- » convénient! De quel danger, d'après vos idées, » n'eût pas été pour moi une dénonciation du » ministre de la police à ce sujet! et pourtant » je ne croyais en cela que faire un usage na- » turel et discrétionnaire des dignités auxquelles » m'avait élevé Votre Majesté, de la confiance » qu'elle m'avait accordée. J'étais si fort dans » ma conscience, si droit dans mes intentions, » que je me croyais au-dessus de ces lois, je ne » les croyais pas faites pour moi. — Eh bien! je » l'eusse compris, je l'aurais même cru, disait » l'Empereur, si vous vous étiez exprimé ainsi; » car personne au monde n'entendait plus faci- » lement raison que moi; et c'est précisément » de la sorte que j'aurais voulu être servi; et » pourtant il est certain que vous eussiez été » perdu, parce que tout eût parlé contre vous. » Voilà la fatalité des circonstances et l'un des » malheurs de ma situation. De plus, quand » j'avais pris un préjugé, il me demeurait : c'é- » tait encore le malheur de ma place et de mes

» circonstances : pouvais-je faire autrement ? » avais-je du temps pour des explications? Je ne » pouvais agir qu'avec des sommaires et des ex- » traits; j'étais bien sûr que je pouvais me trom- » per souvent; mais comment faire? En est-il » beaucoup qui aient mieux fait que moi? »

« — Sire, continuais-je, j'éprouvais un cha- » grin secret : Votre Majesté ne me disait jamais » rien à ses cercles ni à ses levers; elle me pas- » sait toujours, et pourtant ne manquait jamais » de parler de moi à ma femme quand j'étais » absent. J'en étais à douter quelquefois que » je fusse bien connu de vous, ou à craindre, » surtout dans les derniers temps, que Votre » Majesté n'eût quelque chose contre moi. — » En aucune manière cela, disait-il; si je par- » lais de vous absent, c'est que j'avais pour » principe de parler toujours aux femmes de » leurs maris en mission. Si je vous passais pré- » sent, c'est que je ne faisais pas assez de cas » de vous. Il en était ainsi d'une foule d'autres; » vous étiez pour moi dans la masse, vous étiez » placé dans mon esprit d'une façon tout à fait » banale. Vous m'approchiez, et vous n'aviez

» pas su en tirer parti ; vous avez eu des mis-
» sions, vous n'aviez pas su les faire valoir au
» retour : c'est un grand tort sur le terrain de
» la Cour que de ne pas savoir se mettre en
» avant ; vous étiez pour moi sans couleur. Je
» me rappelle même à présent que j'ai voulu
» parfois avoir recours à vous. Celui du minis-
» tère duquel vous dépendiez en quelque sorte,
» que vous dites votre ami, qui eût pu vous ser-
» vir, vous a éloigné ; il m'a maintenu dans mes
» idées sur votre compte ; lui, vous connaissait
» bien, peut-être vous a-t-il craint, on savait
» que j'allais vîte en besogne. — Sire, disais-je
» à tout cela, ma situation était d'autant plus
» pénible, que dans le monde on ne cessait de
» m'entretenir de la bienveillance de Votre Ma-
» jesté, et de me prédire une grande fortune.
» On me nommait, à chaque instant, à toutes
» sortes de places : c'était la préfecture mari-
» time de Brest, celle de Toulon, d'Anvers, le
» ministère de l'intérieur, celui de la marine ;
» une place importante dans l'éducation du Roi
» de Rome, etc., etc. — Eh bien, a repris
» l'Empereur, vous me le rappelez, il y avait

» quelque fondement dans une partie de ce » que vous venez de dire là ; vous étiez en effet, » dans ma pensée, pour quelque chose auprès » du Roi de Rome, et je vous avais destiné, à » votre retour de Hollande, à la préfecture ma- » ritime de Toulon, ce qui pour moi, à cette » époque, était une espèce de ministère : il y » avait vingt-cinq vaisseaux de ligne en rade, » et je voulais les accroître encore. Eh bien, » c'est votre ami le ministre qui m'en a dé- » tourné : vous étiez de la vieille marine, disait- » il ; vos préjugés et ceux de la nouvelle de- » vaient vous rendre incompatibles l'un à l'au- » tre. Cela me parut péremptoire, et je n'y » pensai plus ; cependant, tel que je vous con- » nais aujourd'hui, vous étiez l'homme qu'il » m'eût fallu.

» Je crois bien en effet avoir eu encore pour » vous d'autres idées ; mais vous avez tout perdu » vous-même, je le répète ; vous vous êtes re- » fusé, quand il eût fallu assaillir. Mon cher, » faut-il le dire, avec la meilleure volonté de » ma part, mes nominations aux emplois te- » naient beaucoup de la loterie. Une idée me

» venait, je destinais; mais si l'application n'é-
» tait pas immédiate, cela me passait; j'avais
» tant à faire! Survenait un tiers plus heureux,
» et il était nanti. Mais reprenez. — Sire, con-
» tinuais-je, moi qui ne savais pas un mot de
» vos bonnes intentions, j'étais dans une situa-
» tion véritablement ridicule au milieu des féli-
» citations nombreuses que je recevais; je tâ-
» chais de m'en tirer le moins gauchement pos-
» sible; mais plus je faisais d'efforts dans ce
» sens, plus on l'attribuait à ma modestie. Je
» n'avais demandé qu'une chose à Votre Majesté,
» maître des requêtes : elle me l'accorda aussi-
» tôt. Clarke, à ce sujet, me reprochait de
» m'être abaissé; il fallait demander, me di-
» sait-il, à être conseiller d'État; vous l'eussiez
» été tout de même. — Non, répondait l'Em-
» pereur, je ne vous connaissais pas assez,
» j'eusse pris cela pour une ambition absurde.
» — Sire, disais-je, j'avais eu le tact de juger
» votre opinion. — Eh bien avec cela, conti-
» nuait l'Empereur, c'est bizarre sans doute,
» mais Clarke a peut-être eu raison; la demande
» de simple maître des requêtes a pu vous ra-

» baisser dans ma pensée ; c'est à dire vous
» maintenir sur la ligne où je vous y avais fixé ;
» j'étais bien aise de voir mes chambellans faire
» quelque chose, mais maître des requêtes était
» bien peu. Cependant c'est singulier, conti-
» nuait-il, comme la mémoire revient, à pré-
» sent que je m'y arrête ; vous aviez des choses
» isolées qui m'ont passé rapidement sans qu'on
» me les rappelât ; si elles eussent été réunies
» et bien présentées, elles eussent dû me don-
» ner de vous une toute autre idée. Vous fûtes
» faire la campagne de Flessingue comme vo-
» lontaire. Je le sus, et ce qui n'eût été rien
» dans tout autre, me frappa dans un émigré
» qui quittait son ménage et n'était pas sans
» fortune. — Sire, j'en reçus la plus douce
» récompense au retour, Votre Majesté m'en
» parla. — Vous voyez bien, me dit-il ; mais vous
» avez laissé noyer cela dans le fleuve d'oubli,
» Vous m'avez écrit plusieurs fois ; tout cela
» me revient à présent peu à peu ; vous m'avez
» présenté des combinaisons sur la mer Adria-
» tique qui m'ont séduit : il s'agissait de maîtri-
» ser cette mer et d'y fonder une flotte à bas

» prix à l'aide des immenses forêts de la Croa-
» tie : j'envoyai le tout au ministre, qui ne m'en
» a jamais parlé. Vous m'avez encore envoyé
» d'autres choses? — Sire, peut-être des idées
» sur le système de guerre maritime à adopter
» contre l'Angleterre, accompagnées d'une carte
» géographique à l'appui. — Oui, je m'en sou-
» viens; et la carte a demeuré plusieurs jours
» sur mon bureau dans mon cabinet; je vous ai
» même fait demander, mais vous étiez en mis-
» sion. — Sire, à peu près dans le même temps,
» j'eus l'honneur de vous adresser un projet
» pour transformer le Champ-de-Mars en une
» *Naumachie* qui eût servi d'ornement au Palais
» du Roi de Rome. Je le creusais assez pour
» recevoir de petites corvettes qui eussent été
» construites, équipées, montées, manœuvrées
» par l'école de marine que j'établissais à l'E-
» cole Militaire. Tous les princes de la maison
» impériale eussent été contraints d'en faire par-
» tie deux ans, quelle qu'eût été d'ailleurs leur
» destination ultérieure. Votre Majesté eût posté
» tous les grands de l'Empire à en faire autant
» de quelques-uns de leurs enfans. Je ne dou-

» tais pas que ces circonstances réunies et le » spectacle offert à la capitale, n'eussent été des » moyens infaillibles de rendre la marine tout » à fait populaire et nationale en France. — » Eh bien, je n'ai pas eu connaissance de cela, » disait l'Empereur sous la pensée duquel tout » se magnifiait immédiatement; cette idée m'eût » plu, je l'eusse fait examiner; elle pouvait » avoir en effet d'immenses résultats. De là il » n'y avait plus qu'un pas à vouloir rendre la » Seine navigable ou à tirer un canal de Paris » à la mer; et qu'est-ce que cela eût eu de trop » gigantesque? Les Romains autrefois, et les » Chinois aujourd'hui, ont fait davantage; ce » n'eût été qu'un jeu pour l'armée en temps de » paix. J'ai eu bien des projets de la sorte; mais » nos ennemis m'ont enchaîné à la guerre. De » quelle gloire ils m'ont privé!.... Allons, con- » tinuez. — Sire, je dois encore avoir fait met- » tre sous vos yeux des idées sur le complé- » ment des écoles de marine. — Les ai-je adop- » tées dans les écoles que j'ai formées? disait » l'Empereur; étiez-vous dans mon sens? — » Sire, vos écoles étaient arrêtées, je n'en pro-

» posais que le complément. — A présent je
» crois me rappeler un peu ; n'y avait-il pas
» quelque chose de trop démocratique ? — Non,
» Sire, je partais du principe que Votre Majesté
» avait pourvu au concours exclusif de la classe
intermédiaire, et je proposais d'y adjoindre
» au-dessous, toutes les chances que pouvait
» présenter le concours des matelots ; et de
» placer au-dessus celles que pouvait présenter
» le concours des grands de votre Cour. —
» Oui, je me rappelle, disait l'Empereur, qu'il
» y avait des idées neuves et singulières qui
» attirèrent mon attention. J'envoyai encore le
» tout au ministre, qui l'a gardé pour lui, ou
» l'a tourné en ridicule. Il me revient encore
» que dans votre mission en Hollande, dont je
» me faisais présenter la correspondance, je
» trouvai l'idée de faire déboucher nos flottilles,
» de la mer d'Allemagne dans la mer Baltique,
» à l'aide des canaux qui unissent l'Elbe, l'O-
» der et la Vistule ; cette idée me frappa, elle
» était dans mon genre ; aussi, à votre retour,
» en vous revoyant au lever, je dois vous avoir
» mis sur la voie ; mais vous ne comprîtes pas

» mes questions, ou vos réponses furent insi-
» gnifiantes, non positives; j'en conclus que
» vous aviez eu peut-être un faiseur, et je pas-
» sai à votre voisin. Il en était ainsi avec moi,
» je le répète; mais je n'avais pas le temps de
» faire autrement.

» Quand je me rappelle à présent tout cela,
» j'y trouve pour vous tant de motifs d'attention
» de ma part, que je m'en étonne et me dis
» qu'il faut que vous ayez admirablement ma-
» nœuvré pour vous y refuser, il faut que vous
» ne l'ayez pas voulu. Ce qu'il y a de bien cer-
» tain, c'est que ce n'est qu'en cet instant que
» tout cela me revient, et que lors de notre
» départ et encore long-temps après, vous ne
» m'avez jamais représenté, à votre nom et à
» votre figure près, que quelqu'un de neuf,
» et sur lequel je ne savais rien : tâchez de
» comprendre cela; expliquez-le, si vous pou-
» vez; mais c'est pourtant de la sorte.

» Aussi pourquoi n'avez-vous pas mieux em-
» ployé vos amis? Pourquoi n'êtes-vous pas
» venu vous-même à moi? — Sire, tous ceux
» qui vous approchaient de fort près ne son-

## Samedi 22.

**Arrivée de la bibliothèque. — Témoignage d'Horneman en faveur du général Bonaparte.**

Le temps était fort mauvais; sur les trois heures, l'Empereur m'a fait appeler : il était dans le cabinet topographique, entouré de tous, occupé à déballer des caisses de livres arrivées par le Newcastel. L'Empereur y mettait la main lui-même avec une espèce de joie : les hommes se modèlent à leurs circonstances; leurs jouissances se façonnent à leurs peines. En voyant la collection des moniteurs tant attendue, l'Empereur a ressenti un plaisir extrême, il s'en est saisi et ne l'a plus quittée le reste du jour.

Après dîner, l'Empereur s'est mis à parcourir les relations des voyages en Afrique de Park et d'Horneman, dont il suivait les traces sur mon Atlas. Horneman et la société africaine de Londres s'étendaient, dans cette relation, sur les services, la générosité du général en chef de l'armée d'Egypte (Bonaparte), qui s'était empressé d'aider à leurs découvertes, etc., etc... Les expressions polies et agréables employées

à ce sujet, étonnaient et réjouissaient l'Empereur, qui depuis long-temps n'est plus habitué à lire son nom, qu'il retrouve cependant partout, qu'entouré d'épithètes toujours outrageantes.

## Dimanche 23.

Sur la mémoire. — Commerce. — Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique.

Sur les trois heures, je suis allé chez l'Empereur. Dans la première jouissance de ses nouveaux livres, il avait passé toute la nuit à lire et à dicter des notes à Marchand; il était fort fatigué, ma visite lui a donné du repos, il a fait sa toilette et nous avons été nous promener dans le jardin.

Pendant le dîner, l'Empereur parlait des immenses lectures de sa jeunesse; tous les livres qu'il vient de parcourir relatifs à l'Egypte lui font voir qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu; il n'avait rien, ou presque rien à corriger de ce qu'il avait dicté sur l'Egypte; il y avait ajouté bien des choses qu'il n'avait pas

lues, mais qu'il se trouve, par ces livres, avoir deviné juste.

On a parlé de la mémoire : il disait qu'une tête sans mémoire est une place sans garnison ; la sienne était heureuse, elle n'était point générale, absolue ; mais relative, fidèle, et seulement pour ce qui lui était nécessaire. Quelqu'un ayant dit que sa mémoire, à lui, tenait de sa vue, qu'elle devenait confuse par l'éloignement des lieux et des objets, à mesure qu'il changeait de place, l'Empereur a repris que pour lui, la sienne tenait du cœur, qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher.

A propos de bonne mémoire et de tendres ressouvenirs, je dois placer ici un mot de l'Empereur, qui m'a échappé dans le temps. Racontant un jour à table une de ses affaires en Égypte, il nommait numéro par numéro, les huit ou dix demi-brigades qui en faisaient partie ; sur quoi Mme Bertrand ne put s'empêcher de l'interrompre, demandant comment il était possible, après tant de temps, de se rappeler ainsi tous ces numéros. « Madame, le souvenir d'un

» amant pour ses anciennes maîtresses » fut la vive réplique de Napoléon.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter mon Atlas, voulant y vérifier le résumé de tout ce qu'il venait de parcourir dans ses livres sur l'Afrique, et il s'est étonné de l'y retrouver si fidèlement.

Il est passé de là au commerce, à ses principes, aux systèmes qu'il a enfantés. L'Empereur a combattu les économistes, dont les principes pouvaient être vrais, disait-il, dans leur énoncé, mais devenaient vicieux dans leur application. La combinaison politique des divers États, continuait-il, rendait ces principes fautifs ; les localités particulières demandaient à chaque instant des déviations de leur grande uniformité. Les douanes, que les économistes blâmaient, ne devaient point être un objet de fisc, il est vrai ; mais elles devaient être la garantie et les soutiens d'un peuple ; elles devaient suivre la nature et l'objet du commerce. La Hollande, sans productions, sans manufactures, n'ayant qu'un commerce d'entrepôt et de commission, ne devait connaître ni entraves, ni

barrière. La France, au contraire, riche en productions, en industrie de toutes sortes, devait sans cesse être en garde contre les importations d'une rivale qui lui demeurait encore supérieure; elle devait l'être contre l'avidité, l'égoïsme, l'indifférence des purs commissionnaires.

» Je n'ai garde, disait l'Empereur, de tomber » dans la faute des hommes à systèmes moder- » nes; de me croire, par moi seul et par mes » idées, la sagesse des nations. La vraie sagesse » des nations c'est l'expérience. Et voyez comme » raisonnent les économistes : ils nous vantent » sans cesse la prospérité de l'Angleterre, et » nous la montrent constamment pour modèle. » Mais c'est elle dont le système des douanes » est le plus lourd, le plus absolu, et ils décla- » ment sans cesse contre les douanes; ils vou- » draient nous les interdire. Il proscrivent aussi » les prohibitions; et l'Angleterre est le pays qui » donne l'exemple des prohibitions; et elles » sont en effet nécessaires pour certains objets; » elles ne sauraient être suppléées par la force » des droits : la contrebande et la fantaisie fe-

» raient manquer le but du législateur. Nous » demeurons encore en France bien arriérés » sur ces matières délicates : elles sont encore » étrangères ou confuses pour la masse de la » société. Cependant quel pas n'avions-nous pas » fait, quelle rectitude d'idées n'avait pas ré- » pandue la seule classification graduelle que » j'avais consacrée de l'agriculture, de l'indus- » trie et du commerce ! objets si distincts et » d'une graduation si réelle et si grande !

» 1° *L'agriculture;* l'âme, la base première » de l'Empire.

» 2° *L'industrie;* l'aisance, le bonheur de la » population.

» 3° *Le commerce extérieur;* la surabondance, » le bon emploi des deux autres.

» L'agriculture n'a cessé de gagner durant » tout le cours de la révolution. Les étrangers » la croyaient perdue chez nous. En 1814, les » Anglais ont été pourtant contraints de confes- » ser qu'ils avaient peu ou point à nous montrer.

» L'industrie ou les manufactures et le com- » merce intérieur ont fait sous moi des progrès

» immenses. L'application de la chimie aux manufactures les a fait avancer à pas de géant. » J'ai imprimé un élan qui sera partagé de » toute l'Europe.

» Le commerce extérieur, infiniment au-dessous dans ses résultats aux deux autres, leur » a été aussi constamment subordonné dans ma » pensée. Celui-ci est fait pour les deux autres, » les deux autres ne sont pas faits pour lui. Les » intérêts de ces trois bases essentielles sont » divergens, souvent opposés. Je les ai constamment servis dans leur rang naturel, mais » n'ai jamais pu ni dû les satisfaire à la fois. » Le temps fera connaître ce qu'ils me doivent » tous, les ressources nationales que je leur ai » créées, l'affranchissement des Anglais que j'avais ménagé. Nous avons à présent le secret » du traité de commerce de 1783. La France » crie encore contre son auteur; mais les Anglais l'avaient exigé sous peine de recommencer la guerre. Ils voulurent m'en faire autant » après le traité d'Amiens; mais j'étais puissant » et haut de cent coudées. Je répondis qu'ils

» seraient maîtres des hauteurs de Montmartre, » que je m'y refuserais encore; et ces paroles » remplirent l'Europe.

» Ils en imposeront un aujourd'hui, à moins » que la clameur publique, toute la masse de » la nation ne les forcent à reculer; et ce ser- » vage, en effet, serait une infamie de plus aux » yeux de cette même nation, qui commence à » posséder aujourd'hui de vraies lumières sur » ses intérêts.

» Quand je pris le gouvernement, les Amé- » ricains, qui venaient chez nous à l'aide de » leur neutralité, nous apportaient les matières » brutes, et avaient l'impertinence de repartir » à vide, pour aller se remplir à Londres des » manufactures anglaises. Ils avaient la seconde » impertinence de nous faire leurs paiemens, » s'ils en avaient à faire, sur Londres, de-là les » grands profits des manufacturiers et des com- » missionnaires anglais, entièrement à notre dé- » triment. J'exigeai qu'aucun Américain ne pût » importer aucune valeur, sans exporter aussi- » tôt son exact équivalent; on jeta les hauts

» cris parmi nous, j'avais tout perdu, disait-on. » Qu'arriva-t-il, néanmoins? C'est que mes ports » fermés, en dépit même des Anglais, qui don- » naient la loi sur les mers, les Américains re- » vinrent se soumettre à mes ordonnances. Que » n'eussé-je donc pas obtenu dans une meil- » leure situation!

» C'est ainsi que j'avais naturalisé au milieu » de nous les manufactures de coton, qui com- » portent :

» 1° *Du coton filé.* Nous ne le filions pas; les » Anglais le fournissaient même comme une » espèce de faveur.

» 2° Le *tissu.* Nous ne le faisions point encore; » il nous venait de l'étranger.

» 3° Enfin *l'impression.* C'était notre seul tra- » vail. Je voulus acquérir les deux premières » branches; je proposai au Conseil d'État d'en » prohiber l'importation; on y pâlit. Je fis venir » Oberkamph; je causai long-temps avec lui; » j'en obtins que cela occasionnerait une se- » cousse sans doute; mais qu'au bout d'un an » ou deux de constance, ce serait une conquête

» dont nous recueillerions d'immenses avan-
» tages. Alors je lançai mon décret en dépit de
» tous; ce fut un vrai coup d'État.

» Je me contentai d'abord de prohiber le
» tissu; j'arrivai enfin au coton filé, et nous
» possédons aujourd'hui les trois branches, à
» l'avantage immense de notre population, au
» détriment et à la douleur insigne des Anglais :
» ce qui prouve qu'en administration comme à
» la guerre, pour réussir il faut souvent mettre
» du caractère. Si j'avais pu réussir à faire filer
» le lin comme le coton, et j'avais offert un
» million pour prix de l'invention, que j'aurais
» obtenue indubitablement sans nos malheu-
» reuses circonstances *, j'en serais venu à pro-
» hiber le coton, si je n'eusse pu le naturaliser
» sur le continent.

» Je ne m'occupais pas moins d'encourager
» les soies. Comme Empereur et Roi d'Italie je
» comptais cent vingt millions de rente en ré-
» colte de soie.

---

* En effet, le lin se file aujourd'hui comme le coton, à Verviers et à Liège.

» Le système des licences était vicieux sans » doute! Dieu me garde de l'avoir posé comme » principe. Il était de l'invention des Anglais; » pour moi, ce n'était qu'une ressource du mo- » ment. Le système continental lui-même dans » son étendue et sa rigueur, n'était, dans mes » opinions, qu'une mesure de guerre et de cir- » constance.

» La souffrance et l'anéantissement du com- » merce extérieur, sous mon règne, étaient dans » la force des choses, dans les accidens du » temps. Un moment de paix l'eût ramené aus- » sitôt à son niveau naturel. »

## Lundi 24.

Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — Anciennes Écoles.

L'Empereur avait passé les vingt-quatre heures entières, disait-il, dans ses Moniteurs sur la Constituante. Il s'en était amusé comme d'un roman. Il y voyait, observait-il, poindre les hommes qui ont plus tard joué un si grand rôle. Toutefois il avouait qu'il était nécessaire d'avoir une idée des ressorts extérieurs, autre-

ment ce qu'on lisait sur cette assemblée perdait beaucoup de son intérêt, de sa couleur; demeurait souvent même inintelligible. L'esprit des premiers momens, les premiers intérêts de la révolution, demeuraient entièrement souterrains, etc.

Après dîner l'Empereur a beaucoup parlé sur l'artillerie. Il eût désiré plus d'uniformité dans les pièces, moins de subdivision. Le général était souvent hors d'état de juger leur meilleur emploi; et rien ne pouvait être supérieur aux avantages de l'uniformité dans tous les instrumens et tous les accessoires.

L'Empereur se plaignait qu'en général l'artillerie ne tirait pas assez dans une bataille. Le principe à la guerre était qu'on ne devait pas manquer de munitions : quand elles étaient rares, c'était l'exception; hors de cela, il fallait toujours tirer. Lui, qui avait souvent manqué périr par des boulets perdus, qui savait de quelle importance c'eût été pour le sort de la bataille et de la campagne, il était d'avis de tirer sans cesse, sans calculer les dépenses des boulets. Bien plus, s'il eût voulu, disait-il, fuir

le poste du danger, il se serait mis à trois cents toises plutôt qu'à huit cents : à la première distance les boulets passent souvent sur la tête ; à la seconde, il faut que tous tombent quelque part.

Il disait qu'on ne pouvait jamais faire tirer les artilleurs sur les masses d'infanterie, quand ils se trouvaient attaqués eux-mêmes par une batterie opposée. C'était lâcheté naturelle, disait-il gaîment, violent instinct de sa propre conservation. Un artilleur parmi nous se récriait contre une telle assertion. — « C'est pourtant » cela, continuait l'Empereur, vous vous mettez aussitôt en garde contre qui vous attaque ; » vous cherchez à le détruire, pour qu'il ne » vous détruise pas. Vous cessez souvent votre » feu, pour qu'il vous laisse tranquille et qu'il » retourne aux masses d'infanterie, qui, sont » pour la bataille d'un bien autre intérêt, etc. »

L'Empereur revenait souvent sur le corps de l'artillerie au temps de son enfance : c'était le meilleur, le mieux composé de l'Europe, disait-il ; c'était un service tout de famille, des chefs entièrement paternels, les plus braves, les plus

dignes gens du monde, purs comme de l'or; trop vieux, parce que la paix avait été longue. Les jeunes gens en riaient parce que le sarcasme et l'ironie étaient la mode du temps; mais ils les adoraient, et ne faisaient que leur rendre justice *.

## Mardi 25.

Nous avons reçu le troisième et dernier envoi des livres apportés par la frégate. L'Empereur s'est beaucoup fatigué en travaillant lui-même au déballage.

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu plusieurs présentations, entre autres l'Amiral et sa femme. Il s'est trouvé souffrant, et a dîné dans son intérieur avec le Grand-Maréchal.

---

* Napoléon, dans ses dernières volontés, s'est ressouvenu de ce sentiment, et l'a consacré par un legs en faveur des enfans ou des petits-enfans du baron Dutheil, son ancien chef d'artillerie : « Comme souvenir de reconnaissance, est-il écrit de sa main, pour les soins que » ce brave général prit de nous, lorsque nous étions » comme lieutenant et capitaine sous ses ordres. »

## Mercredi 26.

**Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des Campagnes d'Italie. — Idées de l'Empereur sur le général Drouot. — Sur la bataille d'Hohenlinden.**

L'Empereur m'a fait venir avec mon fils, et nous a assigné notre travail dans les Moniteurs pour l'accomplissement et la vérification des chapitres de notre campagne d'Italie.

L'Empereur, bien qu'il en eût dit précédemment, n'avait pourtant pas repris son travail, et je me réjouis fort d'une circonstance qui semblait devoir provoquer enfin une ferveur nouvelle.

Il s'agissait de recueillir dans le Moniteur tous les rapports, les lettres officielles, de manière à en composer les pièces justificatives. L'Empereur voulait qu'elles fussent classées, et que nous en évaluassions l'étendue, afin qu'il pût calculer d'un trait de plume celle de l'impression, en m'observant de nouveau que tous ces soins étaient désormais les miens; que je ne travaillais plus là que pour moi. Douces

paroles, auxquelles le son de sa voix, l'air de familiarité, toute son expression donnaient bien plus de prix encore que leur signification!

L'Empereur m'a dit si souvent que cette relation des campagnes d'Italie porterait mon nom, qu'il me la donnait, qu'elle serait mienne, que je puis bien m'abandonner peut-être au rêve de leur impression future, et tracer ici déjà mes idées à cet égard, afin que mon fils, les recueillant, puisse les suivre, si cet instant arrivait trop tard pour moi.

L'Empereur me donne là un monument précieux, magnifique, national; ne le compromettons, ne le dégradons pas. Aussi, point de spéculations à son sujet, nul bénéfice détrimental surtout. Et ce n'est pas assez encore; je veux en outre l'entourer de soins et de détails de sentimens qui lui soient tout particuliers.

Ainsi, 1° Garder la propriété de l'ouvrage; il formera au plus quatre volumes.

2° Faire les frais de l'impression, et le soigner soi-même.

3° Rechercher s'il n'y aurait pas moyen que les cartes fussent faites par des officiers de l'ar-

mée d'Italie ; l'impression composée et exécutée par des ouvriers sortis de la même armée, ainsi que le libraire, etc... Ce concours serait heureux, j'y attacherais le plus grand prix.

4° Comme il n'y a pas un mot dans cette relation qui ne vienne de l'Empereur, que c'est de son entière dictée, ne permettre, sous aucun prétexte, la plus légère altération ni correction, etc., à moins que ce ne fût par quelque note qui en donnât le motif ou l'explication.

5° Composer son introduction du résumé de tout ce que j'ai recueilli dans mon Journal sur les premières années de l'Empereur, antérieures au commencement de sa relation.

6° Tirer cent exemplaires, sans aucune épargne de frais, et avec tout le luxe possible, pour être vendus, quelque soit d'ailleurs leur véritable valeur intrinsèque, *mille francs pièce.* On pourra joindre à chacun de ces exemplaires, non pas un *fac simile*, mais quelques lignes de l'écriture véritable de Napoléon, dont j'ai une certaine quantité en mes mains.

7° Garder en réserve une seconde centaine d'exemplaires pareils aux précédens, pour être

vendus avec le temps, si les premiers sont épuisées, à *cinq cents francs.*

8° Après ces deux cents exemplaires, ne plus tirer que sur du papier le plus commun et aux moindres frais possibles, de manière à pouvoir livrer l'ouvrage à un très-bas prix. Tout invalide de l'armée d'Italie le recevra gratis, tout soldat blessé ne le paiera que moitié, et tout officier les trois quarts.

9° Traiter avec un libraire anglais, un allemand, un russe, un italien et un espagnol, de manière à leur assurer une traduction antérieure à tous leurs confrères, sans autre rétribution de leur part que l'obligation de prendre cinq cents exemplaires français, ou de s'engager eux-mêmes, s'ils le préféraient, à répandre les cinq cents premiers exemplaires de leur édition avec le texte français en regard.

10° Enfin, si le bénéfice de l'ouvrage le permet, imprimer comme complément et suite de l'ouvrage, les rôles de l'armée d'Italie, qu'on pourra se procurer sans doute aux archives de la guerre. Si mon fils venait à avoir d'autres idées, ou qu'on lui en procurât de meilleures,

il les joindra à celles-ci, ou leur donnera la préférence, si elles le méritent. Un moyen sûr d'en obtenir et de ne pas se tromper à cet égard, serait de s'entourer d'un petit comité de membres de cette armée d'Italie qui eussent le même zèle pour cet ouvrage *.

---

* Cet article, ainsi que plusieurs autres, ne se trouve ici que parce que le Mémorial n'est que la répétition fidèle du manuscrit tel qu'il fut composé dans les temps, sur les lieux mêmes.

Un critique anonyme, dont, au demeurant, j'ai peu ou point à me plaindre, dans un volume que beaucoup ont pris pour la suite du Mémorial, parce qu'il en porte le titre, revient à plusieurs reprises, et avec une espèce de malice, sur ce qui s'y trouve dit relativement aux Campagnes d'Italie, suggérant des doutes ou exprimant de la surprise touchant la destination que je rapporte avoir été si souvent exprimée par Napoléon. « Comment, se demande-t-il, s'il en était ainsi, l'au» teur du Mémorial n'a-t-il que des fragmens de ces » Campagnes? » Ce critique trouve bien plus naturel que Napoléon les ait mises dans les mains du général Montholon, comme plus versé dans les affaires de guerre, et il conclut par faire l'observation que, dans tous les cas, le fait demeure en opposition avec la promesse de Napoléon, puisque c'est M. de Montholon qui publie aujourd'hui ces Campagnes d'Italie.

Mais le critique anonyme, s'il eût lu le Mémorial avec

Aujourd'hui à dîner, l'Empereur passait encore en revue ses généraux. Il a fait l'éloge de beaucoup d'entre eux; la plupart n'existent plus. Il élevait au plus haut point les talens et les facultés du *général Drouot*. Tout est problème dans la vie, disait-il; ce n'est que par

---

attention, aurait vu que les paroles de Napoléon, à cet égard, répétées si souvent dans ce Journal, ne se bornaient pas à des conversations privées; mais qu'elles avaient été prononcées devant tous et même à table, si bien qu'il n'est aucun de nous, ni même aucun des gens qui ne pût être appelé en témoignage, et cette circonstance dès-lors eût dû prendre, aux yeux du critique, le caractère de la notoriété. Voilà pour ses doutes.

Quant à ses diverses objections et à la surprise, je réponds qu'en lisant attentivement encore,

1° Il eût trouvé, au 29 décembre 1816, tome VIII, et ailleurs, pourquoi l'auteur du Mémorial ne se trouve posséder que quelques fragmens de la Campagne d'Italie,

2° Il eût lu, de décembre 1817 à mars 1818, même volume, que le général Bertrand, depuis mon retour en Europe, m'écrivait de Longwood pour m'annoncer ces Campagnes dès qu'on pourrait saisir l'occasion favorable.

3° Il aurait appris dans plusieurs endroits, qu'en écrivant sous la dictée de Napoléon, nous nous en tenions strictement à ses seules paroles, et qu'il eût trouvé fort mauvais que nous nous fussions permis aucune altération de notre chef; dès-lors l'ignorance de la guerre dans l'un

le connu qu'on peut arriver à l'inconnu. Or, il connaissait déjà, observait-il, comme certain dans le général Drouot, tout ce qui pouvait en faire un grand général. Il avait les raisons suffisantes pour le supposer supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. Il n'hésitait pas à le croire capable de commander cent mille hommes. « Et peut-être ne s'en doute-t-il pas, ajou-

---

ou l'habileté dans tout autre serait entièrement étrangère à la chose.

4° Enfin, quant à la contradiction mentionnée par l'anonyme entre le fait et la promesse de Napoléon, je ferai remarquer que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on m'avait arraché d'auprès de Napoléon, que j'étais à deux mille lieues de lui, que sur sa fin il avait même lieu de douter que j'existasse encore; et on comprendra facilement qu'en cet état de chose l'absence, le temps et la distance ont pu créer en lui bien des motifs d'altérer sa résolution première; d'ailleurs, n'était-il pas le maître d'altérer cette résolution suivant sa simple fantaisie; et puis, c'est qu'il a adopté, dans ses derniers momens, une mesure bien plus entière, bien plus complète que celle des publications partielles, mesure de laquelle j'ai été le premier à me féliciter, celle de réunir entre les mains des exécuteurs testamentaires tout ce qu'il avait dicté, avec instruction d'en publier une édition de luxe dédiée à son fils.

» tait-il, ce qui ne serait en lui qu'une qualité » de plus. »

Il est revenu sur la bravoure prodigieuse de Murat et de Ney, dont le courage, disait-il, devançait tellement le jugement! Et voilà l'énigme, concluait-il après quelques développemens, de certaines actions dans certaines gens; l'inégalité entre le caractère et l'esprit : elle explique tout.

La conversation a conduit à la bataille *d'Hohenlinden*, si célèbre. « C'était, disait l'Empe- » reur, une de ces grandes actions enfantées par » le hasard, obtenues sans combinaisons. Mo- » reau, répétait-il alors, n'avait point de créa- » tion, il n'était pas assez décidé; aussi valait-il » mieux sur la défensive. Hohenlinden avait été » une échauffourée; l'ennemi avait été frappé » au milieu même de ses opérations, et vaincu » par des troupes qu'il avait lui-même déjà cou- » pées et qu'il devait détruire. Le mérite en » était surtout aux soldats et aux généraux des » corps partiels qui s'étaient trouvés le plus en » péril et avaient combattu en héros. »

Nous disions à l'Empereur, au sujet de sa

campagne d'Italie, des victoires rapides et journalières dont elle avait occupé la renommée, qu'il avait dû avoir bien des jouissances. « Aucune, répliquait-il. — Mais au moins Votre » Majesté en a bien procuré au loin? — Cela » se peut; au loin on ne lisait que le succès, on » ignorait la position. Si j'avais eu des jouissances, je me serais reposé; mais j'avais toujours » le péril devant moi, et la victoire du jour » était aussitôt oubliée, pour s'occuper de l'obligation d'en remporter une nouvelle le lendemain, etc., etc. »

Hohenlinden, Moreau, me rappellent une opinion bien caractéristique d'un général très-distingué (Lamarque). Il avait été attaché à Moreau, s'était trouvé long-temps sous ses ordres, et cherchant à me faire comprendre la différence du faire de ce général avec celui de Napoléon, il disait : « Si leurs deux armées » eussent été en présence, et qu'on eût eu quelque temps à se retourner, je me serais mis » dans les rangs de Moreau, tant il y aurait eu » de régularité, de précision, de calcul : il était » impossible de lui être supérieur à cet égard,

» peut-être même de l'égaler. Mais si les deux » armées étaient venues au-devant l'une de » l'autre, à la distance de cent lieues, l'Empe- » reur eût escamoté trois, quatre, cinq fois son » adversaire avant que celui-ci eût eu le temps » de se reconnaître. »

## Jeudi 27.

Les rats, vrai fléau pour nous, etc. — Impostures de lord Castelreagh. — Héritières françaises.

Nous avons failli n'avoir point de déjeûner : une irruption de rats qui avaient débouché de plusieurs points dans la cuisine durant la nuit, avait tout enlevé. Nous en sommes littéralement infestés ; ils sont énormes, méchans et très-hardis ; il ne leur fallait que fort peu de temps pour percer nos murs et nos planchers. La seule durée de nos repas leur suffisait pour pénétrer dans le salon, où les attirait le voisinage des mets. Il nous est arrivé plus d'une fois d'avoir à leur donner bataille après le dessert ; et un soir, l'Empereur voulant se retirer, celui de nous qui fut lui prendre son chapeau, en fit bondir un des plus gros. Nos palfreniers avaient

voulu élever des volailles, ils durent y renoncer, parce que les rats les leur dévoraient toutes. Ils allaient jusqu'à les saisir la nuit, perchées sur les arbres.

Aujourd'hui, l'Empereur traduisant une espèce de revue ou journal dans lequel il se trouvait que lord Castelreagh, dans une grande assemblée publique, avait prononcé que Napoléon, depuis sa chute même, n'avait pas fait difficulté de dire que tant qu'il eût régné il eût continué de faire la guerre à l'Angleterre, n'ayant jamais eu d'autre but que de la détruire.

L'Empereur n'a pas pu s'empêcher de se sentir aiguillonné par ces paroles. « Il faut, a-t-il dit » avec indignation, que lord Castelreagh soit » bien familier avec le mensonge, et qu'il compte » bien sur la bonhomie de ses auditeurs. Serait-» il donc possible que leur bon sens leur permît » de croire que j'aurais dit une pareille sottise, » lors même qu'elle eût été dans ma pensée... »

Plus loin se lisait encore que lord Castelreagh avait dit en plein parlement que si l'armée française était si fort attachée à Napoléon, c'est qu'il faisait une espèce de conscription de toutes

les héritières de l'Empire, et qu'il les distribuait ensuite à ses généraux. « Ici, a repris » encore l'Empereur, lord Castelreagh se ment » de nouveau à lui-même. Il est venu au milieu » de nous; il a vu nos mœurs, nos lois, la vérité; » il doit être sûr qu'une pareille chose était » impossible, tout à fait au-dessus de ma puis- » sance. Pour qui prendrait-il donc notre na- » tion? Les Français étaient incapables de souf- » frir jamais une telle tyrannie. Sans doute j'ai » fait beaucoup de mariages, et j'eusse voulu » en faire des milliers d'autres : c'était un des » grands moyens d'amalgamer, de fondre en » une seule famille des factions inconciliables. » Si j'eusse eu plus de temps à moi, je me se- » rais occupé d'étendre ces unions aux provinces » réunies, même à la confédération du Rhin, afin » de resserrer davantage ces portions éparses; » mais dans tout cela je n'ai jamais employé que » mon influence, jamais mon autorité. Lord » Castelreagh n'y regarde pas de si près; sa » politique a besoin de me rendre odieux; tous » les moyens lui sont bons : il ne recule devant » aucune calomnie; il se trouve à son aise pour

» cela; je suis dans les fers, il a pris tous les » moyens de me tenir la bouche fermée, de me » rendre impossible toute réplique, et je suis à » mille lieues du théâtre; il est donc bien posté, » rien ne le gêne; mais certes c'est là le comble » de l'impudence, de la bassesse, de la lâcheté! »

Voici, du reste, un exemple qui peut servir de preuve aux assertions émises plus haut par Napoléon; j'en tiens le récit de la bouche même du premier intéressé : M. d'Aligre avait une fille, héritière immense : il vint à la pensée de l'Empereur de la marier à M. de Caulaincourt, duc de Vicence. L'Empereur l'affectionnait beaucoup; on le regardait comme une espèce de favori; ses qualités personnelles non moins que ses emplois, en faisaient un des premiers personnages de l'Empire. L'Empereur n'imaginait donc pas qu'il pût se présenter le moindre obstacle à cette union. Il mande M. d'Aligre, qui venait souvent à la Cour, et lui fait sa demande; mais M. d'Aligre avait d'autres vues, et s'y refusa. Napoléon le retourna de toutes manières; M. d'Aligre fut inébranlable. En me le racontant, il me laissait apercevoir qu'il croyait avoir

montré beaucoup de courage, et en effet, il en avait tout le mérite; car il pensait, ainsi que nous tous, qu'il était très-dangereux de contrarier les volontés de l'Empereur : il se trompait ainsi que nous; nous ne le connaissions pas. Je sais aujourd'hui que la justice privée et surtout les droits de famille sont tout puissans sur lui; aussi je ne sache pas que M. d'Aligre ait jamais eu à souffrir ou à se plaindre pour son refus.

Après le dîner l'Empereur a essayé vainement quelques romans de Pigault-Lebrun et autres de même nature; mais après avoir feuilleté quelques pages de chacun, il les a rejetés tous, disant qu'ils étaient aussi par trop de mauvais goût.

## Vendredi 28.

Détails du Gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc.

Vers une heure l'Empereur m'a fait venir avec mon fils. Nous lui avons apporté le premier chapitre des campagnes d'Italie avec le nouveau travail qui le complète. Il nous a tenus jusqu'à près de six heures.

Le Gouverneur était entré chez le Grand-Maréchal, et lui avait fait pressentir vaguement

des réductions à Longwood. Il avait naïvement exprimé qu'on avait pensé à Londres que la liberté qui nous avait été offerte de revenir en Europe, eût diminué de beaucoup l'entourage de l'Empereur. Il avait dit aussi, sans que le Grand-Maréchal pût bien le comprendre, que si nous avions de la fortune à nous, nous pouvions nous aider de notre argent, et tirer sur nous-mêmes, ainsi que je l'avais déjà fait, observait-il, etc., etc. Il a dit que son gouvernement n'avait entendu donner à l'Empereur qu'une table journalière de quatre personnes au plus, et de ne lui permettre qu'un dîner prié par semaine..... Quels détails!... Aurait-il eu la pensée d'insinuer que quant à nous, nous devions payer pension, et entrer, à l'avenir, pour quelque chose dans la dépense de la maison. Qu'on ne le regarde pas comme incroyable; nous apprenons journellement ici à croire que tout est possible.

Dans un autre moment, l'Empereur, revenant sur une lecture qu'il venait de faire, et où se trouvait l'histoire d'une Irlandaise au sujet de laquelle Goldsmith le maltraitait fort, se rap-

pelait très-bien, disait-il, que se rendant à Bayonne au château de Marrach, à la fête que lui donna la ville de Bordeaux il vit aux côtés de l'impératrice Joséphine une figure charmante, de la plus grande beauté; il en fut vivement frappé. On ne fut pas sans s'apercevoir de l'impression qu'elle avait causée. Elle avait été prévue et ménagée à dessein. « Et Dieu sait, » dit l'Empereur, pour quelles intentions. C'é- » tait une nouvelle lectrice de l'impératrice Jo- » séphine. Cette jeune personne suivit donc au » château de Marrach, et elle n'eût pas manqué » de faire de grands progrès. Elle occupait déjà » véritablement la pensée, quand celui qui avait » le secret des postes vint détruire le charme, » en m'envoyant directement une lettre adressée » à la jeune personne. Cette lettre était de sa » mère ou de sa tante, laquelle était Irlandaise; » on y stylait la petite personne, on lui traçait le » rôle qu'elle devait jouer, on lui recomman- » dait de l'adresse, et on insistait surtout pour » qu'elle ne manquât pas de se ménager à pro- » pos et à tout prix des traces vivantes qui pus- » sent prolonger sa faveur ou lui réserver de

» grands rapports d'intérêt. A cette lecture, » toute illusion s'évanouit, disait l'Empereur; la » saleté de l'intrigue, la turpitude des détails, » le style, la main qui l'avait tracé, mais par- » dessus tout encore son titre d'étrangère, ame- » nèrent un dégoût immédiat, et la petite et » jolie Irlandaise fut en effet, comme le dit » Goldsmith, mise dans une chaise de poste et » soudainement acheminée vers Paris. Et voilà » que j'apprends, nous disait l'Empereur, qu'un » libelliste m'en fait un crime, lorsqu'au fait » c'était bien plutôt de ma part une vertu, un » acte de continence dont je pourrais me vanter » à plus juste titre peut-être que le fameux Sci- » pion; mais c'est ainsi qu'on écrit l'histoire. »

L'Empereur, après le dîner, dans l'embarras de ce que nous lirions, a dit, que puisqu'il était reconnu que nous n'avions pas assez d'esprit pour faire chacun notre conte ou notre histoire, nous devions nous condamner du moins à choisir chacun à notre tour notre lecture du soir; et il a commencé par indiquer pour son compte le poëme de la Pitié, de l'abbé Delille. Il a trouvé les vers bien faits, le langage pur, les idées

agréables ; mais pourtant c'était encore, observait-il, sans création et sans chaleur. C'était supérieur de versification à Voltaire, sans doute ; mais bien loin encore de nos autres grands maîtres.

## Samedi 29.

L'Empereur a déjeûné dans le jardin, et nous y a fait tous appeler. Après déjeûner, il a fait quelques tours de promenade. Il était en gaîté, il nous plaisantait tour-à-tour. A l'un, c'était sur la beauté et l'élégance de son logement ; à l'autre, sur les sommes que le Gouverneur avait payées pour lui, que la belle layette de son enfant allait grossir encore ; à moi, sur le goût que le Gouverneur semblait prendre à mes lettres de change, qui le portaient à désirer que les autres en fissent autant. Il riait et s'amusait beaucoup de nos récriminations. Le temps, qui a changé subitement, a fait rentrer l'Empereur presque aussitôt.

Après dîner, l'Empereur a lu quelques passages de Milton, traduits par l'abbé Delille. Il en trouvait la versification fort inférieure au poëme

de la Pitié; et en effet c'était un ouvrage de commande, lui apprit-on, souscrit par un certain nombre d'intéressés, durant l'émigration du poëte à Londres.

Pendant toute la promenade en calèche, la conversation a roulé sur nos Rois et leurs maîtresses : M^mes^ de Montespan, de Pompadour, Dubarri, etc. On a vivement discuté le principe; les opinions étaient différentes, et on les a chaudement défendues. L'Empereur s'était amusé à flotter alternativement entre les opinions opposées. Il a fini concluant toutefois en l'honneur de la morale.

## Dimanche 30.

**Historique politique de la Cour de Londres, durant notre émigration; Georges III; M. Pitt; le prince de Galles. — Anecdotes, etc., etc. — Les Nassau. — Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc.**

L'Empereur m'a fait appeler de bonne heure pour déjeûner avec lui; il était triste, *sourcilleux*, peu causant; les paroles ne venaient pas. Le hasard ayant ramené la citation de Londres et de mon émigration, l'Empereur m'a dit,

comme pour fixer un sujet et trouver une distraction : « Mais à Londres, vous devez avoir vu » la Cour, le Roi, le Prince de Galles, M. Pitt, » M. Fox, et autres grands personnages qui figuraient alors? Dites-moi ce que vous en savez? Quelle était l'opinion? Faites-moi un » historique? — Sire, Votre Majesté oublie en » ce moment, ou n'a peut-être jamais bien su » la position d'un émigré à Londres. Je doute » qu'on nous eût reçus à la Cour; le bon vieux » Georges III était plein d'intérêt pour nos » malheurs individuels; mais il répugnait fort » à nous avouer politiquement. Et eût-on voulu » nous y recevoir, nos moyens ne nous permettaient pas d'y paraître. Je n'ai donc pas été à » la Cour. Toutefois, j'ai vu la plupart de ceux » que mentionne Votre Majesté, et surtout j'en » ai entendu beaucoup parler.

» J'ai vu et entendu le Roi, de très-près, » plusieurs fois à la chambre des Pairs; le Prince » de Galles, dans les mêmes circonstances et » de plus dans les cercles de la capitale. Et » puis, il n'en est pas de Londres comme de » la France; on n'y retrouve pas cette immense

» distance entre la Cour et la masse de la nation ; » le pays est si ramassé, les lumières si générales, » l'éducation si rapprochée, l'aisance si com- » mune, la sphère d'activité si rapide, que toute » la nation semble être dans le même lieu et » sur le même plan, et qu'à la vue de cet en- » semble, qu'on pourrait dire distingué, on est » tenté de se demander *où est le peuple ;* ce qui » est en effet la question que l'on prête à Alexan- » dre lors de sa visite à Londres. Il en résulte » donc qu'ayant vu beaucoup de monde de » toutes les classes, de tous les états, de toutes » les opinions, je dois avoir reçu des notions » qui nécessairement peuvent fort approcher de » la vérité. Malheureusement alors je m'occu- » pais peu d'observer et de recueillir, et je » crains bien qu'aujourd'hui, après un si long » temps, tous ces objets ne sortent que très- » confusément de ma mémoire.

» Georges III était le plus honnête homme » de son empire ; ses vertus privées le rendaient » pour tous un objet de vénération profonde ; » une extrême moralité, un grand respect pour » les lois, furent le principal caractère de toute

» sa vie. Roi à vingt ans, et vivement épris des » charmes d'une belle Écossaise des premières » familles du pays, on craignait fort qu'il ne » voulût l'épouser; mais il suffit de lui rappeler » que c'était contraire à la loi, et il consentit » dès cet instant à épouser celle qu'on lui dési- » gnerait : ce fut une princesse de Meklenbourg. » Dans sa douleur, il la trouva fort laide, et elle » l'était en effet beaucoup; néanmoins Geor- » ges III est demeuré toute sa vie un époux » exemplaire; jamais on ne lui a connu la moin- » dre distraction.

» L'Avénement de Georges III a été une vé- » ritable révolution politique en Angleterre : les » prétendans avaient fini; la maison de Hanovre » se trouvait désormais assise; les Vighs, qui » l'avaient placée sur le trône, furent évincés » de l'administration : c'étaient des surveillans » incommodes, dont on n'avait plus besoin; » elle fut ressaisie par les Torys, ces amis du » pouvoir, qui l'ont toujours conservée depuis, » au grand détriment des libertés publiques.

» Toutefois, le Roi personnellement était » exempt de passion à cet égard : il aimait sin-

» cèrement les lois, la justice, et surtout le
» bien-être et la prospérité de son pays. Si
» l'Angleterre a pris un parti si violent contre
» notre révolution française, c'est bien moins
» à Georges III qu'il faut s'en prendre qu'à
» M. Pitt, qui en fut le véritable boute-feu. Ce-
» lui-ci était mu par la haine extrême qu'il por-
» tait à la France, héritage de son père, le
» grand Chatam; et aussi par une vive tendance
» vers le pouvoir de l'olygarchie. M. Pitt, au
» moment de notre révolution, était l'homme
» de la nation; il gouvernait l'Angleterre; il en-
» traîna le Roi, qu'on gagnait toujours par des
» faits; et il faut convenir que les excès et les
» souillures de notre premier début étaient,
» sous ce rapport, des armes bien favorables
» aux dispositions et à l'éloquence de M. Pitt.
» Sire, il est à croire que si l'infortuné Geor-
» ges III eût conservé sa raison, Votre Majesté
» en eût à la fin tiré aussi un grand parti, parce
» qu'elle lui eût présenté d'autres faits, et qu'il
» s'y serait rendu. Georges III avait sa nature
» et sa mesure de caractère : elle était en har-
» monie avec ses conceptions intellectuelles; il

» voulait savoir, être convaincu. Une fois sa » route prise, il était difficile de l'en faire sortir; » toutefois ce n'était pas impossible ; son bon » sens laissait de grandes ressources.

» Sa maladie, sous ce rapport, a été un fléau » pour nous, un fléau pour l'Europe, un fléau » pour l'Angleterre même, qui commence à re- » venir de la haute opinion qu'elle avait conçue » de M. Pitt, dont elle ressent aujourd'hui les » funestes erreurs.

» Ce fut le premier accès de la maladie du » Roi qui fixa la réputation de M. Pitt et son » crédit. A peine au-dessus de vingt-cinq ans, » il osa lutter seul contre la masse de ceux qui » abandonnaient le Roi, le croyant perdu, con- » tre la masse de ceux qui se hâtaient de pro- » clamer son incapacité, pour se saïsir du pou- » voir sous son jeune successeur. Cette conduite » rendit M. Pitt l'idole de la nation; c'est la » belle époque de sa vie ; et son plus doux » triomphe a été, sans contredit, de conduire » Georges III à Saint-Paul, allant rendre grâce » à Dieu de sa guérison, au milieu d'un con- » cours immense de peuple ivre de joie et de

» satisfaction. — Mais, disait l'Empereur, quelle » fut la conduite du prince de Galles dans cette » circonstance? — Sire, il faut croire qu'elle » fut bonne, toutefois on parla beaucoup alors » d'une caricature très-maligne qui représen- » tait un jeune homme fort ressemblant, comme » de coutume, s'agitant à plat ventre dans le » milieu de la rue; elle portait pour légende : » *Jeune héritier courant ventre à terre féliciter* » *son père sur son retour à la santé.*

» L'on ne doutait pas que M. Pitt n'eût été, » en cette occasion, le véritable sauveur du Roi, » ainsi que le sauveur de la paix publique; car » l'expérience prouva que Georges III avait la » capacité de régner encore; et l'on ne doutait » pas que si la régence eût été organisée ainsi » que le prétendait l'opposition, cette capacité » eût été difficilement reconnue par la suite, et » eût sans doute donné lieu à une guerre civile.

» J'ai souvent entendu dire que le déran- » gement mental de Georges III n'était pas une » folie ordinaire, que son aliénation ne venait » pas précisément de l'affection locale du cer- » veau, mais bien de l'engorgement des vais-

» seaux qui y conduisent; dérangement pro-
» duit par une maladie depuis long-temps par-
» ticulière à cette famille. Son mal, disait-on,
» était plutôt chez lui du délire que de la folie.
» La cause cessant, le prince retrouvait aussitôt
» toutes ses facultés, et avec autant de force
» que si elles n'avaient subi aucune interrup-
» tion; c'est ce qui explique ses nombreuses
» rechutes et ses nombreux rétablissemens. On
» en donnait pour preuve la force mentale qui
» avait dû lui être nécessaire pour pouvoir, à
» l'instant de sa première convalescence, sup-
» porter la pompe, le spectacle de la population
» de Londres réunie sur son passage, et rem-
» plissant l'air de ses acclamations.

» Une autre preuve non moins remarquable,
» c'était, après une seconde rechute, le calme
» et le sang froid avec lesquels il reçut au spec-
» tacle le feu de son assassin en entrant dans sa
» loge. Il en fut si peu troublé, qu'il se retourna
» aussitôt vers la Reine, qui se trouvait encore
» en dehors, pour lui dire de ne pas s'effrayer,
» que ce n'était qu'une fusée qu'on venait de
» tirer dans la salle; et il demeura sans émo-

» tion apparente tout le reste du temps. Certes » tout cela n'annonçait pas une tête faible. Il est » vrai qu'on pourrait opposer à ces choses la » permanence du mal dans ses dernières an- » nées, s'il est certain qu'il n'eut point de longs » intervalles lucides.

» Georges III, ce monarque si honnête » homme et si bien intentionné, a manqué périr » plus d'une fois de la main des assassins; sa » carrière fournit l'exemple de plusieurs tenta- » tives, et je ne crois pas qu'aucun des coupa- » bles ait subi la mort, parce que tous se sont » trouvés en démence de fanatisme religieux ou » politique. La dernière tentative, la plus fa- » meuse, est en 1794, je crois. Le Roi arrivait » au spectacle, ce qui dans ces temps de crise » était une espèce de fête qu'il répétait de temps » à autre, comme pour maintenir l'esprit public. » En entrant dans sa loge, un homme du par- » terre l'ajuste avec un pistolet d'arçon, et la » balle n'épargna le monarque que parce qu'il » se baissait en cet instant pour saluer le public. » Qu'on juge du tumulte effroyable! L'homme » ne chercha point à déguiser son forfait; c'é-

» tait précisément le fanatique de Schœnbrunn » voulant immoler Votre Majesté, et soutenant » toujours qu'il n'avait eu d'autre but que la » paix et le bonheur de son pays. Le juri le pro- » nonça aliéné, et il fut condamné à la réclusion.

» Lors de mon excursion à Londres, en 1814, » un hasard singulier m'a mis sous les yeux pré- » cisément cet assassin. L'esprit encore tout frais » de la mission que Votre Majesté m'avait confiée » l'année d'auparavant, concernant les dépôts » de mendicité et les maisons de correction, » j'eus la fantaisie de visiter ces mêmes établis- » semens en Angleterre. Comme on me mon- » trait Newgate dans le plus grand détail, j'en- » trai dans une salle où se trouvait un grand » nombre de condamnés jouissant d'une cer- » taine liberté. L'un de ceux qui frappèrent » d'abord les regards de mon conducteur, se » trouva être Heatfield, qu'il me nomma, et » dont je me rappelai aussitôt le nom, lui de- » mandant si ce serait l'assassin de Georges III. » C'était lui-même, me dit-il, qui subissait à » Newgate la réclusion perpétuelle à laquelle il » avait été condamné pour sa folie. J'observai

» que, dans le temps, cette folie avait été pour
» le public, ainsi que cela arrive toujours, un
» objet de beaucoup de doute et de grande
» contestation. Il me fut répondu que Heatfield
» était incontestablement fou, mais seulement
» par crise; que sa folie d'ailleurs était telle-
» ment momentanée, qu'on le laissait passer le
» jour en ville sur sa parole, et qu'il était le
» premier à indiquer qu'on fît attention à lui,
» quand il sentait que son mal allait le reprendre; et alors mon conducteur l'appela. M'étant
» hasardé de lui faire quelques questions, il me
» reconnut aussitôt à mon accent pour Français,
» et me dit qu'il s'était beaucoup battu contre
» les nôtres en Flandre. (Il avait été chasseur
» ou dragon sous le duc d'Yorck.) Il en portait les marques, me disait-il, en me montrant plusieurs balafres; et pourtant, ajoutait-il, il était loin de les haïr, car ils étaient
» braves et n'avaient point de tort dans cette
» affaire; on avait été se mêler de leurs discussions, qui ne regardaient qu'eux. Et il commençait à s'animer beaucoup, ce qui porta
» mon conducteur à me faire signe, et à le ren-

» voyer. Il était là sur sa corde délicate, me dit » le surveillant, et pour peu qu'on l'y eût tenu, » il serait devenu furieux.

» Mais je reviens à Georges III. Le sentiment » dominant de ce Prince était l'amour du bien » public et le bien-être de son pays. Il lui a » constamment tout sacrifié : c'est ce qui l'a » porté à garder si long-temps M. Pitt, pour » lequel il avait conçu une grande répugnance, » parce qu'il en était fort maltraité.

» La crise étant des plus grandes pour l'Angle- » terre, le péril imminent, les talens du premier » ministre supérieurs; celui-ci était donc né- » cessaire. Abusant de cette circonstance, toute » puissante sur l'esprit du monarque, M. Pitt » le gouvernait avec dureté et sans aucun mé- » nagement; à peine lui laissait-il la disposition » de la moindre place. Un emploi venait-il à » vaquer, le Roi avait-il à récompenser quelque » serviteur particulier; il arrivait toujours trop » tard, M. Pitt venait d'en disposer, et pour » le bien de l'État, disait-il, pour le succès » du service parlementaire. Si le Roi témoignait » trop son mécontentement, M. Pitt avait sa

» phrase toute prête et toujours la même, il al-
» lait se retirer, et céder sa place à un autre.
» Arriva enfin une circonstance très-délicate pour
» la conscience du Roi, qui était fort religieux:
» l'émancipation des catholiques d'Irlande,
» à laquelle il se refusait avec obstination.
» M. Pitt insistait vivement; il s'y était engagé,
» disait-il, et il s'appuya de sa menace ordinaire:
» pour cette fois le Roi le prit au mot; et dans
» sa joie de se voir délivré, il répétait le jour
» même à plusieurs, qu'il venait de se défaire de
» l'homme qui depuis vingt ans lui donnait de la
» corne dans le ventre. Et il n'est peut-être pas
» inutile d'observer ici comme une singularité
» remarquable, au sujet des mauvais traitemens
» de M. Pitt pour le Roi, qu'on a entendu dire
» à Georges III, que de tous ses ministres,
» M. Fox, tant accusé de républicanisme, et
» peut-être avec quelque raison, avait été celui
» qui, venu à la tête des affaires, lui avait cons-
» tamment montré le plus d'égards, de défé-
» rence, de respect et de condescendance.

» Toutefois tel était sur l'esprit du Roi l'as-
» cendant de l'utilité publique, qu'en dépit de

» toute sa répugnance, il reprit M. Pitt au bout » d'un an. On crut, dans le temps, que M. Pitt, » en se retirant, avait eu l'adresse d'asseoir au » ministère M. Addington, sa créature, afin de » s'y replacer bientôt sans obstacle; mais il a » été prouvé plus tard que M. Pitt avait été » contraint de recourir lui-même aux intrigues » pour renverser son successeur et obtenir son » second ministère, qui d'ailleurs fut peu digne » de lui : il n'est plein que des désastres qu'il » avait du reste tous provoqués. Et c'est le » boulet victorieux d'Austerlitz qui le tua dans » Londres.

» Le temps sappe chaque jour davantage la » réputation de M. Pitt, non dans l'éminence » de ses talens, mais dans leur funeste appli- » cation. L'Angleterre gémit des maux dont il » l'a accablée, et dont le plus fatal est l'école » et les doctrines qu'il lui a léguées. C'est lui » qui a introduit la police en Angleterre, qui a » familiarisé ce pays avec la force armée, et com- » mencé ce système de délation, d'embûches » et de démoralisation de toute espèce, si com- » plétement perfectionné par ses successeurs.

» Sa grande tactique fut d'exciter constamment nos excès sur le continent, et de les montrer ensuite comme un épouvantail à l'Angleterre, qui lui accordait dès-lors tout ce qu'il voulait. — Mais vous autres, demandait l'Empereur, que disiez-vous de tout cela? qu'elle était l'opinion de l'émigration? — Sire, répondais-je, nous autres nous voyions tous et toujours dans la même lorgnette; ce que nous avions dit le premier jour de notre émigration, nous le répétions encore le dernier jour de notre exil. Nous n'avions pas avancé d'un pas; nous étions devenus, nous demeurions peuple. M. Pitt était notre oracle; tout ce que disaient lui, Burke, Windham et les plus fougueux de ce côté nous semblait délicieux; ce qu'objectaient leurs adversaires, abominable. Fox, Shéridan, Gray, n'étaient pour nous que d'infâmes jacobins, jamais nous ne leur avons donné d'autres épithètes. — C'est bien, disait l'Empereur; mais reprenez votre Georges III.

» — Ce prince vertueux aimait par-dessus tout la vie privée et les soins de la campagne; il consacrait le temps que lui laissaient les affai-

» res, à la culture d'une ferme à peu de milles
» de Londres; et il ne retournait guère à la
» capitale que pour ses levers réguliers ou les
» conseils extraordinaires que nécessitaient les
» circonstances, et il retournait aussitôt à ses
» champs, où il vivait sans faste et en *bon fer-*
» *mier*, disait-il lui-même. Quant aux intrigues,
» elles demeuraient à la ville autour des minis-
» tres et parmi eux.

» Georges III eut beaucoup de chagrins do-
» mestiques. Il eut pour sœur cette Mathilde,
» Reine de Danemarck, dont l'histoire est un si
» malheureux roman; ses deux frères lui don-
» nèrent beaucoup de contrariétés par leur ma-
» riage; et il n'avait pas lieu d'être content de
» son fils aîné.

» Les deux frères de Georges III étaient le
» duc de Cumberland et le duc de Glocester.
» J'ai beaucoup connu celui-ci en société très-
» privée : c'était le plus digne, le plus honnête,
» le plus loyal gentilhomme de l'Angleterre.
» Tous deux, selon l'esprit de la constitution
» britannique, n'étaient que d'illustres particu-
» liers totalement étrangers aux affaires. Or, il

» parvint au Roi que l'un d'eux avait épousé ou » allait épouser une simple particulière : c'était » une grande faute à ses yeux ; il avait fait, lui, » un si grand sacrifice pour ne pas la commettre ; il s'en fâcha beaucoup ; et comme il envoyait à ce sujet un message au parlement » contre celui de ses frères qui s'était rendu » coupable, voilà qu'il apprend que l'autre s'est » évadé à Calais pour en déclarer autant. C'était comme une fatalité, une véritable épidémie ; car on répandait aussi de tous côtés que » l'héritier même du trône s'était marié secrètement. — Quoi, dit l'Empereur, le prince » de Galles ! — Oui, Sire, lui-même : on racontait partout son mariage, qu'on entourait de » détails trop peu sûrs pour que je me permette » de les hasarder ; mais le fait semblait généralement reconnu. Il est vrai que le Prince » l'a fait démentir plus tard en plein parlement, » par l'organe de l'opposition ; et dès-lors, il » faut le croire.

» Toutefois je tiens de la bouche même d'un » très-proche parent de sa prétendue femme, » que la chose était positive. Je lui ai entendu

» jeter feu et flamme lors du mariage solennel
» du Prince, et menacer de se porter à des ex-
» cès personnels. Cela pouvait donc demeurer
» un point contesté, qui prenait la couleur iné-
» vitable de l'esprit de parti : les uns soutenaient
» avec obstination la réalité de ce mariage, tan-
» dis que les autres le niaient avec violence.
» Peut-être pourrait-on concilier cette contra-
» diction en disant que celle que l'on prétendait
» qu'il avait épousée (Mme Fitz Herbert), étant
» catholique, cette circonstance rendait le ma-
» riage impossible aux yeux de la loi, et parfaite-
» ment nul dans l'héritier de la couronne. Quoi
» qu'il en soit j'ai souvent rencontré Mme Fitz
» Herbert en société : sa voiture était aux armes
» du Prince, et sa livrée, la livrée du Prince.
» Cette dame était beaucoup plus âgée que
» lui. Au surplus, belle, aimable, de beaucoup
» de caractère et d'une fierté peu endurante,
» ce qui la brouillait souvent avec le Prince,
» et amenait entre eux, disait-on, des scènes
» de violence fort peu dignes d'un rang aussi
» élevé. C'est dans une dernière querelle de
» ce genre, lorsque Mme Fitz Herbert avait, as-

» assurait-on, fait fermer sa porte obstinément » au Prince, que M. Pitt eut l'adresse de saisir » l'occasion favorable pour le faire consentir à » épouser la princesse de Brunswick. — Mais » arrêtez-vous, me dit l'Empereur, vous allez » beaucoup trop vite, vous passez ce qui m'in- » téresse davantage. Sous quels auspices le prince » de Galles entra-t-il dans le monde? Quelle fut » sa nuance politique? son attitude avec l'oppo- » sition? etc. — Sire, ce Prince se présenta au » public avec tous les avantages de la figure, » tous ceux du corps et de l'esprit. Il fut ac- » cueilli avec un enthousiasme universel; mais » il développa bientôt ces penchans et ces actes » qui, dans le milieu du dernier siècle, sem- » blaient former le rôle obligé des grands sei- » gneurs à la mode. Ce furent la fureur du jeu » et ses inconvéniens; les excès de la table et » le reste; surtout un entourage en grande partie » réprouvé par l'opinion. Alors les cœurs géné- » reux se resserrèrent, les espérances se terni- » rent, et la portion intermédiaire, qui partout » constitue véritablement la nation, et qui en » Angleterre, il faut en convenir, présente la

» population la plus morale de l'Europe, déses-
» péra de son avenir. C'était un adage reçu en
» Angleterre, répété surtout parmi le peuple,
» que le prince de Galles ne régnerait jamais;
» les diseuses de bonne aventure, les sorciers,
» disait-on, devaient le lui avoir prédit à lui-
» même, etc., etc.

» L'opposition, dans les bras de laquelle il
» s'était jeté, ainsi que cela n'est que trop com-
» mun aux héritiers présomptifs; l'opposition,
» dont il était l'appui et les espérances, cher-
» chant à s'aveugler ou autrement, se tirait d'af-
» faire, quand on lui exposait tous ces griefs,
» en répondant qu'il renouvellerait Henri V;
» que Henri V avait montré un bien mauvais sujet
» pour prince de Galles; mais qu'il était devenu
» le premier Roi de la monarchie, et ils en con-
» cluaient que le prince de Galles serait un de
» leurs plus grands Rois. —Mais, disait l'Empe-
» reur, est-ce qu'il a pris le parti de la révolu-
» tion et défendu nos idées modernes? — Non,
» Sire, à mesure que la crise des principes allait
» chez nous en croissant, la décence le forçait
» de s'éloigner de l'opposition qui en prenait la

» défense; il cessait une alliance ostensible, et » remplissait le vide de sa vie en s'abandonnant » aux plaisirs et à leurs inconvéniens; il était » constamment surchargé de dettes, bien que » le parlement les eut déjà payées plusieurs fois; » elles l'embarrassaient fort, et compromettaient » son caractère et sa popularité. Ce fut dans » une de ces gênes extrêmes combinées avec la » querelle de Mme Fitz Herbert, que M. Pitt » s'empara du prince, en offrant de faire ac- » quitter encore une fois ses dettes, s'il voulait » enfin se rapprocher tout à fait de son père, et » consentir à se marier. Il lui fallut en passer » par tout ce qu'on voulut, et la main de la » princesse de Brunswick fut demandée et ob- » tenue. Mais dans le court intervalle de la né- » gociation, une femme célèbre qui convoitait » depuis long-temps de gouverner le prince, » trouvant la place vide, s'y établit. On lui prête » d'avoir dit qu'elle y visait depuis vingt-ans; » car elle était encore beaucoup plus âgée que » lui, circonstance qui était comme un goût » particulier à la famille; on l'a remarqué aussi » dans plusieurs de ses frères. Cette personne

» fut aussitôt nommée dame d'honneur de la » future princesse de Galles; elle fut même la » chercher, et l'amena en Angleterre. Ce furent » sous de tels auspices, et sous cette maligne » influence, que la nouvelle épouse mit le pied » sur le sol britannique. Aussi assure-t-on que » cette malheureuse princesse n'eut même pas » la douceur de vingt-quatre heures complètes » de cet instant privilégié, si significativement » appelé par les Anglais la *lune de miel*. Dès le » lendemain, les moqueries, les manques d'é- » gards, le mépris, demeurèrent son partage.

» Tout ce qu'il y avait de généreux, de mo- » ral en Angleterre prit parti pour elle, et jeta » les hauts cris. Néanmoins, le plus odieux, il » faut en convenir, en retomba sur lady ***, » qui fut accusée d'avoir ensorcelé le Prince. » Elle devint l'exécration publique, et toute- » fois le Prince, assurait-on, n'avait même pas » pour excuse les prestiges de son aveuglement; » car on prétend qu'à la suite d'un repas très- » gai, au milieu de ses joyeux compagnons, » l'un d'eux fut conduit, par la conversation, » à dire qu'il connaissait la *M^me^ de Merteuil* de

» notre roman des Liaisons Dangereuses. Un » grand nombre d'autres s'écrièrent aussitôt » qu'ils en connaissaient aussi une. Alors le » Prince, dit-on, proposa follement que cha- » cun écrivit à part son secret. Tous les billets » furent jetés dans un vase, et il en sortit au- » tant de lady *** qu'il y avait de convives; » le prince lui-même, n'ayant pas soupçonné » une telle unanimité, et n'imaginant pas être » reconnu, avait aussi, dit-on, écrit ce nom!!!

» J'ai connu cette lady ***, et il faut avouer » que sa figure et tout son ensemble répondaient » si peu à son âge, qu'il était bien difficile de » le deviner. Elle avait tous les charmes de la » première jeunesse, rehaussés de toute la grâce » des meilleures manières, et je dois dire que » dans les cercles où je l'ai vue elle exerçait » même une certaine attraction de bienveil- » lance; soit que les mœurs de cet étage dispo- » sassent à l'indulgence, soit qu'en effet, elle » ne méritât pas toutes les malédictions dont » on l'accablait dans la rue.

» Une faculté tout à fait privilégiée dans le » prince de Galles, semble avoir été ce que les

» Anglais appellent le pouvoir de *la fascination*.
» Il en est doué au dernier degré : on dirait qu'il
» suffit de sa volonté pour ramener la multitude
» et corrompre en quelque sorte l'opinion ; il
» la reconquiert au moindre pas qu'il fait vers
» elle. Sa vie est pleine de ces pertes, de ces
» retours de popularité ; et peut-être est-ce la
» certitude de cet heureux secret qui l'a porté
» si souvent à affronter, ainsi qu'on le lui a re-
» proché, cette opinion publique. Ses ennemis
» ont dit de lui qu'il avait porté cette espèce
» de courage jusqu'à l'héroïsme. Ils lui ont re-
» proché l'audace avec laquelle, sous la con-
« damnation lui-même d'une vie domestique
» désordonnée, disaient-ils, il s'était acharné à
» vouloir trouver dans sa femme ce dont il éta-
» lait le trop coupable exemple ; inconséquence
» qu'on ne doit attribuer pourtant, sans doute,
» qu'aux suggestions funestes de pernicieux con-
» seillers ennemis de sa gloire et de son re-
» pos. Toujours est-il certain qu'on a employé
» contre la Princesse, et la corruption la plus
» basse, et le secours des lois, et toute l'in-
» fluence de l'héritier du trône ; et tout cela en

» vain : ce qui, disait-on, faisait le supplice du » Prince, et le livrait au ridicule ; car on riait » de son guignon sans exemple, de ne pouvoir » venir à bout de prouver ce que tant d'autres » maris paieraient si cher pour tenir secret. » La haine s'accrut à chaque nouvelle défaite, » et les tourmens de la victime avec elle. On » la réduisit à une espèce d'exil à quelques » milles de Londres ; on la priva de sa fille ; on » l'outragea à la vue des souverains alliés venus » à Londres. Toutefois, les expressions manifes- » tées par la multitude étaient constamment » là pour la venger ; et il fallut en venir à lui » faire quitter l'Angleterre, ce qu'on obtint » d'elle-même à l'aide des insinuations perfides, » peut-être, de quelques prétendus amis. »

Ici l'Empereur m'a interrompu de nouveau, disant que j'omettais encore un point trop essentiel. Quand et comment le prince était-il arrivé au pouvoir royal ? Comment s'était-il arrangé avec l'opposition ? Qu'avait-il fait de ses anciens amis ? — « Sire, ai-je dit, ici finis- » sent mes véritables informations. Il a été un » temps où la crise politique a porté Votre

» Majesté à couper toute communication entre » l'Angleterre et la France. Les journaux ne » nous parvenaient plus ; les lettres nous étaient » interdites ; les deux peuples n'avaient plus » rien de commun. Il existe donc en moi une » véritable lacune que je craindrais de ne rem- » plir que par de vrais barbouillages. Toutefois, » je crois avoir compris qu'après des chutes et » des rechutes du vieux Roi, tous les partis » s'accordèrent enfin à remettre au prince de » Galles la régence, avec le plein exercice de » l'autorité souveraine. Alors arriva cette épo- » que tant attendue de changemens et d'espé- » rances. Le Ciel s'ouvrait enfin pour cette op- » position si long-temps panégyriste du Prince ; » pour ces anciens amis qui, dès l'enfance, sem- » blaient avoir uni leurs destinées à la sienne. » Mais à la grande surprise de tous, et par je » ne sais quelle rouerie, dit-on, de lord Cas- » telreagh, rien ne fut changé. Ces anciens » ministres, si long-temps l'objet de la répro- » bation du Prince, demeurèrent, et ces amis » si chers, si tendres, si long-temps flattés, » n'arrivèrent point ! »

« L'opposition jeta les hauts cris ; mais on lui » répondit plaisamment, que quand le méchant » prince de Galles était devenu un grand Roi, » son premier acte avait été de repousser son » entourage. Cela pouvait être gai ; mais nulle- » ment applicable ; car les plus beaux caractè- » res de l'Empire se trouvaient à la tête de » cette opposition, et ils étaient loin d'être des » *Falstaff* ou autres bouffons et mauvais sujets » de la sorte ; aussi montrèrent-ils, dès cet ins- » tant pour le prince un éloignement absolu : » les uns ne voulurent plus le voir ; d'autres » refusèrent ses invitations ou repoussèrent les » avances qui leur étaient faites. On en cite un » pourtant qui par la suite se laissa aller, dit- » on, à accepter du prince un dîner privé. Ce- » lui-ci recourant à ses moyens constamment » victorieux, essaya de lui prouver, avec sa » grâce accoutumée, qu'il n'avait pas pu agir » différemment, et demanda de lui dire enfin » ce dont ses anciens amis pouvaient l'accuser » avec justice. Le convive, le cœur encore gros, » profita de l'occasion, et lui récapitula sans mé- » nagement tous ses torts ; et le tout avec une

» telle chaleur que la princesse Charlotte, qui » se trouvait à table et penchait peut-être en » secret pour l'opinion du convive, se mit à » fondre en larmes. Cette scène étant parvenue » le lendemain à lord Byron, il la consacra » dans des vers qui firent quelque bruit.

» Pleure, fille des Rois, y était-il dit, pleure » les fautes de ton père! Puisse chacune de tes » larmes effacer un de ses torts! Puisse surtout » le peuple d'Angleterre, pressentant dans ta » douleur son heureux avenir, payer d'un sou- » rire chacun de tes pleurs! *

« En 1814, lors de ma course à Londres,

---

* Depuis mon retour en Europe, je me suis procuré ces vers en original. Si ma traduction présente quelque différence, c'est qu'à Sainte-Hélène je citais de mémoire. Les voici :

Weep daughter of a Royal line,
A sire's disgrace, a realm's decay;
Ah, happy! if each tear of thine
Could wash a father's fault away!
Weep for thy tears are virtue's tears
Auspicious to these suffering isles;
And be each drop in future years
Repaid thee by thy people's smiles! *March*, 1812.

» j'ai eu l'honneur d'être présenté au prince de
» Galles à Carlton-House. — Et que diable
» allez-vous faire là? m'a dit l'Empereur. —
» Votre Majesté a certainement bien raison;
» mais j'y fus conduit par une espèce de point
» d'honneur; je crus ne pouvoir pas faire au-
» trement : beaucoup de Français étaient en cet
» instant à Londres; j'étais le seul qui eut ap-
» proché Votre Majesté, porté ses couleurs,
» suivi la ligne qu'on semblait réprouver en cet
» instant. Quelqu'un m'ayant dit que les autres
» ne souffriraient certainement pas ma présen-
» tation, cela me décida. Nous fûmes en effet
» vingt-deux Français présentés à la fois à un
» des grands levers du prince, et je dois dire
» que je ne vis jamais plus de grâce dans les
» manières, plus de charmes dans l'expression,
» plus d'harmonie dans tout l'ensemble; je crus
» apercevoir le beau idéal du bon ton. Je con-
» çus tout le pouvoir, toute la vérité de cette
» magie d'enchantement que j'avais entendu si
» souvent lui attribuer; et encore en ce mo-
» ment, Sire, en me retraçant cette belle figure
» où je croyais lire l'élévation d'âme, l'apprécia-

» tion, le désir de la gloire, je suis à me de-
» mander comment Votre Majesté se trouve ici;
» comment des ministres atroces ont pu le faire
» condescendre à se déclarer le geolier, le....!
» — Mon cher, m'a dit l'Empereur, c'est que
» peut-être vous n'êtes pas physionomiste, vous
» avez pris l'auréole de la coquetterie pour celle
» de la grandeur, l'occupation de plaire pour
» l'amour de la gloire; et puis l'amour de la
» gloire n'est pas précisément sur la figure; elle
» se trouve au fond du cœur, et vous ne l'avez
» pas fouillé *.

» Et ne me traduisiez vous pas l'autre jour,
» a continué alors l'Empereur, je ne sais quel
» papier ou quel ouvrage où il était dit que le
» Prince Régent avait fait un grand étalage d'in-
» térêt et de sympathie en faveur des derniers

* Depuis ces paroles, la grande victime a succombé!... Moi, son serviteur, j'ai vu commencer ses tortures; d'autres m'ont transmis les angoisses de sa longue agonie!!!... Elle a expiré!!!... Et l'on n'a cessé de frapper constamment au nom du Prince! Aussi l'immortelle victime a-t-elle laissé, de ses propres mains, ces mots terribles : « *Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre!...* »

» Stuart; qu'il a mis le plus haut prix à obtenir
» ce qui leur avait appartenu, ce qu'ils avaient
» laissé; qu'il parlait d'élever un monument au
» dernier d'entre eux. Il y a là-dedans, a ob-
» servé l'Empereur, encore bien plus de calcul
» que de magnanimité; c'est qu'il est soigneux
» d'affirmer et de consacrer leur extinction. Là
» commence, se dit-il, sa légitimité, sa sécurité;
» et il a raison. Si de mon temps et dans les
» circonstances où les ministres anglais avaient
» plongé l'Angleterre, il se fût trouvé encore
» quelque jeune Stuart, brave, entreprenant,
» capable, à la hauteur du siècle, il eût été dé-
» barqué en Irlande, escorté des doctrines mo-
» dernes, et l'on eût vu sans doute le spectacle
» des Stuart régénérés, chassant à leur tour les
» Brunswick dégénérés. L'Angleterre aussi eût
» eu son vingt mars. Et ce que c'est pourtant
» qu'un trône et tous ses poisons; à peine y est-
» on assis, qu'on en ressent la contagion. Ces
» Brunswick, amenés par les idées libérales,
» élevés par la volonté du peuple, sont à peine
» assis qu'ils ne recherchent que l'arbitraire et
» la toute-puissance; il leur faut absolument

» rouler dans l'ornière qui a fait culbuter leurs » devanciers; et cela parce qu'ils sont devenus » Rois!..... Et l'on dirait que c'est la marche » inévitable! Cette belle tige des Nassau, par » exemple, ces patrons en Europe d'une noble » indépendance, eux dont le libéralisme de- » vrait être dans le sang et jusque dans la » moëlle de leurs os; ces Nassau enfin, qui » ne seront qu'à la queue par leur territoire, » et qui pourraient se placer à la tête par leurs » doctrines, on vient à les asseoir sur un trône; » eh! bien, vous les verrez infailliblement ne » s'occuper que de se rendre ce qu'on appelle » aujourd'hui légitimes; en prendre les princi- » pes, la marche, les travers, etc. Eh! mon » cher, moi-même après tout, ne m'a-t-on pas » fait le même reproche? et peut-être n'est-ce » pas sans quelque apparence de raison, car en- » fin peut-être bien des nuances se seront dé- » robées à moi-même. J'ai pourtant déclaré » dans une circonstance solennelle, qu'à mes » yeux la souveraineté n'était point dans le » titre, ni le trône dans son appareil. On m'a » reproché qu'à peine au pouvoir, j'avais exercé

» le despotisme, l'arbitraire; mais c'est la dic-
» tature qu'il fallait dire, et les circonstances
» m'absoudront assez. Ce qu'on m'a reproché
» encore, c'est de m'être laissé enivrer par mon
» alliance avec la maison d'Autriche, de m'être
» cru bien plus véritablement souverain après
» mon mariage, en un mot, de m'être cru dès
» cet instant, Alexandre devenu le fils d'un
» Dieu! Mais tout cela était-il bien juste? Ai-je
» donc prêté véritablement à de tels travers?
» Il m'arrivait une femme jeune, belle, agréa-
» ble; ne m'était-il donc pas permis d'en témoi-
» gner quelque joie? Ne pouvais-je donc, sans
» encourir le blâme, lui consacrer quelques
» instans? Ne m'était-il donc pas permis, à moi
» aussi, de me livrer à quelques momens de
» bonheur? Eût-on donc voulu qu'à la façon
» de votre prince de Galles, j'eusse maltraité
» ma femme dès la première nuit? Ou bien en-
» core, attendait-on que j'eusse fait voler sa
» tête, à la façon de ce sultan, pour échapper
» aux reproches de la multitude? Non, ma seule
» faute dans cette alliance a été vraiment d'y
» avoir apporté un cœur trop bourgeois.....

» J'avais si souvent répété que le cœur d'un » homme d'État ne devait être que dans sa » tête !..... Malheureusement ici le mien était » demeuré à sa place pour les sentimens de fa- » mille; et ce mariage ma perdu, parce que » je croyais surtout à la religion, à la piété, à » la morale, à l'honneur de François. Je l'esti- » mais essentiellement !.... Il m'a cruellement » trompé !... Je veux bien qu'on l'ait trompé à » son tour; aussi je le lui pardonne..... Mais » l'histoire l'épargnera-t-elle? Si toutefois.... »

Et Napoléon a gardé le silence quelques instans, la tête appuyée sur une de ses mains. Puis se réveillant : « Quel roman pourtant que » ma vie, a-t-il dit en se levant !!!.... Mais ou- » vrez ma porte et marchons. » Et nous avons parcouru quelque temps les diverses pièces adjacentes. . . . . .

. . . . . .

## *Résumé des trois mois, Avril, Mai et Juin.*

J'ai déjà fait observer qu'il était impossible dans un recueil comme le mien, de maintenir, en quoi que ce soit, l'unité d'intérêt et de but; or, je vais essayer d'y ramener, en retraçant ici en bien peu de mots et sans interruption, les aggravations dont on a frappé l'Empereur pendant ces trois mois; les mauvais traitemens qu'on a multipliés, la détérioration visible de sa santé, l'ensemble de ses habitudes et les principaux objets de sa conversation; en un mot, le bulletin physique et moral de sa personne.

Dans cette courte période :

1° Un nouveau Gouverneur arrive, et il se trouve que c'est un homme à vues fort étroites, ou très-méchant; un caporal avec sa consigne, et non un général avec ses instructions.

2° On exige de chacun des captifs une déclaration comme quoi il se soumet d'avance à toutes les restrictions qu'on pourrait imposer à Napo-

léon; le tout dans l'espoir de les détacher de sa personne.

3° On nous communique officiellement la convention des souverains alliés, qui, sans autre forme de procès, proclament et consacrent l'ostracisme, l'emprisonnement de Napoléon.

4° Nous recevons le bill du parlement d'Angleterre, qui convertissait en loi l'acte oppressif des ministres anglais sur la personne de Napoléon.

5° Enfin, des commissaires viennent, au nom de leurs monarques, surveiller les chaînes et contempler les souffrances de la victime : ainsi, notre horizon se rembrunit de plus en plus, les chaînes se raccourcissent, toute espérance d'amélioration future nous échappe, et le plus sinistre avenir seul demeure.

L'arrivée du nouveau Gouverneur est le signal des grandes misères. C'est pour la personne de l'Empereur le commencement d'un supplice nouveau ; chaque jour il reçoit un coup d'épingle.

Le premier pas de sir Hudson Lowe est *une insulte ;* une de ses premières paroles, *une barbarie ;* un de ses premiers actes, *une méchanceté.*

Bientôt il ne semble plus avoir d'autre occupation, n'avoir reçu d'autre emploi que de nous tourmenter et de nous faire souffrir sous toutes les formes, sur tous les objets, de toutes les manières. . . . . .

L'Empereur, qui s'était promis d'abord de s'en tenir au plus complet stoïcisme, s'en émeut néanmoins et s'en exprime fortement. Les conversations sont chaudes, la brèche s'ouvre, chaque jour va l'agrandir.

La santé de l'Empereur s'altère visiblement, et nous le voyons changer à vue d'œil. Contre sa nature, il se sent incommodé très-souvent; une fois il garde sa chambre jusqu'à six jours de suite sans sortir du tout; une mélancolie secrète qui se déguise à tous les yeux, peut-être aux siens propres, un mal concentré, commencent à le saisir; il rétrécit chaque jour le cercle déjà si resserré de son mouvement et de ses distractions; il renonce au cheval; il n'invite plus d'Anglais à dîner; il abandonne même son travail régulier; ses dictées, auxquelles jusque-là il avait semblé trouver quelques charmes, ne vont plus : le dégoût l'avait saisi, et il ne se

trouvait pas le courage, me disait-il parfois, de s'y remettre. La plupart de ses journées se passent à parcourir des livres dans sa chambre, ou en conversations avec nous, publiques ou privées; et le soir il nous lit lui-même, après son dîner, quelques pièces de théâtre de nos grands maîtres, ou toute autre production amenée par le hasard ou les caprices du moment.

Toutefois la sérénité de son âme, son égalité de caractère, n'éprouvent par ces circonstances nulle altération vis-à-vis de nous; au contraire, nous n'en semblons que plus resserrés en famille; il est plus à nous, et nous lui appartenons davantage; ses conversations présentent plus d'abandon, d'épanchement et d'intérêt.

Il me faisait venir à présent très-souvent dans sa chambre pour causer, et ses conversations privées le conduisaient parfois à des sujets très-importans, tels que la guerre de Russie, celle d'Espagne, les conférences de Tilsit et d'Erfurth, qu'on rencontre dans cette période de mon recueil. Et ici je dois faire ou répéter quelques observations que je prie ceux qui me liront de ne pas perdre de vue durant tout le

cours de cet ouvrage : elles serviront à prévenir quelques reproches ou objections qu'on serait tenté d'élever sur le manque d'ordre, l'insuffisance et le peu de fini d'objets aussi essentiels. C'est que, si je ne l'ai déjà dit, en conversation publique ou privée avec l'Empereur, je ne me suis jamais permis aucune observation ou demande d'éclaircissemens, lors même qu'ils m'ont semblé les plus nécessaires; je me sentais cette réserve commandée :

1° Par le respect et la bienséance.

2° Par la crainte d'interrompre une conversation constamment précieuse.

3° Par l'espoir de prendre la vérité, pour ainsi dire, au vol, et de la saisir de la sorte plus naturellement.

4° Par la persuasion d'être à demeure maintenant et pour toujours auprès de l'Empereur; la certitude par-là qu'avec le temps j'entendrais mentionner de nouveau les mêmes objets qui se redresseraient et se complèteraient d'eux-mêmes.

5° Parce que l'Empereur devait, avec le temps, voir lui-même mon Journal, et que je ne doutais pas qu'encouragé par ce qu'il y trou-

verait déjà sur ces divers objets, il ne les convertît en dictées régulières ; je ne les ai pas eues, et par-là, de quels morceaux nous demeurons privés !

6° Enfin, et ceci a été un de mes grands motifs, c'est que l'Empereur, arrivé parfois dans le cours de longues conversations tout à fait familières à des objets de la plus haute importance, ne racontait pas néanmoins pour m'apprendre ; mais le plus souvent par désœuvrement, seulement pour causer ; et l'on eût pu dire par forme de rabâchage, s'il était permis d'appliquer une telle expression à une telle personne et à de tels objets. Il s'en entretenait avec moi comme si j'eusse dû les connaître aussi bien que lui-même.

Or j'étais tout à fait étranger à ses grands projets, à ses hautes conceptions, circonstance d'ailleurs que je me suis convaincu ici m'être commune avec la plupart de ceux qui, lors de sa puissance, l'approchaient davantage, voire même ses ministres ; aussi lui arrivait-il quelquefois, soit que ma figure exprimât trop l'étonnement, soit que revenant à lui, et sachant

bien ce qu'il en était, de me dire : « Mais cela » est peut-être neuf pour vous? » A quoi je n'avais rien de mieux à répondre, pour être vrai, que : « Oui, Sire, et tout à fait, pour la plus » grande partie. » Qu'eût-ce donc été si, dans ces occasions inappréciables, j'eusse été gauchement l'interrompre pour lui faire apercevoir que j'avais de la peine à le suivre ou à l'entendre; je n'eusse pas manqué de le dégoûter de causer, et moi j'aurais perdu beaucoup. Je le laissais donc aller, quelque désir que j'eusse eu parfois de m'éclaircir. Ce que j'en saisissais une première fois me semblait déjà du plus haut prix. L'Empereur se répétait souvent, je le savais : alors j'en apprendrai davantage avec le temps, me disais-je, et je ne désespérais pas d'arriver de la sorte à être assez maître de la matière, pour oser me permettre, par la suite, de la raisonner tant soit peu avec lui; ce que sa bonté pour moi, dans les derniers temps, eût daigné trouver convenable; je lui eusse même été agréable, j'en suis sûr, en ce que cela eût réveillé ses idées et fourni un aliment nouveau à sa conversation. Malheureusement mon enlè-

vement subit et imprévu d'auprès de sa personne m'a laissé avec les seuls détails que j'avais recueillis jusque-là ; et à la douleur d'avoir été enlevé à des soins pieux qui étaient devenus mon bonheur, se joindront désormais d'éternels regrets d'avoir, par ma trop grande circonspection peut-être, perdu pour l'histoire une occasion unique qui ne peut se renouveler jamais.

J'ai été bien aise d'entrer minutieusement ici dans ces détails, afin qu'on comprît comment j'ai obtenu une portion de mes récits, et qu'en me lisant, on pût se répondre à soi-même pourquoi des objets aussi importans demeurent aussi imparfaits.

Toutefois, si l'historien n'y trouve pas la trace lumineuse qu'il recherche et qu'il aurait cru devoir y trouver, du moins y rencontrera-t-il une foule d'étincelles propres à le mettre inévitablement sur la voie ; circonstance spéciale qui me servira à caractériser moi-même mon propre recueil, en disant qu'il y a de *tout* et qu'il n'y a *rien ;* qu'il n'y a rien, mais qu'il y a de tout ; et en disant qu'il n'y a *rien*, je me trompe assurément, car on y rencontrera une

foule de traits sur les qualités privées, les dispositions naturelles, le cœur et l'âme de l'homme extraordinaire auquel cet Ouvrage est consacré; si bien qu'il deviendra impossible à tout homme de bonne foi et recherchant la vérité, de n'être pas à même de se fixer sur son caractère. Or, je prie de se rappeler que tel a été mon unique but, le seul que j'aie annoncé.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

# TABLE RAISONNÉE

## DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.


AGRICULTURE. L'Empereur la disait l'âme et la base première de l'Empire, 387.

ALEXANDRE (*Empereur de Russie*). Manières et mœurs de Tilsit, 307. L'Empereur le disait plein de grâces et au niveau de tout ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de Paris, 315. A Erfurth professa hautement les sentimens d'une amitié tendre et d'une admiration véritable pour Napoléon. - Passèrent ensemble quelques jours dans les charmes d'une intimité parfaite : c'étaient, disait l'Empereur, deux jeunes gens de bonne compagnie, dont les plaisirs en commun n'auraient eu rien de caché l'un pour l'autre, 316. Eût donné sa sœur en mariage à Napoléon. - Fut saisi en apprenant le mariage avec l'Autriche, 317. Napoléon attribuait à l'intrigue et au mensonge la dernière inimitié d'Alexandre. Il plaisait à Napoléon qui l'avait réellement aimé, 318.

ALIGRE (*M. d'*). L'Empereur voulait marier au duc de Vicence, la fille de M. d'Aligre, qui s'y refuse avec courage, 408.

AMBASSADEURS. Séance du Conseil d'Etat. - Projet de l'Empereur de substituer de nouvelles formes à l'ancien droit public touchant les ambassadeurs, 346.

ANGLETERRE. Eût gagné à être fidèle au traité d'Amiens. - Il n'était plus qu'un système pour elle, celui de revenir à sa constitution, ou s'exposait autrement à de grands malheurs, 35.

ARTILLERIE. Paroles de l'Empereur sur cette arme. - Etait d'avis de tirer sans cesse dans les batailles, sans calculer la dépense des boulets. - Disait que s'il eût voulu fuir le poste du danger, il se serait mis plutôt à 300 toises qu'à 600 : à la première distance, les boulets passent souvent par-dessus la tête; à la seconde, il faut qu'ils

tombent quelque part, 393. Assurait que le corps d'artillerie de son enfance était le mieux composé de l'Europe; des chefs entièrement paternels, purs comme de l'or, 394.

Atlas historique de Le Sage. L'Empereur félicitait son auteur de tout le bien qu'il apercevait chaque jour lui avoir fait partout, 365. Disait que s'il l'eût bien connu au temps de sa puissance, il en eût inondé les lycées, 367.

Augereau (*Maréchal, Duc de Castiglione*). Napoléon au 18 fructidor lui fait porter l'adresse des soldats au Directoire, parce qu'il était très-prononcé dans les idées du moment, et parce qu'il était Parisien, ou par un autre motif encore, 226.

Bailly. L'Empereur le disait n'avoir point été méchant, mais un niais politique, 249.

Barras (*Directeur*). Son portrait par Napoléon. - Soutenait constamment en public le rôle d'un ami chaud de Napoléon, 210.

Bizanet (*Général*). Sa belle affaire de Berg-op-Zoom. - « Certes le général Bizanet est « un brave! dit l'Empereur, » 194.

Bœufs. Statistique de ceux de Ste.-Hélène. - On ne peut en tuer un seul dans l'île sans l'ordre du Gouverneur, 199. Les habitans en payent la livre un prix exorbitant. - Calembourg de Napoléon à ce sujet, 246.

Bonaparte (*Lætitia, Madame, mère de l'Empereur*). Sa maison à Ajaccio brûlée. - Réduite à errer sur la côte avant de gagner la France. - Sa réponse magnanime à Paoli, 11.

Byron (*Lord*). Ses vers à la princesse Charlotte, 441.

Campagne de 1814. Les chefs des garnisons du dehors n'eussent-ils pas pu dégager le sol sacré en 1814! C'eût été l'intention de l'Empereur, dont les ordres paraissent n'être jamais parvenus, 196.

Carnot (*Directeur*). Son portrait et son historique, par Napoléon. — L'Empereur le disait travailleur, sincère dans tout; sans intrigue et facile à tromper. - Montre toujours un grand courage moral. — Au Tribunat parle et vote contre l'Empire, mais sa conduite toujours droite ne donne point d'ombrage à l'administration. - L'Empereur n'en entend plus parler que lors des désastres, et il lui confie Anvers, une des clefs de l'Empire. - Au 20 mars, l'Empereur, après quelque hésitation, le fait ministre de l'intérieur, et n'a pas, dit-il, à s'en repentir, le trouvant fidèle, probe, et toujours vrai, 216.

CASTLEREAGH (*Lord*). L'Empereur dit qu'il avait sacrifié son pays pour fraterniser avec les grands du Continent. - A joint dès-lors les vices du salon à la cupidité du comptoir, 242. Bien familier avec le mensonge. — Tous les moyens lui sont bons pour rendre odieux Napoléon. - Il ne recule devant aucune calomnie, 406.

CHAMBURE (*Colonel*). Commande, au siége de Dantzick, la fameuse compagnie franche qui mérite de la part des ennemis l'épithète d'*infernale*. — Sa conduite généreuse en 1815, vis-à-vis d'officiers anglais, est punie comme un crime. - Obligé de fuir et d'attendre un moment favorable pour sa réhabilitation, 199.

CHARLES IV (*Roi d'Espagne*). Forcé d'abdiquer par son fils. - Demande vengeance à l'Empereur Napoléon, 279. Est persuadé, par le prince de la Paix, de faire le voyage de Bayonne, 290. Cède la couronne d'Espagne à Napoléon, pour se venger de son fils, 291.

CHATHAM (*Lord*). Son administration énergique. - Ses injustices proclamées avec audace avaient une certaine grandeur, 242.

C..... (*M. de*). Opinion de l'Empereur sur son discours en faveur du clergé. — Avait publié à Londres un ouvrage anti-religieux. Anecdotes sur le Génie du Christianisme. - Son immense succès. — Sa nomination à l'Institut. - Grand bruit que cause son discours projeté de réception. — Scène remarquable aux Tuileries, et belles paroles de l'Empereur à ce sujet. — Ses pamphlets contre Napoléon, pour amener la restauration, circonstance politique qui peut seule en expliquer les excès : un aussi beau talent ne se serait pas sans doute prostitué sans un aussi grand motif, 162.

CHEVREUSE (*Madame de*). Son exil amené par son opinion. - Avait rêvé de recommencer la Fronde, disait Napoléon, 21.

COMMERCE. L'Empereur le dit la surabondance et de l'agriculture et de l'industrie, 385.

CONSEIL D'ÉTAT. Détails du local. - Habitudes. - Ressouvenirs de quelques séances, 325. — Belles paroles de l'Empereur. - Disait que le plus beau titre sur la terre était d'être né Français, que le Ciel le donnait et qu'aucune puissance sur la terre ne devait pouvoir l'ôter ; qu'un Français d'origine, fût-il à sa dixième génération d'étranger, devait être encore Français s'il le voulait, 340. Disait qu'il voulait, Dieu aidant, qu'un

Français voyageant en Europe se crût toujours chez lui. - Disait vouloir que ses frères devenus Rois laissassent ce titre à la frontière; qu'ils en avaient un plus beau dedans, celui de Prince français, 341. Essaye d'établir un nouveau droit des gens pour les ambassadeurs. - Paroles remarquables à ce sujet, 346. Veut classer militairement toute la France. - Ses belles paroles sur sa popularité, 349.

Convention. Deux notes imparfaites dictées par l'Empereur. - Son commencement. - Ses quatre âges, Montagnards et Girondins, etc., etc., 257-264.

Cornwallis (*Lord*). Sa belle conduite lors du traité d'Amiens. — L'Empereur en a conservé le plus agréable souvenir. - Une demande de lui eût eu plus de poids à ses yeux que celle d'un souverain. — Disait que Cornwallis avait été le premier à lui donner une véritable bonne opinion des Anglais, 242. Qu'une demi-douzaine comme lui et Fox faisaient la fortune morale d'une nation, 244.

Corse (*île de*). Sa description par l'Empereur. - Amour de Napoléon pour le pays natal. - L'eût deviné, disait-il, au seul odorat, 9.

Croates (*Régimens*). Discussion et anecdotes au Conseil d'Etat à leur égard, 344.

Decrès (*Duc de*). Anecdote, 174.

Delille (*M. l'abbé*). L'Empereur trouvait dans son poème de la Pitié les vers bien faits, le langage pur et les idées agréables; mais sans chaleur et sans création; c'était supérieur de versification à Voltaire; mais loin encore de nos autres grands maîtres. — La versification de Milton bien inférieure à celle de la Pitié, 412.

Directoire. Portraits des Directeurs, 210. Se compromet à tous les yeux par de grands travers d'esprit, de mœurs et de combinaisons. — Les gens d'affaires, les agioteurs s'en emparent. Journée du 18 Fructidor dut son triomphe à Napoléon. - Doutait de lui, 220. Le fait espionner par son agent secret, 233.

Dolgorowski (*Princesse*). Maltraitée à tort par le Premier Consul, 18.

Drouot (*Général*). L'Empereur élevait au plus haut point ses talens et ses facultés. - Connaissait en lui tout ce qui pouvait faire un grand général. - Le pensait supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. - N'hésitait pas à le croire capable de commander 100 mille hommes, et sans qu'il s'en doutât peut-être; ce qui était en lui une vertu de plus, 401.

Ecoles militaires. A celle de Paris, sous Louis XVI, les élèves y étaient traités comme des officiers jouissant d'une grande aisance. — L'Empereur avait voulu que dans les siennes les jeunes gens fussent élevés comme des soldats qui devaient plus tard en commander d'autres, 185.

Escoiquiz. Précepteur du prince des Asturies. - Gouverne son pupile, et devient le principe de tous les maux de l'Espagne, 283. Fait révolter son pupile et le conduit à Bayonne. - Ne désespère pas de déterminer l'Empereur à reconnaître Ferdinand. - Offre à Napoléon de gouverner tout à fait à sa dévotion, comme eût pu le faire le prince de la Paix, 296.

Espagne. Historique de l'affaire d'Espagne, 278. Belle lettre de Napoléon à Murat, 296. (*Voyez Charles IV, Escoiquiz, Ferdinand VII*).

Estève (*Trésorier de la couronne*). L'Empereur disait qu'il n'eût jamais livré son trésor lors de l'abdication de Fontainebleau. - Qu'il l'eût défendu, distribué, noyé plutôt, 179.

Etiquette. Obligation de l'Empereur de se créer une étiquette. - Ses paroles sur nos dispositions à la courtisannerie, à la familiarité — Anecdotes, insolences à Versailles et à Londres, 312.

Femmes. Parallèle de leur sort en Orient et en Occident, 179. L'Empereur disait que leurs propriétés étaient la beauté, la grâce, la séduction; leurs obligations, la dépendance et la soumission, 182.

Ferdinand VII (*Roi d'Espagne*). Conspire contre son père et le force d'abdiquer. - Sollicite contre son père la protection de l'Empereur et une femme de sa main, 278. Arrive à Bayonne. - Abdique. - Est envoyé à Valencey. - Manière dont il y est traité, 279. Ses proclamations aux Espagnols pour qu'ils reconnaissent Joseph. - Lui demande son grand cordon. - Offre don Carlos, son frère, pour les régimens espagnols allant en Russie. - Sollicite Napoléon pour venir à la Cour aux Tuileries, 280.

Fox. Vient en France après le traité d'Amiens. — L'Empereur lui reconnaît une belle âme, un bon cœur; des vues larges, généreuses, libérales. - Le dit un ornement de l'humanité. - Napoléon causait souvent avec lui, et l'aimait beaucoup. - Il suffirait, disait l'Empereur d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwallis pour faire la fortune morale

d'une nation, 245. Georges III disait que de tous ses ministres, c'était celui qui lui avait montré le plus d'égards, de respect et de déférence, 410.

Français. N'avaient que de la vanité. - Les Anglais ont de l'orgueil, 161.

Fructidor (*Journée du* 18). Peinture du Directoire à cette époque. — Partis que pouvait prendre Napoléon. — Son ordre du jour, en Italie, décide la question à Paris. - Détails, 220.

Galles (*Prince de*). Historique de la Cour d'Angleterre, 412. Jeunesse du prince de Galles.-Anecdotes, 414. Ses liaisons avec l'opposition; sa séparation, 417. Sa vie privée. — Son mariage. — Sa Cour, 418. Jugement de Napoléon, 443.

Galles (*Princesse de*). Son mariage. - Son infortune, ses persécutions. — Amour de la multitude pour elle. — Quitte l'Angleterre par des conseils erronés ou perfides, 418.

Gassendi (*Conseiller d'Etat*). Sa prise avec l'Empereur au Conseil d'Etat, 345.

Georges III (*roi d'Angleterre*). Historique de la Cour d'Angleterre, 415. Portrait de Georges III. - L'homme le plus moral de son royaume. - Sacrifie sa première inclination aux devoirs de son rang, 416. Sa maladie, 419. Près de périr plusieurs fois par la main des assassins, 421. Son sentiment dominant était l'amour du bien public. — Fort maltraité par M. Pitt, 425. Aimait la vie privée de la campagne. - Eut beaucoup de chagrins domestiques, 428.

Georges Cadoudal. Détails sur la conspiration. — Son arrestation, 25. Sous le consulat, Napoléon le fit venir et le trouva constamment insensible à tous sentimens généreux, et froidement avide de pouvoir, 28.

Gourgaud (*Général*). L'Empereur l'appelait son ouvrage, son enfant, 304.

Grégoire (*Abbé*). Qu'on eût voulu faire passer pour un héros d'impiété, était l'homme le plus sincèrement religieux. - L'Empereur disait que s'il voulait se réfugier à St.-Domingue, il y serait un Saint, un Dieu pour les Nègres, 251.

Hoche (*Général*). Etait pour le directoire. - Fait marcher, au 18 fructidor, une partie de son armée sur Paris, en faveur du Directoire; fut obligé de se sauver. - Son imprudence est à la veille de perdre le Directoire, et le met lui-même en péril, 231.

Holland (*Lord*). Paroles de l'Empereur, 364.

Hudson Lowe, (*Gouverneur de Ste.-Hélène*). Diminue la nourriture de l'Empereur, 409.

Industrie. L'Empereur la disait l'aisance et le bonheur de la population, 387.

Institutions (*d'Ecouen et de Saint-Denis*). L'Empereur en avait dressé lui même les réglemens. - Voulait qu'on n'employât dans ces maisons que ce qui avait été confectionné par les élèves elles-mêmes. - Voulait qu'on en fît de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes, 187.

Italie (*Campagne d'*). Mes dernières intentions pour leur publication. Note à ce sujet, 397.

Laboullerie (*M. de, Trésorier de la couronne*). L'Empereur se plaint qu'en 1814 il ne lui a point conduit son trésor privé à Fontainebleau. - L'Empereur, du reste, l'attribuait bien plutôt au bouleversement subit des choses qu'à ses mauvaises intentions; aussi refuse de le voir à son retour, craignant de n'avoir pas la force de ne pas le lui pardonner. - Réclamation; note, 178.

Lacretelle. Opinion de l'Empereur sur son histoire de la Convention, 257.

Lafayette (*Général*). L'Empereur le tenait pour un honnête homme. - Ne se plaignait point de ses intentions, mais de leur résultat. - Son indignation vis-à-vis des alliés lorsqu'ils proposent à nos envoyés de leur livrer Napoléon, 249.

Lamarque (*Général*). Son opinion sur Napoléon et Moreau, 404.

La Réveillère Lépaux. Son portrait par l'Empereur. - Grand-prêtre de la théophilanthropie. — Entreprend de faire de Napoléon à son retour d'Italie, un de ses néophites, 213.

Las Cases (*Le Comte de*). Conversation confidentielle et bien précieuse de Napoléon 365. L'Empereur l'avait destiné à la préfecture maritime de Toulon. - A l'éducation du Roi de Rome, 373. Avait eu l'idée de convertir le Champs de Mars en une naumachie, 376.

Lebrun (*Archi-trésorier, Duc de Plaisance*). Napoléon se plaisait à reconnaître qu'il lui avait servi de guide à son avènement au pouvoir, 17.

Léoben (*Fragmens de*). Fragmens d'un chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 121.

Letourneur (*Directeur*). Son portrait. — Anecdote de la giraffe, 219.

Lucien Bonaparte (*Archidiacre d'Ajaccio, grand-oncle de Napoléon*). Sa colère

contre son neveu Napoléon. — Accuse les idées nouvelles du péril de ses chèvres, 12.

Lucien Bonaparte. Destiné, en 1815, au gouvernement général de la Corse, 15.

Mémoire. L'Empereur disait qu'une tête sans mémoire était une place sans garnison. - Que la sienne tenait du cœur, qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher. 383. Sur la demande de Mme Bertrand comment il était possible qu'après tant d'années il pût citer, par leurs numéros, les régimens de ses diverses expéditions, lui répond : « Madame, « le souvenir d'un amant pour « ses anciennes maîtresses. » 384.

Ministère anglais. S'est récrié sur le despotisme, l'égoïsme, l'ambition et la perfidie de l'Empereur, quand ce ministère était seul coupable de ce dont il osait accuser Napoléon. - Sacrifie l'Autriche en 1805 et 1809. - La Prusse, en 1806. - Ne secourt pas la Russie en 1807. - Bombarde Copenhague et prend la flotte danoise en pleine paix, 235. Depuis un demi-siècle a toujours été en baissant de considération et d'estime publique. — Fait du cabinet de Saint-James une boutique, 241.

Mollien (*M. le comte*). L'Empereur disait qu'il avait ramené le trésor public à une simple maison de banque, 177.

Monges. Son portrait.— On l'eût pris pour un homme terrible par ses paroles; il était plus que bon dans ses actes. - Se croyait républicain forcené et adorait l'Empereur, 250.

Moniteur. L'Empereur en invoque constamment le témoignage. - En avait fait la force et l'âme de son gouvernement, son intermédiaire avec l'opinion publique, - Avait été imité par les autres gouvernemens. - Utilité qu'il en retirait au-dehors et au-dedans, 274.

Moreau (*Général*). Impliqué dans la conspiration de Pichegru. — Gouverné par sa femme et sa belle-mère. - Lettre caractéristique à sa femme, interceptée. - Première idée de Napoléon est de la rendre publique, en est détourné par grandeur d'âme, 29. Contre le Directoire au 18 Fructidor. - S'y perdit tout à fait sous le rapport du devoir et sous celui de l'honneur, 231. Paroles de l'Empereur sur la bataille d'Hohenlinden, 403.

Napoleon. Sur la Corse et le pays natal. - Détails, 9. Paoli le dit un homme de Plutarque, 11. Dans sa jeunesse avait écrit une histoire de Corse, qui se trouve perdue,

15. — A Fontainebleau eût pu se réserver ce qu'il eût voulu ; l'humeur du moment le décida pour l'île d'Elbe, 16. Se dit une parcelle de rocher lancée dans l'espace. - N'avoir pas regretté la perte du trône. - Sous son consulat ne veut pas admettre les faiseurs d'affaires dans la société des Tuileries, 17. Difficulté pour la composer, 18. Trouvait moins d'embarras à son retour de l'île d'Elbe, la disait toute composée de ce qu'il appelait ses veuves : Grande Maréchale Duroc, duchesse d'Istrie, 19. Conspiration de Georges, 24. Ses belles paroles à un membre de l'Institut sur le discours de réception de M. de Chateaubriant, 167. Avait fait tout pour accorder tous les partis. — N'avait jamais demandé ce qu'on était, ce qu'on avait été, ce qu'on avait dit, fait, écrit ; sa seule question était : *Voulez-vous être bon Français avec moi?* Il poussait dès-lors dans un défilé de granit où il montrait à l'extrémité l'honneur, la gloire, la splendeur de la patrie, 169. Frappait les masses sur de simples individus. - Ses colères tant citées n'étaient que feintes. - Anecdote à ce sujet, 170. — Détails sur la dépense de sa table aux Tuileries, 176. Avait eu dans ses caves, aux Tuileries, jusqu'à 400 millions en or, entièrement à lui ; si bien qu'il n'en existait d'autres traces qu'un simple petit livret. - Tout s'était fondu, disait-il, dans les revers et les besoins de la patrie, 177. Avait fait entrer en France plus de 2 milliards de numéraire, 178. — Voulait que chacun de ses mémoires portât le nom de celui auquel il l'avait dicté, 184. - Avait adopté tous les enfans des militaires tués à Austerlitz, 188. Aurait voulu que toutes les places fussent données à des militaires blessés ou à des vétérans, 189. — Son entourage à sa Cour croyait la plupart des absurdités débitées sur son compte, 203. — Ses opinions religieuses, 204. Se refuse à aller communier en grande pompe à Notre-Dame, disant qu'il n'y croyait pas assez pour que cela lui fût bénéficiel ; mais qu'il y croyait trop pour commettre un sacrilége, 206. Dit pouvoir paraître devant le tribunal de Dieu et attendre son jugement sans crainte ; il s'y montrera vierge de tous crimes si communs aux chefs de dynastie, 207. Se montre ravi de la morale de l'évangile, 209. — Dicte le portrait des Directeurs, 209. Partis à prendre au 18 fructidor, 220. Son ordre du jour à son armée décide

la question, 226. Ce qu'il aurait fait si les Conseils l'eussent emporté, 227. Principales raisons de la paix de Campo-Formio, du refus de demeurer au congrès de Rastadt, et de l'entreprise d'Egypte, 230. — Rien n'était dangereux et perfide comme les conversations officielles avec les agens diplomatiques anglais.-Cite la sienne avec lord Whitworth. - Combien l'imposture l'avait dénaturée, 235. Démontre le machiavélisme anglais, 239. Dit que lord Cornwallis était le premier Anglais qui lui eût donné une bonne opinion de sa nation, puis Fox et l'amiral Malcolm, 242. Dit qu'il suffisait d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwallis pour faire la fortune morale d'une nation, 244. — Ses paroles sur certains caractères de la révolution, 249. — A son retour de l'île d'Elbe eût reconnu l'indépendance de Saint - Domingue. — Pensait avoir commis une grande faute en cherchant à la soumettre par la force, 252. — Dicte des fragmens de notes sur la Convention, 257. — Son opinion sur la liberté de la presse, 276. - Donne l'historique de la guerre d'Espagne, 228. Résout de continuer dans sa propre dynastie, le système de famille de Louis XIV, et d'unir l'Espagne aux destinées de la France. — Disait que l'Europe et même la France n'avait jamais eu une idée juste de la situation de Ferdinand à Valencey. — Assurait n'avoir dans cette affaire, pas plus que dans aucune autre occasion politique, manqué de foi, ni violé de paroles. — Avait saisi l'occasion unique que lui présentait la fortune pour régénérer l'Espagne, l'enlever à l'Angleterre, et l'unir intimement à notre système. — Avait péché plutôt par une audacieuse franchise et par un excès d'énergie, que par détour et supercherie. - Avait voulu agir comme la providence, et frapper de trop haut. — N'avait jamais pris part à aucune des intrigues de la Cour d'Espagne. — Se fait céder la couronne d'Espagne par Charles IV et Ferdinand VII. - Ne fait employer contre eux ni violence ni menace, 285. - Sa belle lettre à Murat sur les affaires d'Espagne, 296. — Eût voulu proscrire le coton en France, pour mieux soutenir les batistes et les linons, 306. — Détails curieux sur les conférences de Tilsit.-Anecdotes, etc., 307. — Sur l'étiquette, 322. (*Voyez ce mot*). — Sur le Conseil d'Etat, 325. (*Voyez ce mot*).—Habitudes, soins, et galanteries de ses serviteurs,

532. - Quelques-unes de ses paroles au Conseil d'État, 540. — Souvenirs de Waterloo, 555. — Sur la campagne de Russie. - Son 29e bulletin a été le désespoir des libellistes. - Lui ont reproché d'avoir exagéré, 561. — Paroles prophétiques sur son retour en France, 563. Un ministre anglais, ou la princesse Charlotte de Galles qui l'eussent rendu au pouvoir l'eusse contenu par la reconnaissance bien plus que par des armées, 564. — Témoignage d'Hornemann en faveur du général Bonaparte, 582. — Sur le commerce, l'agriculture et l'industrie, 585. L'anéantissement du commerce sous son règne était dans la force des choses ; un moment de paix l'eût ramené à son niveau naturel, 592. — Sur l'artillerie, 593. — Disait n'avoir pu jouir de ses victoires d'Italie, parce que la victoire du jour était aussitôt oubliée pour s'occuper de l'obligation d'en remporter une nouvelle le lendemain, 604. Cherche à fondre les partis par des alliances réciproques. - Impostures de lord Castelreagh à ce sujet, 606. — Irlandaise de Goldsmith. - Détails, 610. — Paroles sur le prince de Galles. - Observait que l'amour de la gloire ne se lisait pas sur la figure ; mais se trouvait au fond du cœur, 643. Sur les Stuart. - Les Nassau. - Les Brunswick, 643. Se défendait de s'être enivré du pouvoir suprême et surtout de son alliance avec l'Autriche. - Sa joie et ses jouissances étaient naturelles ; s'y était livré avec trop de sincérité, 645. Avait dit souvent que le cœur d'un homme d'état devait être dans sa tête ; malheureusement en cette occasion le sien était demeuré à sa place pour les sentimens de famille, 647.

Paoli. Paroles sur Napoléon, 11. Sa mort. - Regrets de Napoléon de ne l'avoir pas fait rentrer en France, 14.

Pichegru (*Général*). Son arrestation. - Infamie de celui qui le livre, 27.

Pitt. Fut cause du parti violent que l'Angleterre prit contre notre révolution. - Entraîna le Roi. — Le premier accès de la maladie du Roi fixa sa réputation, 416. — Ses mauvais procédés envers le Roi. - Menaçait souvent de se retirer, 425. L'Angleterre gémit aujourd'hui des maux dont il l'a accablée. - A introduit au ministère anglais l'astuce et l'hypocrisie, et en Angleterre les grandes armées permanentes, la police, et commencé le système de délation, d'embûche et de démoralisation de toute espèce, si

complètement perfectionné par ses successeurs, 427.

Pie VII. L'Empereur le tenait pour un digne et saint homme, etc.. 208.

Polygamie. Paroles de l'Empereur, 179.

Presse (*Liberté de la*). L'Empereur prononçait que son interdiction, dans un gouvernement représentatif, était un anachronisme choquant, une véritable folie. - A son retour de l'île d'Elbe, l'adopte dans toute son étendue. - Observation piquante au Conseil d'Etat à ce sujet, 276.

Prusse (*Roi de*). Ne pardonna jamais à Napoléon d'avoir, à Tilsit, reculé de 24 heures son audience de congé. - Lui reprochait d'avoir violé son territoire à Anspach, 313.

Prusse (*Reine de*). Si elle était venue au commencement des négociations de Tilsit, eût pu influer sur leur résultat. - Ses efforts auprès de Napoléon. — Magdebourg était l'objet de ses vœux. — Galanterie de Napoléon. - Une rose. — Embarras de Napoléon, qui ne se sauve qu'en concluant sur-le-champ et à l'insu de la Reine, qui en demeure au désespoir. — Son portrait, 307.

Rastadt (*Retour de*). Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 136.

Religion. Opinions religieuses de l'Empereur, 204.

Résumé Des mois d'avril, mai et juin, 448.

Rewbell (*Directeur*). Son portrait par l'Empereur, 215.

Saint-Domingue (*Ile de*). Napoléon au retour de l'île d'Elbe se fût accommodé avec les Nègres. - Eût reconnu leur indépendance. - Se reprochait sa tentative sur cette île. - Eût dû la gouverner par l'intermédiaire de Toussaint. — On pouvait la soumettre par la force, sans doute; mais ce n'était pas une conquête qu'il fallait calculer, mais bien les résultats du commerce et de la haute-politique; ils n'eussent été que désastreux, 252.

Société. Intentions de l'Empereur pour la recréer, 192.

Stuart (*Descendans des*). S'il s'en fut trouvé un à la hauteur du siècle et des lumières, il eût pu présenter de nos jours, disait Napoléon, le spectacle des Stuart régénérés, renversant à leur tour, les Brunswick dégénérés, 443.

Tagliamento (*Bataille du*). Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 40.

Tilsit. Historique des conférences. - Détails. - Anecdotes, 307.

Toussaint - Louverture. N'était pas sans mérite; mais on ne pouvait s'y fier, 253.

Université. Napoléon se plaignait qu'on gatât ses plus belles conceptions. - Se fâchait sur la manière dont ses idées à l'égard de l'Université se trouvaient exécutées, 353.

Venise (*Affaire de*). Chapitre de la campagne d'Italie, dicté par l'Empereur, 72.

Waterloo (*Bataille de*). Paroles de l'Empereur, 355.

Whitworth (*Lord*). Sa conversation avec le Premier Consul. — Fausseté du rapport qu'il en fit dans les papiers anglais. — Sortie de l'Empereur à cet égard, 236.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU QUATRIÈME VOLUME.

*NOTICE des Livres nouveaux et de fonds qui se trouvent à la Librairie de BÉCHET aîné, quai des Augustins, n° 57, à Paris.*

## COLLECTION DES PROSATEURS FRANÇAIS,

*Imprimée par M. Auguste Belin, dont il a acquis le reste des éditions.*

*Œuvres complètes de Montesquieu ;* 2 vol. in-8. de 700 à 800 pages, papier superfin, 15 fr.

*Œuvres de la Bruyère, Larochefoucault, Vauvenargue*, et un *Supplément* contenant les parties inédites; 1 gros vol. in-8. de 900 pages, et papier superfin, 12 fr.

——— *De Diderot;* 6 vol. in-8., et 1 vol. supplém. d'*Œuvres inédites;* pap. sup., 54 fr.
Le volume supplémentaire séparément. 6 fr.

——— *De Marmontel;* 7 v. in-8. de 700 à 800 pag., 56 fr.

——— *De Thomas;* 2 vol. in-8. de 700 pages, pap. superfin. 16 fr.

——— *De Duclos;* 3 vol. in-8. de 700 pages, pap. superfin, 24 fr.

*Œuvres de Barthélemi;* 4 vol. in-8. de 700 pages, papier superfin, 32 fr.

——— *De d'Alembert;* 5 vol. in-8. de plus de 600 pages, 40 fr.
*Atlas* pour les Œuvres de Barthélemi; in-4. 20 fr.

*Mémoires sur la révolution française*, par *Buzot*, député à la Convention nationale, précédés d'un Précis de sa vie et de Recherches historiques sur les Girondins, par M. *Guadet;* 1 vol. in-8. de 500 pages, 6 fr.

*Des Lacunes et des Besoins de la Législation française,*

en matière criminelle et en matière politique, ou du défaut de sanction dans les lois d'ordre public, par M. J. M. Legraverend, maître des requêtes, auteur du Traité de la Législation criminelle en France, 2 v. in-8., 10 fr.

*La Caroléide*, par M. le vicomte d'Arlincourt, auteur du Solitaire, du Renégat et d'Ipsiboé; 1 vol. in-8., orné de gravures dessinées par *Horace Vernet*, gravées par MM. *Bovinet* et *Migneret*, et d'un plan figuratif des lieux où se passe l'action du poëme, 3e édit., revue, corrigée et entièrement réécrite, 7 fr.

*Esquisses historiques et politiques sur le pape Pie VII*, suivies d'une Notice sur l'élection de Léon XII, par M. *Guadet*; 1 vol. in-8., 3 fr.

*Traité de la législation criminelle en France*, par M. *Legraverend*, maître des requêtes au conseil du Roi, ancien directeur des affaires criminelles et des grâces au ministère de la justice; 2e édition, revue, corrigée et considérablement augmenté; 2 gr. vol. in-4. 42 fr.

*Collection des Mémoires* relatifs à l'histoire de la révolution d'Angleterre, accompagnée de notices et d'éclaircissemens historiques, précédée d'une introduction sur l'histoire de la révolution d'Angleterre, par M. *Guizot;* 25 vol. in-8. sur papier fin et caractères neufs; prix de chaque vol. pour les souscripteurs, 6 fr.

*Les Conseils du trône*, donnés par Frédéric II, dit *le Grand*, aux rois et aux peuples de l'Europe, pour servir de commentaires à tous les congrés passés, présens et futurs, avec plusieurs lettres inédites de ce prince, son testament, quelques particularités de sa vie militaire, littéraire et privée; les lacunes qui existaient dans toutes les éditions de ses ouvrages, remplies pour la première fois sur des manuscrits authentiques, publiés par M. P.-R. *Auguis;* 1 vol. in-8. 7 fr.

OCT 8 1935